

1 - 7/67

français

COMÉDIES

ET PROVERBES

D'ALFRED DE MUSSET

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

COMÉDIES

ET PROVERBES

D'ALFRED DE MUSSET

SEULE ÉDITION COMPLÈTE

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

TOME SECOND

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

1853

LE CHANDELIER.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne lui-même.

LA FONTAINE.

PERSONNAGES.

MAITRE ANDRÉ, notaire.
JACQUELINE, sa femme.
CLAVAROCHE, officier de dragons.
FORTUNIO, GUILLAUME, LANDRY, clercs.
MADELON, servante.
UN JARDINIER.

Une petite ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre à coucher.

JACQUELINE, dans son lit. Entre MAITRE ANDRÉ, en robe de chambre, un bougeoir à la main.

MAITRE ANDRÉ.

Holà! ma femme! hé! Jacqueline! hé! holà! Jacqueline, ma femme! La peste soit de l'endormie. Hé, hé! ma femme, éveillez-vous! Holà, holà, levez-vous, Jacqueline. Comme elle dort! Holà, holà, holà! hé, hé, hé, ma femme, ma femme, ma femme! c'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé! pstt, pstt! hem! brum! frum! pstt! Jacqueline, êtes-vous morte? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que c'est, mon bon ami?

MAITRE ANDRÉ.

Vertu de ma vie! ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer les bras? c'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry, mon clerc...

JACQUELINE.

Eh, mais, bon Dieu, il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison? De grâce allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade?

MAITRE ANDRÉ.

Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc; vous le connaissez bien...

JACQUELINE.

Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît?

MAITRE ANDRÉ.

Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu cette nuit...

JACQUELINE.

Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher cœur, de vous soigner et de vous veiller?

MAITRE ANDRÉ.

Je me porte bien, vous dis-je; êtes-vous d'humeur à m'écouter?

JACQUELINE.

Eh! mon Dieu, vous me faites peur; est-ce qu'on nous aurait volés?

MAITRE ANDRÉ.

Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude...

JACQUELINE.

Ah! sainte Vierge, j'en suis sûre, vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

MAITRE ANDRÉ.

Non, non, je n'ai point de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme cette nuit se glisser par votre fenêtre. Ah çà, ma femme, êtes-vous sourde?

JACQUELINE.

Faites-moi le plaisir d'ouvrir les rideaux.

MAITRE ANDRÉ.

Voilà qui est fait. Vous bâillerez après dîner; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline. Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'ai résolu, en venant ici, de vous traiter avec douceur, et vous voyez que je le fais, puisque, avant de vous condamner, je veux m'en rapporter à vous, et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne, bonne quantité de dragons. Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JACQUELINE.

Ah! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis; vous ne parliez pas de ce ton. Ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur, ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres.

Mais quoi! la jalousie vous pousse; depuis longtemps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence? L'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez.

MAITRE ANDRÉ.

Voilà qui est bon, Jacqueline; il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu un homme...

JACQUELINE.

Eh! mon Dieu, j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de me rebattre ainsi la tête? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAITRE ANDRÉ.

A quoi tient-il que vous ne répondiez?

JACQUELINE, pleurant.

Seigneur mon Dieu, que je suis malheureuse! qu'est-ce que je vais devenir? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort. Vous ferez de moi ce qui vous plaira; vous êtes homme, et je suis femme; la force est de votre côté. Je suis résignée, je m'y attendais; vous saisissez le premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici; je m'en irai dans un couvent, dans un désert, s'il est possible; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

MAITRE ANDRÉ.

Ma femme, ma femme! pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi?

JACQUELINE.

Ah çà, tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites?

MAITRE ANDRÉ.

Si ce que je dis est sérieux? Jour de Dieu! la patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

JACQUELINE.

Vous, en justice?

MAITRE ANDRÉ.

Moi, en justice. Oh! il y a de quoi faire damner un homme d'avoir affaire à une telle mule. Non, je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

JACQUELINE, se levant précipitamment.

Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre? l'avez-vous vu, monsieur, oui ou non?

MAITRE ANDRÉ.

Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUELINE.

Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice?

MAITRE ANDRÉ.

Oui, par le ciel! si vous ne répondez.

JACQUELINE.

Savez-vous une chose, maître André, que ma grand'mère a apprise de la sienne? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève; quand on manque de preuves, on se tait; et quand on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Allons, venez; sortons d'ici.

MAITRE ANDRÉ.

Ah! c'est ainsi que vous le prenez?

JACQUELINE.

Oui, c'est ainsi; marchez, je vous suis.

MAITRE ANDRÉ.

Et où veux-tu que j'aille à cette heure?

JACQUELINE.

En justice.

MAITRE ANDRÉ.

En justice? Mais, Jacqueline...

JACQUELINE.

Marchez, marchez; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

MAITRE ANDRÉ.

Allons, voyons, calme-toi un peu.

JACQUELINE.

Non; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

MAITRE ANDRÉ.

Que diras-tu pour ta défense? dis-le-moi aussi bien maintenant.

JACQUELINE.

Non, je ne veux rien dire ici.

MAITRE ANDRÉ.

Pourquoi?

JACQUELINE.

Parce que je veux aller en justice.

MAITRE ANDRÉ.

Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde! je m'en vais faire une maladie.

JACQUELINE.

Allons, venez.

MAITRE ANDRÉ.

Comment? quoi? cela est possible? mais écoute-moi donc. — J'étais dans mon lit, je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon âme. Landry, mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médit de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grâce de m'expliquer ce que cela signifie, et vous me dites des injures! vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge! Non, cela passe toute idée! Je serai hors d'état, pour huit jours, de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme! c'est vous qui me traitez ainsi!

JACQUELINE.

Allez, vous êtes un pauvre homme.

MAITRE ANDRÉ.

Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement? Hélas! mon Dieu, un mot te suffirait. Pourquoi ne veux-tu pas le dire? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre... ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri! Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas; je ne saurais te dire un mot de près, sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres? Tu n'en sais rien, je le vois bien, ce n'est pas toi qui les encourages; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons, voyons, donne la main; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline?

JACQUELINE.

Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage!

MAITRE ANDRÉ.

Eh! mon enfant, ne le lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries? Ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

JACQUELINE.

A la bonne heure, touchez là.

MAITRE ANDRÉ.

Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance? Et puis, cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout à fait dans ta chambre; en traversant le péristyle, on va par là au po-

tager. Je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, vînt braconner dans mes espaliers. Va, va, tranquillise-toi ; je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piége à loup dans l'allée. Nous rirons demain tous les deux.

JACQUELINE.

Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

MAITRE ANDRÉ.

Repose-toi, ma chère petite; je m'en vais, je te laisse seule. Allons, adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la moindre recherche dans ton appartement, je n'ai pas ouvert une armoire, je t'en crois sur parole; il me semble que je t'en aime cent fois plus de t'avoir soupçonnée à tort, et de te savoir innocente. Tantôt je réparerai tout cela; nous irons à la campagne et je te ferai un cadeau. Adieu, adieu. Eh bien! tu le vois, il n'y a rien de tel que de s'expliquer; on finit toujours par s'entendre.

SCÈNE II.

JACQUELINE, CLAVAROCHE.

(Jacqueline, seule, ouvre une armoire ; on y aperçoit le capitaine Clavaroche.)

CLAVAROCHE, sortant de l'armoire.

Ouf!

JACQUELINE.

Vite, sortez! mon mari est jaloux; on vous a vu, mais non reconnu. Comment étiez-vous là dedans?

CLAVAROCHE.

A merveille.

JACQUELINE.

Nous n'avons pas de temps à perdre; qu'allons-nous

faire? Il faut nous voir, et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre? le jardinier y sera ce soir; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre. D'aller ailleurs, impossible ici; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE.

J'ai le genou et la tête brisés. La poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtés. Pouah! c'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE.

Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue. Landry, un clerc, vous a vu passer; il me le payera. Que faire? quel moyen? répondez! vous êtes pâle comme la mort.

CLAVAROCHE.

J'avais une position fausse, quand vous avez poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit-de-vin.

JACQUELINE.

Eh bien, voyons! que ferons-nous?

CLAVAROCHE.

Bon! il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE.

Mais encore?

CLAVAROCHE.

Je n'en sais rien, mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire? Je suis rompu; donnez-moi un verre d'eau.

JACQUELINE, désignant un guéridon.

Là. — Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAROCHE.

Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade!

(Il boit.)

Le diable m'emporte, avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer. — Avez-vous une brosse ici?

JACQUELINE.

Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous faut.

CLAVAROCHE, se brossant la tête.

A quoi bon aller à la ferme? Votre mari est, à tout prendre, d assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes?

JACQUELINE.

Non, Dieu merci! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

CLAVAROCHE.

Pourquoi sur moi?

JACQUELINE.

Pourquoi? Je ne sais... mais il me semble que cela doit être. Tenez, Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres; on la pressent sans la toucher.

CLAVAROCHE, ajustant son uniforme.

Bah! ce sont les grands parents et le lieutenant de police qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que tout ce qui ne se sait pas s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

JACQUELINE.

Tout ce que vous voudrez. Les mains me tremblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE.

Patience! nous arrangerons cela.

JACQUELINE.

Comment? parlez, voilà le jour.

CLAVAROCHE.

Eh! bon Dieu, quelle tête folle! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu,

mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là! il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE.

Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE.

Eh bien, ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux...

JACQUELINE.

Ah! Clavaroche, par égard pour moi!

CLAVAROCHE.

Je vous ai choquée?

(Il lui baise la main.)

JACQUELINE.

Au moins, parlez plus bas.

CLAVAROCHE.

Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter... mais celui-là, nous n'en voulons guère.

JACQUELINE.

Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE.

Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin...

JACQUELINE.

Eh bien?

CLAVAROCHE.

Non, celui-là ne vaut rien non plus. Vous avez un mari de plume; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième; c'est de trouver *un chandelier*.

JACQUELINE.

Un chandelier? Qu'est-ce que vous voulez dire?

CLAVAROCHE.

Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine chargé de porter une mante ou un para-

pluie au besoin; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise, et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire; admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse; c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est, car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts qu'il serre avec amour. Il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire, et les entrées aux jours de gala; mais le cabinet leur est clos, ce ne sont pas là leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables; il a tout ce qu'on voit des femmes, et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui; tient-on des propos? c'est sur son compte. Il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre; moyennant quoi, l'amant discret et la très-innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

JACQUELINE.

Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier?*

CLAVAROCHE.

Eh! mais, c'est que c'est lui qui porte la...

JACQUELINE.

C'est bon, c'est bon, je vous comprends.

CLAVAROCHE.

Voyez, ma chère; parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne âme capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur? Cherchez, voyez, pensez à cela.

(Il regarde à sa montre.)

Sept heures! il faut que je vous quitte. Je suis de semaine d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Mais, Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne; et puis c'est une tromperie dont je ne me sens pas capable. Quoi! encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir? C'est une rouerie que vous me proposez.

CLAVAROCHE.

Aimez-vous mieux que je vous perde? et dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons?

JACQUELINE.

Pourquoi les faire tomber sur un autre?

CLAVAROCHE.

Hé! pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

JACQUELINE.

Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très-réellement?

CLAVAROCHE.

Plaisantez-vous? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence? Un amoureux n'est pas un amant.

JACQUELINE.

Sans doute, mais...

CLAVAROCHE, s'approchant de la fenêtre.

Tenez! voilà, dans votre cour, trois jeunes gens assis au pied d'un arbre; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux; quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JACQUELINE.

Comment cela serait-il possible? je ne leur ai jamais dit un mot.

CLAVAROCHE.

Est-ce que tu n'es pas fille d'Ève? Allons, Jacqueline, consentez.

JACQUELINE.

N'y comptez pas, je n'en ferai rien.

CLAVAROCHE.

Touchez là, je vous remercie. Adieu, la très-craintive blonde. Vous êtes fine, jeune et jolie, et amoureuse... un peu, n'est-il pas vrai, madame? A l'ouvrage! un coup de filet!

JACQUELINE.

Vous êtes hardi, Clavaroche.

CLAVAROCHE.

Fier et hardi; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver.

SCÈNE III.

Le théâtre change et représente un jardin. — A gauche l'étude.

FORTUNIO, LANDRY, GUILLAUME.

LANDRY.

Oui, mon cher, c'est comme j'ai l'honneur de te le dire.

FORTUNIO.

Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

LANDRY.

N'allez pas en jaser, au moins; vous me feriez mettre dehors.

FORTUNIO.

Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY.

Promettez-moi de n'en rien dire; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME.

De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO.

Que de pareilles choses existent, cela me fait bondir le cœur. Vraiment, Landry, tu as vu cela?

LANDRY.

C'est bon; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO.

Tu as entendu marcher doucement?

LANDRY.

A pas de loup, derrière le mur.

FORTUNIO.

Craquer doucement la fenêtre?

LANDRY.

Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO.

Puis, sur le mur, l'ombre d'un homme, quand il a franchi la poterne?

LANDRY.

Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO.

Et une main derrière le volet?

LANDRY.

Tremblante comme la feuille.

FORTUNIO.

Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains?

LANDRY.

Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO.

Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME.

Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline? Tu aurais fait là un joli métier!

FORTUNIO.

Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense, je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

GUILLAUME.

Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté? Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry : aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO.

Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette! Je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

GUILLAUME.

Te voilà bien avec tes fredaines! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO.

J'aurais voulu être dans l'étude; j'aurais voulu voir tout cela.

GUILLAUME.

Dieu soit béni! c'est notre libraire qui t'empoisonne avec ses romans. Que te revient-il de ce conte? D'être Gros-Jean comme devant. N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour? Hé! oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon! tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec ces habits, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que de l'épaulette, et une fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change? Tous les militaires se ressemblent; qui en aime un, en aime cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste, ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la même allure de corps de garde, le même langage et le même plaisir? Ils sont tous faits sur un modèle; à la rigueur elles peuvent s'y tromper.

FORTUNIO.

Il n'y a pas à causer avec toi. Tu passes tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boules.

GUILLAUME.

Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la belle différence! Avec tes idées romanesques, tu deviendras fou à lier. Allons, rentrons; à quoi penses-tu? il est l'heure de travailler.

FORTUNIO.

Je voudrais bien avoir été avec Landry, cette nuit, dans l'étude.

(Ils entrent dans l'étude.)

SCÈNE IV.

JACQUELINE, MADELON.

JACQUELINE.

Nos prunes seront belles cette année, et nos espaliers ont bonne mine. Viens donc un peu de ce côté-ci.

MADELON.

C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

JACQUELINE.

En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvrefeuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

MADELON.

Avec cela que madame n'est pas couverte; elle a voulu descendre en cheveux.

JACQUELINE.

Dis-moi donc, puisque te voilà. Qu'est-ce que c'est que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse? Est-ce que je me trompe? je crois qu'ils nous regardent; ils étaient tout à l'heure ici.

MADELON.

Madame ne les connaît donc pas? Ce sont les clercs de maître André.

JACQUELINE.

Ah! est-ce que tu les connais, toi, Madelon? Tu as l'air de rougir en disant cela.

MADELON.

Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les connais de les voir tous les jours; et encore, je dis tous les jours... je n'en sais rien, si je les connais.

JACQUELINE.

Allons, avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre? Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons, lequel préfères-tu? fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela?

MADELON.

Je ne dis pas qu'il y ait du mal; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables.

Il y a là un petit blond, les grisettes de la Grand'Rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

JACQUELINE, s'approchant de la maison.

Qui? celui-là qui taille sa plume?

MADELON.

Oh! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

JACQUELINE.

C'est donc cet autre qui écrit?

MADELON.

Nenni, nenni. C'est M. Guillaume, un honnête garçon bien rangé; mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

JACQUELINE.

De qui veux-tu donc parler? Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

MADELON.

Vous ne voyez pas, par la fenêtre, ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez, le voilà qui fouille dans un carton; c'est le petit Fortunio.

JACQUELINE.

Oui-dà, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là, avec ses yeux bleus? Eh bien, Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maître à danser?

MADELON.

Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête quand vous passiez dans le jardin, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

JACQUELINE.

Plaisantez-vous, mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

MADELON.

Un chien regarde bien un évêque, et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfévre. Je ne crois pas qu'il y ait d'injure à regarder passer les gens.

JACQUELINE.

Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

MADELON.

Quand un garçon tourne la tête, allez, madame, il ne faut guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra que ce que j'en sais.

JACQUELINE.

J'ai froid. Allez me chercher une mante, et faites-moi grâce de vos propos.

SCÈNE V.

JACQUELINE, LE JARDINIER.

JACQUELINE.

Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres. Holà! Pierre, écoutez.

LE JARDINIER.

Vous m'avez appelé, madame?

JACQUELINE.

Oui. Entrez là; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici, j'ai à lui parler.

LE JARDINIER.

Justement le voici. Monsieur Fortunio, madame veut vous parler.

SCÈNE VI.

FORTUNIO, JACQUELINE.

FORTUNIO.

Madame, on se trompe sans doute; on vient de me dire que vous me demandiez.

JACQUELINE.

Asseyez-vous, on ne se trompe pas. — Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous.

FORTUNIO.

Je ne suis que troisième clerc. S'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là; souhaitez-vous que je l'appelle?

JACQUELINE.

Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari?

FORTUNIO.

Puis-je être bon à quelque chose? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

JACQUELINE.

C'est galamment et vaillamment parler; et cependant, si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

FORTUNIO.

L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent, mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau.

JACQUELINE.

C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite par deux motifs : d'abord vous pouvez me trahir, et en second lieu, même en me servant, prendre de moi mauvaise opinion.

FORTUNIO.

Puis-je me soumettre à quelque épreuve? Je vous supplie de croire en moi.

JACQUELINE.

Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez croire en vous et ne pas toujours en répondre.

FORTUNIO.

Ce que mon cœur sent, j'en réponds.

JACQUELINE.

La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

FORTUNIO.

Personne; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

JACQUELINE.

Non, décidément je ne puis parler. Pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

FORTUNIO.

Hélas! madame, je suis bien malheureux. Il en sera comme il vous plaira.

JACQUELINE.

C'est que la position où je suis n'a vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerai-je? non pas tout à fait d'un ami, et cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.

FORTUNIO.

Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter. Je ne puis que répéter mes paroles; je mourrais de bon cœur pour vous.

JACQUELINE.

Ne me le répétez pas trop... c'est le moyen de me faire taire.

FORTUNIO.

Pourquoi? c'est le fond de mon cœur.

JACQUELINE.

Pourquoi? pourquoi? vous n'en savez rien, et je n'y veux seulement pas penser. Non, ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave, Dieu merci; c'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple; tout homme, à votre place, en pourrait dire autant.

FORTUNIO.

Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles; mais telles qu'elles sont, Dieu peut les juger.

JACQUELINE.

C'est bon; vous savez votre rôle, et vous ne vous dédisez pas. En voilà assez là-dessus; prenez donc ce siége, et mettez-vous là.

FORTUNIO.

Je le ferai pour vous obéir.

JAQUUELINE.

Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme de chambre, m'a dit que votre père était joailler. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

FORTUNIO.

Oui, madame, et je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE.

Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et l'on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand'Rue.

FORTUNIO.

Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE.

Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle a une certaine fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez... quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses. Mais chaque mois, presque chaque semaine, il faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette, en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité ; » ces choses-là se payent au grand jour ; mais à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité, » qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille ; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

FORTUNIO.

Je ne vois pas grand mal à cela.

JACQUELINE.

Maintenant donc, voilà ce qui arrive. Le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis, mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidents, plus de mémoires secrets, plus de dépenses igno-

rées. Cette soif pourtant la tourmente; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison; qu'il pût entrer et sortir avec assurance; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille à qui l'on sût qu'il fît la cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose? Ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire... Voilà ce qu'il faudrait trouver.

FORTUNIO.

Dites à votre amie que je m'offre à elle; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE.

Mais si cela se trouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que pour avoir dans la maison le libre accès dont je vous parle, le confident devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon? vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance, mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien? Il faudrait qu'un soir, je suppose comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse; qu'il fût prudent, leste et avisé, qu'il se souvînt d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le suivent : Aux audacieux Dieu prête la main.

FORTUNIO.

Je vous en supplie, servez-vous de moi.

JACQUELINE.

Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûr

du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrettre, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste! j'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence! Adieu. L'amie, c'est moi; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise.

SCÈNE VII.

FORTUNIO, GUILLAUME ET LANDRY, **à la fenêtre de l'étude.**

GUILLAUME.

Holà! Fortunio; maître André est là qui t'appelle.

LANDRY.

Il y a de l'ouvrage sur ton bureau. Que fais-tu là hors de l'étude?

FORTUNIO.

Hein? plaît-il? que me voulez-vous?

GUILLAUME.

Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY.

Arrive ici; on a besoin de toi. A quoi songe donc ce rêveur?

FORTUNIO.

En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

(Il entre dans l'étude.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle à manger. — Une table servie.

GUILLAUME, LANDRY.

GUILLAUME.

Il me semble que Fortunio n'est pas resté longtemps à l'étude.

LANDRY.

Il y a gala ce soir à la maison, et maître André l'a invité.

GUILLAUME.

Oui, de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

LANDRY.

Il n'est pourtant que troisième clerc; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME.

Après tout, c'est un bon garçon; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY.

Non. Il n'y en aurait pas non plus si on nous eût mis de la noce.

GAILLAUME.

Hum! hum! quelle odeur de cuisine! On fait un bruit, c'est à ne pas s'entendre.

LANDRY.

Je crois qu'on danse; j'ai vu des violons.

GUILLAUME.

Au diable les paperasses! je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY.

Sais-tu une chose? j'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME.

Bah! comment cela?

LANDRY.

Oui, oui. Tout n'est pas clair; et si je voulais un peu jaser...

GUILLAUME.

N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY.

Tu te souviens que j'ai vu, l'autre jour, un homme escalader la fenêtre. Qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'était? conte-moi cela.

LANDRY.

J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait : Ne craignez rien, je reviendrai bientôt.

GUILLAUME.

Vraiment! cela n'est pas possible.

LANDRY.

Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME.

Ma foi, s'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus, ni moins.

LANDRY.

Cela demande réflexion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances à courir. Il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME.

Entends-tu le carillon qu'ils font? Paf! les portes! clip, clap! les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY.

C'est le capitaine qui monte.

GUILLAUME.

Dis donc, puisqu'on ne nous a pas invités et que nous ne sommes pas de la noce, viens donc un peu sur la promenade; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi, quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent.

SCÈNE II.

CLAVAROCHE, UN DOMESTIQUE.

CLAVAROCHE.

Personne encore?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CLAVAROCHE.

C'est bon, j'attendrai.

(Le domestique sort.)

CLAVAROCHE, seul.

En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille, et au milieu du plus doux transport, on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manœuvre, qu'un messager envoyé à la hâte vient vous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre! On court, on vole; il n'est plus temps, le mari est rentré,

la pluie tombe; il faut faire le pied de grue, une heure durant. Avisez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur! Point. Le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilége d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du cœur. En vérité, on représente l'Amour avec des ailes et un carquois; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de canards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottes bêtes que les hommes, de se refuser leurs franches lippées pour courir... après quoi, de grâce? après l'ombre de leur orgueil!

(Il s'approche d'une glace.)

Mais la garnison dure six mois; on ne peut pas toujours aller au café; les comédiens de province ennuient; on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien; Jacqueline a la taille fine... C'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout, sans trop faire le difficile.

SCÈNE III.

CLAVAROCHE, JACQUELINE.

CLAVAROCHE.

Eh bien, ma chère, qu'avez-vous fait? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Comment vous y êtes-vous prise? Vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps?

JACQUELINE.

Le premier venu; je n'en sais rien.

CLAVAROCHE.

Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes, quand il vous plaît de nous endiabler! Et notre mari, comment voit-il la chose? La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée? commence-t-elle à se détourner?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Parbleu! nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave, je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous? Je parierais que je l'ai rencontré comme je montais : un visage affairé, et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge? s'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité? porte-t-il déjà vos couleurs? met-il l'écran devant le feu? a-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse? êtes-vous contente de lui?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Et comme à-compte sur ses futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux? a-t-il déjà obtenu quelque grâce? Voyons, franchement, où en êtes-

vous? Avez-vous croisé le regard? avez-vous engagé le fer? C'est bien le moins qu'on l'encourage, pour le service qu'il nous rend.

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Qu'avez-vous donc? Vous êtes rêveuse, et vous répondez à demi.

JACQUELINE.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

CLAVAROCHE.

En avez-vous quelque regret?

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Verriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie? Laissez donc, tout cela n'est rien.

JACQUELINE.

Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous, peut-être, raison?

CLAVAROCHE.

Bon! c'est un jeu, c'est une misère. Ne m'aimez-vous pas, Jacqueline?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc, qui peut vous fâcher? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Je vous assure que cela m'amuse, et que je n'y regarde pas de si près.

MAITRE ANDRÉ, au dehors.

Fermez la porte de l'étude.

JACQUELINE.

Silence! l'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

CLAVAROCHE.

Est-ce notre homme qui est avec lui?

JACQUELINE.

C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAITRE ANDRÉ, FORTUNIO.

MAITRE ANDRÉ.

Non! je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser, et qu'il ne soit question que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

CLAVAROCHE.

Peste! vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

MAITRE ANDRÉ.

Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier; c'est à ne pas y croire. J'ai soupçonné injustement ma femme; j'ai fait mettre le piége à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin; c'est bien fait, je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

JACQUELINE.

C'est bon, je n'ai pas de rancune; obligez-moi de n'en plus parler.

MAITRE ANDRÉ.

Non, je veux que tout le monde le sache, et je l'ai dit partout dans la ville. A propos de la ville, j'ai rapporté dans ma poche un petit Amour en sucre ; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

CLAVAROCHE.

Voilà agir en digne mari ; je reconnais là maître André.

MAITRE ANDRÉ.

Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous?

CLAVAROCHE.

Assurément. Mon couvert est mis.

(Ils se mettent à table.)

MAITRE ANDRÉ.

Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bienvenu.

CLAVAROCHE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

MAITRE ANDRÉ.

Je vous présente un nouvel hôte ; c'est un de mes clercs, capitaine. Hé! hé! *cedant arma togæ.* Ce n'est pas pour vous faire injure. Le petit drôle a de l'esprit; il vient faire la cour à ma femme.

CLAVAROCHE.

Monsieur, peut-on vous demander votre nom? Je suis ravi de faire votre connaissance.

MAITRE ANDRÉ.

Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaillait à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très-nette, et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproches; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se

loue fort de son zèle. C'est leur secret; nous autres maris, nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable, dans une petite ville, n'est pas une chose de peu de prix; aussi je l'admets dans notre intimité. Dieu veuille qu'il s'y plaise! nous le recevrons de notre mieux.

FORTUNIO.

Je ferai tout pour m'en rendre digne.

MAITRE ANDRÉ.

Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles; il lit fort bien à haute voix. Il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parents l'ont bien élevé; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

CLAVAROCHE.

Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service; c'est une chose qui vous est acquise, et dont vous pouvez disposer.

FORTUNIO.

Monsieur le capitaine est bien honnête, et je ne sais comment le remercier.

CLAVAROCHE.

L'honneur est pour moi, si vous me comptez pour un ami.

MAITRE ANDRÉ.

Très-bien! voilà qui est à merveille. Vive la joie!

(Il boit.)

CLAVAROCHE, bas à Jacqueline.

Mais si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

JACQUELINE, de même.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ.

Ma foi, je pense un peu comme Grégoire.

CLAVAROCHE.

Allons, monsieur Fortunio, servez donc à boire à madame.

FORTUNIO.

De tout mon cœur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE.

Fi donc! vous n'êtes pas galant. A la santé de ma voisine!

MAITRE ANDRÉ.

Eh! oui, à la santé de ma femme! Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez mon vin de votre goût.

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse...

JACQUELINE, à maître André.

Taisez-vous donc!

CLAVAROCHE.

Cette chanson-là est bien vieille. Chantez donc, monsieur Fortunio.

MAITRE ANDRÉ.

Est-ce qu'il chante? — Comment, bien vieille! c'est moi qui l'ai composée pour le jour de mes noces.

FORTUNIO.

Si madame veut l'ordonner...

MAITRE ANDRÉ.

Hé! hé! le garçon sait son monde.

JACQUELINE.

Eh bien, chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE.

Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit; cela vous ouvrira la voix, et vous donnera du montant.

MAITRE ANDRÉ.

Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO.

Je vous remercie, cela m'étoufferait.

CLAVAROCHE.

Bon, bon. Demandez à madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger.

(Regardant sous la table.)

O ciel ! que vois-je ? vos pieds sur le parquet ! souffrez, madame, qu'on apporte un coussin.

FORTUNIO, se levant.

En voilà un sous cette chaise.

(Il place le coussin sous les pieds de Jacqueline.)

CLAVAROCHE.

A la bonne heure, monsieur Fortunio ; je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

MAITRE ANDRÉ.

Oh ! oh ! le garçon ira loin, il n'y a qu'à lui dire un mot.

CLAVAROCHE.

Maintenant, donc, chantez, s'il vous plaît ; nous écoutons de toutes nos oreilles.

FORTUNIO.

Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chansons de table.

CLAVAROCHE.

Puisque madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

FORTUNIO.

Je ferai donc comme je pourrai.

CLAVAROCHE.

N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à madame ? Voyez, l'occasion se présente.

MAITRE ANDRÉ.

Silence! silence! Laissez-le chanter.

CLAVAROCHE.

Une chanson d'amour, surtout. N'est-il pas vrai, monsieur Fortunio? Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

JACQUELINE.

Je vous en prie, Fortunio.

FORTUNIO chante.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée,
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

MAITRE ANDRÉ.

En vérité, le petit gaillard est amoureux comme il le dit ; il en a les larmes aux yeux. Allons, garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là.

CLAVAROCHE.

Je ne crois pas à M. Fortunio l'ambition si roturière ; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit madame, et quel est son avis?

JACQUELINE.

Très-bien. — Allons prendre le café.

(Tous se lèvent.)

MAITRE ANDRÉ.

Ah! oui, le café. — Allons, capitaine, un dernier verre!

JACQUELINE, bas.

Fortunio, avez-vous fait ma commission?

FORTUNIO.

Oui, madame.

JACQUELINE.

Attendez-moi ici. — Je reviens dans un instant.

MAITRE ANDRÉ.

A votre santé, capitaine. — Non, non, à la santé de ma femme!

Amis, buvons, buvons sans cesse!

(Il sort en chantant avec Clavaroche, Jacqueline les suit.)

SCÈNE V.

FORTUNIO, seul.

Est-on plus heureux que moi? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et, à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé dans la maison. Si elle sort, je l'accompagnerai.

Quelle douceur! quel sourire! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps; j'ai une joie qui me prend à la gorge; je lui sauterais au cou. Non, plus j'y pense, plus je réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, tout est certain; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé, si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout à l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux! Ah! la voici.

SCÈNE VI.

FORTUNIO, JACQUELINE.

JACQUELINE.

Êtes-vous là, Fortunio?

FORTUNIO.

Oui, madame; voilà ce que vous avez demandé.

(Il lui remet un petit paquet.)

JACQUELINE.

Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

FORTUNIO.

Comment vous dire ce que j'éprouve? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

JACQUELINE.

Vous nous avez chanté à table une jolie chanson, tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite? Me la voulez-vous donner par écrit?

FORTUNIO.

Elle est faite pour vous, madame. Je meurs d'amour, et ma vie est à vous.

(Il se jette à genoux.)

JACQUELINE.

Vraiment! Je croyais que votre refrain défendait de dire qui on aime.

FORTUNIO.

Ah ! Jacqueline, ayez pitié de moi ; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas ouvert votre fenêtre, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue. Je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grâce à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous ; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte... la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais. Hélas! je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

JACQUELINE.

Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours demain.

FORTUNIO.

Que je vous perde, si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour ! Que je vous perde, s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous !

JACQUELINE.

Est-ce une entreprise que vous faites ?

FORTUNIO.

Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs. Comment j'ai osé vous parler, je n'en sais rien. Ma raison est perdue ; j'aime, je souffre. Il faut que vous le sachiez, que vous me plaigniez.

JACQUELINE.

Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO.

Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire?

JACQUELINE.

Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

FORTUNIO.

Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela?

JACQUELINE.

Non, je ne crois pas un mot de ce que vous dites; cela m'arrange de n'y pas croire.

FORTUNIO.

C'est impossible! vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE.

Je vous l'ai déjà dit hier; cela se conçoit. Vous êtes jeune, et, à l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

FORTUNIO.

Que faut-il faire pour vous convaincre? Je vous en prie, dites-le-moi.

JACQUELINE.

Vous demandez un joli conseil. Eh bien, il faudrait le prouver.

FORTUNIO, à genoux.

Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime? Quoi! me voilà à genoux devant vous; mon cœur à chaque battement voudrait s'élancer vers le vôtre; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incrédule? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore? Vous niez même ce que je souffre, quand je suis prêt à mourir devant vous? Ah! c'est plus cruel qu'un refus! c'est plus affreux que le mépris! L'in-

différence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

JACQUELINE.

Debout! on vient. Je vous crois, je vous aime. Je ne veux pas qu'on nous trouve ensemble. Sortez par le petit escalier; revenez en bas, j'y serai.

SCÈNE VII.

FORTUNIO, SEUL.

Elle m'aime! Jacqueline m'aime! Elle s'éloigne, elle me quitte ainsi! Non, je ne puis descendre encore. Silence! on approche. Quelqu'un l'a arrêtée, on vient ici. Vite, sortons! Ah! la porte est fermée en dehors! Je ne puis sortir... comment faire? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent.

CLAVAROCHE, en dehors.

Venez donc, venez donc un peu!

FORTUNIO.

C'est le capitaine qui monte avec elle.

(Il se cache derrière un rideau.)

SCÈNE VIII.

FORTUNIO, caché, CLAVAROCHE ET JACQUELINE.

CLAVAROCHE.

Parbleu, madame, je vous cherchais partout; que faisiez-vous donc toute seule?

JACQUELINE, à part.

Dieu soit loué, Fortunio est parti.

CLAVAROCHE.

Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie? Et justement vous nous laissez ensemble,

quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

FORTUNIO, caché.

C'est singulier; que veut dire ceci?

CLAVAROCHE, prenant un collier que tient Jacqueline.

Voyons un peu. Sont-ce des anneaux? et dites-moi, qu'en voulez-vous faire? Est-ce que vous faites un cadeau?

JACQUELINE.

Vous savez bien que c'est notre fable.

CLAVAROCHE.

Mais, en conscience, c'est de l'or. Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir... A propos! Que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié!

FORTUNIO, de même.

Initié! à quel mystère? est-ce de moi qu'il veut parler?

CLAVAROCHE.

La chaîne est belle; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO, de même.

Ah! il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE.

Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre! Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir!

FORTUNIO, de même.

Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE.

Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO, de même.

Rendre la chaîne! et pourquoi donc?

CLAVAROCHE.

Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué ; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'œil pour tout de bon.

FORTUNIO, de même.

Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve ? Qu'est-ce donc que ce Clavaroche ?

CLAVAROCHE.

Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus ? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé ! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

JACQUELINE.

Qui peut savoir ce qui arrivera ? Avec ce caractère-là, il n'y a rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

FORTUNIO, de même.

Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes.

CLAVAROCHE.

Je suis d'avis de le congédier.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix ? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque ? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité.

CLAVAROCHE.

Tu crois ?

FORTUNIO, de même.

Juste ciel !

JACQUELINE.

J'ai cru entendre un soupir.

CLAVAROCHE.

Bon! c'est votre mari qui vient.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAITRE ANDRÉ, un peu aviné.

MAITRE ANDRÉ.

Capitaine! capitaine! où êtes-vous donc? Eh bien, vous me laissez prendre mon café tout seul. — Et cette fine partie de piquet?

CLAVAROCHE, à part.

C'est amusant!

MAITRE ANDRÉ.

Hier, il m'a fait capot.

CLAVAROCHE.

Vous voulez jouer maintenant!

MAITRE ANDRÉ.

Et ma revanche!

CLAVAROCHE.

Venez donc, maître André.

(On sort.)

FORTUNIO, tombant accablé sur un siege.

Sang du Christ! il est son amant!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre à coucher de Jacqueline.

JACQUELINE, MADELON.

MADELON.

Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout à l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade qui doit avoir lieu cette nuit.

JACQUELINE.

Une embuscade? en quel lieu? pourquoi faire?

MADELON.

Dans l'étude. Le clerc affirmait que, la nuit dernière, il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

JACQUELINE.

Tu ne te trompes pas, Madelon?

MADELON.

Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences ; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service. J'ai mon ouvrage qui m'attend.

JACQUELINE.

C'est bien, et vous pouvez compter que je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin? Où est-il? J'ai à lui parler.

MADELON.

Il n'est pas venu à l'étude; le jardinier, à ce que je

crois, l'a aperçu. Mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout à l'heure de tous les côtés du jardin.

JACQUELINE.

Va, Madelon, tâche de le trouver.

SCÈNE II.

JACQUELINE, CLAVAROCHE.

CLAVAROCHE.

Que diantre se passe-t-il donc ici? Comment! moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas; les clercs me regardent de travers, et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie, et à quel propos maltraite-t-on les gens?

JACQUELINE.

Nous n'avons pas sujet de rire. Ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois; nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

CLAVAROCHE.

A l'action? que voulez-vous dire?

JACQUELINE.

Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers.

CLAVAROCHE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète?

JACQUELINE.

Êtes-vous fou? Comment est-il possible que vous en plaisantiez?

CLAVAROCHE.

C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux? Eh bien! qu'il crie; quel inconvénient? Il veut se mettre en embuscade? qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les

clercs sont-ils de la partie? qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très-humble serviteur? hé! qu'ils surprennent, je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui vous gêne?

JACQUELINE.

Je ne comprends rien à ce que vous dites.

CLAVAROCHE.

Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur? Comment, nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne! Allons! vite, avertissez-le.

JACQUELINE.

J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

CLAVAROCHE.

Bon! cela est impossible; il est par là quelque part dans vos hardes; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au portemanteau.

JACQUELINE.

Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai demandé où il était, sans trop savoir pourquoi moi-même; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

CLAVAROCHE.

Hé! ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice! Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les priviléges de l'amour.

JACQUELINE.

Pour ce soir? et dans quel dessein?

CLAVAROCHE.

Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André et ses honnêtes clercs ne passent pas inutilement une nuit à la belle étoile; il faut leur dépêcher quelqu'un.

JACQUELINE.

Cela ne sera pas; vous avez là une idée horrible.

CLAVAROCHE.

Pourquoi horrible? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer, que ce garçon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

JACQUELINE.

On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

CLAVAROCHE.

On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître, et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc! puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin, comme hier, la première chose venue, cela suffira. Allons, prenez-moi le crayon que voici.

JACQUELINE.

Vous n'y pensez pas, Clavaroche; c'est un guet-apens que vous faites là.

CLAVAROCHE, lui présentant un crayon et du papier.

Écrivez donc, je vous en prie : « A minuit, ce soir, au jardin. »

JACQUELINE.

C'est envoyer cet enfant dans un piége, c'est le livrer à l'ennemi.

CLAVAROCHE.

Ne signez pas, c'est inutile.

(Il prend le papier.)

Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul, et qu'il profite du temps qu'il fait. Je pense, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si l'on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire.

JACQUELINE.

Ce mot d'écrit sera un témoin.

CLAVAROCHE.

Fi donc! nous autres gens de cœur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme? D'ailleurs, vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés. Allons, je vais donner cette lettre au jardinier: Fortunio l'aura tout de suite. Au nom du ciel, ne vous effrayez donc pas.

SCÈNE III.

JACQUELINE, seule.

Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril aussi affreux. Ce Clavaroche est sans pitié; tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne

veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît ; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité. Puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien, soit. Je ne rends pas le mal pour le bien.

SCÈNE IV.

JACQUELINE, FORTUNIO.

FORTUNIO.

Vous m'avez fait demander, madame?

JACQUELINE.

Oui. On a dû vous remettre un billet de ma part ; l'avez-vous lu?

FORTUNIO.

On me l'a remis, et je l'ai lu ; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE.

C'est inutile, j'ai changé d'avis ; déchirez-le, et n'en parlons jamais.

FORTUNIO.

Puis-je vous servir en quelque autre chose?

JACQUELINE, à part.

C'est singulier, il n'insiste pas.

(Haut.)

Mais non, je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

FORTUNIO.

La voilà. Sont-ce tous vos ordres?

JACQUELINE.

Oui, je crois que oui. Qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle, ce me semble.

FORTUNIO.

Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE.

Je l'aime beaucoup, cette chanson ; elle a un petit air

naïf qui vous ressemble, et elle est bien faite par vous.

FORTUNIO.

Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE.

Oui, voyez-vous, j'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir, mais j'ai réfléchi, c'est une folie; je vous ai trop vite écouté. Mettez-vous donc là, et chantez-moi votre romance.

FORTUNIO.

Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

JACQUELINE.

Et pourquoi donc? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice? J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez bon gré, mal gré. Est-ce que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là?

(Elle place la chanson sur le piano.)

FORTUNIO.

Ce n'est pas mauvaise volonté; je ne puis rester plus longtemps, et maître André a besoin de moi.

JACQUELINE.

Il me plaît assez que vous soyez grondé; asseyez-vous là, et chantez.

FORTUNIO.

Si vous l'exigez, j'obéis.

(Il s'assied au piano.)

JACQUELINE.

Eh bien, à quoi pensez-vous donc? Est-ce que vous attendez qu'on vienne?

FORTUNIO.

Je souffre; ne me retenez pas.

JACQUELINE.

Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas? Eh bien, que fait-il donc? Allons, voyons, si vous chantez, je vous donnerai le bout de ma mitaine.

FORTUNIO.

Tenez, Jacqueline, écoutez-moi. Vous auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que vous dites? De quoi parlez-vous?

FORTUNIO.

Oui, vous auriez mieux fait de me le dire; oui, devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

JACQUELINE.

Tout fait pour moi? Qu'entendez-vous par là?

FORTUNIO.

Ah! Jacqueline, Jacqueline, il faut que vous l'aimiez beaucoup! Il doit vous en coûter de mentir, et de railler ainsi sans pitié.

JACQUELINE.

Moi, je vous raille? qui vous l'a dit?

FORTUNIO.

Je vous en supplie, ne mentez pas davantage... en voilà assez... je sais tout.

JACQUELINE.

Mais enfin, qu'est-ce que vous savez?

FORTUNIO.

J'étais hier dans la salle lorsque Clavaroche était là.

JACQUELINE.

Est-ce possible? Vous étiez dans la salle?

FORTUNIO.

Oui, j'y étais. Au nom du ciel, ne dites pas un mot là-dessus.

(Un silence.)

JACQUELINE.

Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être, et pourrait, sinon

pardonner, du moins excuser ma conduite. Mais vous êtes malheureusement une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée, et j'attends.

FORTUNIO.

N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

JACQUELINE.

Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas droit d'en douter. Quelques mots échangés hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi croire que votre orgueil seul est offensé. Si cela est, que ces deux jours s'oublient; plus tard, nous en reparlerons.

FORTUNIO.

Jamais; c'est le souhait de mon cœur.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence. Mais il existe une autre personne dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO.

Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE.

Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous? Ce que vous jugerez convenable sera reçu par moi comme une grâce, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous? répondez.

FORTUNIO.

Je n'exige rien. Vous l'aimez. — Soyez en paix, tant qu'il vous aimera.

JACQUELINE.

Je vous remercie de ces deux promesses. Que puis-je faire encore? je suis à vos ordres.

FORTUNIO.

Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte ; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

(Il va pour sortir et prend sa romance.)

JACQUELINE.

Ah ! Fortunio, laissez-moi cela.

FORTUNIO.

Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de vos excuses, de sacrifices et de réparations! Il s'agit bien de votre Clavaroche et de sa sotte vanité ! Il s'agit bien de mon orgueil! Vous croyez donc l'avoir blessé? Vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner? Je ne m'en souviens seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc que je n'en sens rien? Quand je vous parle de deux ans de souffrance, vous croyez donc que je fais comme vous? Eh quoi! vous me brisez le cœur, vous prétendez vous en repentir, et c'est ainsi que vous me quittez ! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret, vous rougissez, vous détournez la tête, ce que je souffre vous fait pitié; vous me voyez, vous comprenez votre œuvre, et la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez! Ah! elle est au cœur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. O Dieu! la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'ici.

(Il s'appuie sur un meuble.)

JACQUELINE.

Pauvre enfant! je suis bien coupable.

FORTUNIO.

Ah! gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne! Ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heureux ni habile; je ne saurais à l'occasion forger un profond stratagème. Insensé! j'ai cru être aimé! Oui, parce que vous m'aviez souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos yeux semblaient chercher mes yeux, parce que vos lèvres s'étaient entr'ouvertes, et qu'un vain son en était sorti, oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais cru qu'on aimait ainsi! Quelle misère! Était-ce à une parade que votre sourire m'avait félicité de la beauté de mon cheval? Était-ce le soleil, dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure, d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer!

JACQUELINE.

Pauvre enfant!

FORTUNIO.

Oui, pauvre enfant! dites-le encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier, je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. A l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni amour ni haine, sans me connaître, sans m'avoir vu, comment se peut-il que vous que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser vos fleurs, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais... Ah! je vous accuse, vous que

j'aime plus que ma vie! O ciel! Vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

JACQUELINE.

Calmez-vous, venez, calmez-vous.

FORTUNIO.

Et à quoi suis-je bon, grand Dieu! sinon à vous donner ma vie? sinon au plus chétif usage que vous voudrez faire de moi? sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine? J'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi! j'allais compter dans votre existence. Votre belle et radieuse image commençait à marcher devant moi; et je la suivais, j'allais vivre... Est-ce que je vous perds, Jacqueline? Est-ce que j'ai fait quelque chose pour que vous me chassiez? Pourquoi donc ne voulez-vous pas faire encore semblant de m'aimer?

(Il tombe sans connaissance.)

JACQUELINE, courant à lui.

Seigneur mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? Fortunio, revenez à vous.

FORTUNIO.

Qui êtes-vous? laissez-moi partir.

JACQUELINE.

Appuyez-vous, venez à la fenêtre; de grâce, appuyez-vous sur moi, je vous en supplie, Fortunio.

FORTUNIO.

Ce n'est rien, me voilà remis.

JACQUELINE.

Vous suis-je tellement odieuse que vous me repoussiez ainsi?

FORTUNIO.

Je me sens mieux, je vous remercie.

JACQUELINE.

Ah! je vous ai fait bien du mal!

FORTUNIO.

On me demandait quand je suis monté; adieu, madame, comptez sur moi.

JACQUELINE.

Vous reverrai-je?

FORTUNIO.

Si vous voulez.

JACQUELINE.

Monterez-vous ce soir au salon?

FORTUNIO.

Si cela vous plaît.

JACQUELINE.

Vous partez donc? Encore un instant!

FORTUNIO.

Je ne puis rester. Adieu! adieu!

(Il sort.)

JACQUELINE appelle.

Fortunio! écoutez-moi!

FORTUNIO, rentrant.

Que me voulez-vous, Jacqueline?

JACQUELINE.

Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon, je ne veux revenir sur rien, je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère; j'ai été fausse et déloyale, je ne peux pas vous quitter ainsi.

FORTUNIO.

Je vous pardonne de tout mon cœur.

JACQUELINE.

Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous? que voulez-vous faire? comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici?

FORTUNIO.

Vous m'aviez fait demander.

JACQUELINE.

Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu?

FORTUNIO.

Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

JACQUELINE.

Pourquoi pour me rendre service?

FORTUNIO.

Madelon m'a dit quelques mots...

JACQUELINE.

Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin!

FORTUNIO.

Le premier mot que je vous ai dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE.

Vous le saviez, et vous veniez! Songez-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'un guet-âpens.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison... que sais-je? c'est horrible à dire.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Vous saviez tout? vous saviez tout? Vous écoutiez hier, n'est-il pas vrai? vous saviez encore tout, n'est-ce pas?

FORTUNIO.

Oui.

JACQUELINE.

Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue? vous saviez que j'aime Clavaroche et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut? que je joue une comédie? que là, hier, je vous ai pris pour dupe? que je suis lâche et méprisable? que je vous expose à la mort par plaisir? Vous saviez tout, vous en étiez sûr? Eh bien! eh bien!... qu'est-ce que vous savez maintenant?

FORTUNIO.

Mais, Jacqueline, je crois... je sais...

JACQUELINE.

Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure, et que je te le demande à genoux?

FORTUNIO.

Ah! Jacqueline!

SCÈNE V.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO ET JACQUELINE.

MAITRE ANDRÉ.

Venez donc, capitaine! Grâce au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis et tous amis. Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner!

CLAVAROCHE, bas à Jacqueline.

Je vous répète que votre clerc m'ennuie; faites-moi la grâce de le renvoyer.

JACQUELINE, bas.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ.

Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit dans l'étude à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

CLAVAROCHE, bas.

Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

MAITRE ANDRÉ.

Mais je l'ai conté à tout le monde; il faut que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je suis, et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit. Allons

nous mettre à table. — Fortunio, tu nous chanteras ta romance, et nous boirons à tes amours. Moi je vous chanterai :

Amis, buvons, buvons sans cesse,
Amis....

FORTUNIO.

Cette chanson-là est bien vieille !... Chantez donc, monsieur Clavaroche.

FIN DU CHANDELIER.

IL NE FAUT JURER DE RIEN

PERSONNAGES.

VAN BUCK, ancien négociant.
VALENTIN, son neveu.
UN ABBÉ.
UN MAITRE DE DANSE.
UN GARÇON D'AUBERGE.
PREMIER DOMESTIQUE.
SECOND DOMESTIQUE.
LA BARONNE DE MANTES.
CÉCILE, sa fille.

ACTE PREMIER.

La chambre de Valentin.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, assis, VAN BUCK, entrant.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK.

Restez assis, j'ai à vous parler.

VALENTIN.

Asseyez-vous, j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans ce fauteuil.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN.

Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tendent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai fait ou puis faire encore (mais par ma barbe! je ne ferai plus rien)... Où me menez-vous à votre suite? vous êtes aussi entêté...

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites! De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un parti? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous donc faire d'ici à ma mort?

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle! Si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital, avec

votre robe de chambre à fleurs. Mais Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton, vous vous oubliez, vous aviez mieux commencé que cela.

VAN BUCK.

Sacrebleu! tu te moques de moi! Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin: soixante louis! Te railles-tu des gens? Il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!) quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets à la mode, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même. Tu écrivailles dans les gazettes. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut: qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante-mille livres de rente...

VAN BUCK.

Cinquante.

VALENTIN.

Soixante, mon oncle ; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal ? Avec soixante bonnes mille livres de rente...

VAN BUCK.

Cinquante, cinquante, pas un denier de plus.

VALENTIN.

Soixante, vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK.

Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Vous vous plaignez de mes gilets : voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas : tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière ; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer seulement ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entre-sol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte, c'est que j'y gagne quand j'ai brelan ; mais soyez sûr que je n'y perds pas plutôt que je me repens de ma sottise. Ce serait,

dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien ; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan : et plût à Dieu que j'en vendisse ! Ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change. Avalons-la de compagnie ; justement voici le chocolat.

(Un domestique est entré apportant le déjeuner sur un plateau ; il met un second couvert et sort.)

VAN BUCK.

Quel déjeuner ! Le diable m'emporte ! tu vis comme un prince.

VALENTIN.

Eh ! que voulez-vous ! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire.

VAN BUCK, s'asseyant.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN.

Moi ? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement ; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Brisons là, et parlons d'autre chose. Tu devrais bien te marier.

VALENTIN.

Seigneur mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ?

VAN BUCK.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

VALENTIN.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

VAN BUCK.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre, quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux! Tu as des dettes, je te les payerai; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle Cécile de Mantes a tout ce qu'il faut...

VALENTIN.

Mademoiselle Cécile de Mantes! vous plaisantez.

VAN BUCK.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

> Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
> De l'épouser, si elle voulait.

VAN BUCK.

Non, c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé, tu lui plais.

VALENTIN.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK.

Cela ne fait rien; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN.

En vérité?

VAN BUCK.

Je t'en donne ma parole.

VALENTIN.

Eh bien donc! elle me déplaît.

VAN BUCK.

Pourquoi?

VALENTIN.

Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi; pense à cela. Veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos?

VALENTIN.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre. Prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK.

Voyons, quel est ton sentiment?

VALENTIN.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à

reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos...

VAN BUCK.

De qui diantre me parles-tu?

VALENTIN.

De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK.

Que le diable t'emporte et moi avec! je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN.

Pourquoi?... Il me semble tout simple...

VAN BUCK, se levant.

Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun! allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, mais en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter...

VALENTIN.

Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK.

Eh bien, quand je l'aurais lu?

(Il se rassied.)

VALENTIN.

Vous me parlez de mariage; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de tes balivernes. Veux-tu répondre sérieusement?

VALENTIN.

Soit. Trinquons à cœur ouvert. Je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens; faut-il m'expliquer sans réserve?

VAN BUCK.

Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN.

J'avais seize ans, et je sortais du collége, quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide, échangé entre ma belle et moi, me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls. Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de sa femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis, sans que le féminin sourire ne vînt me chatouiller les lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu

des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN.

Vous l'avez dit; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK.

Bah! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN.

Comme il vous plaira; c'est la mienne. Dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

VALENTIN.

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien; je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé; et quand je vois une femme, ne pas l'épouser; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK.

Fi donc! Mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous? Quelle éducation a-t-elle reçue? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures? a-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé? Lit-elle les romans-feuilletons? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter, aux Champs-Élysées, dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées? A-t-elle un

beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne? Lui a-t-on appris, quand Mario chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse? Va-t-elle aux eaux? A-t-elle des migraines?

VAN BUCK.

Jour de Dieu! qu'est-ce que tu dis là?

VALENTIN.

C'est que, si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'chose; car dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir?

VAN BUCK.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on suivît tes conseils?

VALENTIN.

Non, mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez faire un tour de promenade, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK.

Tu refuses mademoiselle de Mantes?

VALENTIN.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK.

Tu me feras damner, tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances! Cette fille-là sera très-riche un jour; tu me ruineras, et tu iras au diable, voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu veux?

VALENTIN.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de prendre l'air! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

VALENTIN.

Vous me déshéritez, mon oncle?

VAN BUCK.

Oui, par le ciel, j'en fais serment! je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera

VALENTIN.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix?

VAN BUCK.

Par écrit, insolent que tu es!

VALENTIN.

Et à qui laisserez-vous votre bien? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine?

VAN BUCK.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK.

Je quitterai Paris, je retournerai à Anvers; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN.

Et moi je m'en irai à Alger; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Éthiopienne, et je vous ferai vingt-quatre petits-neveux, noirs comme de l'encre, et bêtes comme des pots.

VAN BUCK.

Jour de ma vie! si je prends ma canne...

VALENTIN.

Tout beau, mon oncle, prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK, l'embrassant.

Ah! malheureux! tu abuses de moi.

VALENTIN.

Écoutez-moi. Le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK.

De quoi s'agit-il? Dépêche-toi.

VALENTIN.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK.

Je ne le puis sans rien savoir.

VALENTIN.

Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK.

Eh bien, soit, je te le promets.

VALENTIN.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

VAN BUCK.

Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BUCK.

Certainement, mais quelle apparence?...

VALENTIN.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que sa fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon; j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande, le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK.

Mais tu m'effrayes. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

VALENTIN.

C'est mon affaire; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge.

VAN BUCK.

Deviens-tu fou? et que prétends-tu? faire le galant sous un nom supposé? la belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

VALENTIN.

Moi, grand Dieu! le ciel m'en préserve! je vous tiens pour un oncle véritable, et de plus, pour le meilleur des oncles. Croyez-moi, venez aux Champs-Élysées. Après un bon repas, et une petite querelle, un tour de promenade au soleil fait grand bien. Venez, je vous conterai mes projets, je vous dirai toute ma pensée. Pendant que vous me gronderez, je plaiderai ma thèse; pendant que je parlerai, vous ferez de la morale, et c'est bien le diable s'il ne passe pas un beau cheval ou une jolie femme, qui nous distraira tous les deux. Nous causerons sans nous écouter; c'est le meilleur moyen de s'entendre. Allons, venez.

ACTE DEUXIÈME.

Au château. — Un salon ouvert. — Au fond, un grand jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, CÉCILE, L'ABBÉ, LE MAITRE DE DANSE, faisant danser Cécile.

LA BARONNE, assise.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton jaune.

L'ABBÉ.

Vous le teniez il y a un quart d'heure; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? Ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ.

Plaît-il?

LA BARONNE.

Ah! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ.

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE.

Où donc?

L'ABBÉ.

A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE.

Mais oui, très-bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE.

Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE.

Fi donc! c'est une chose horrible. Tenez, voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton jaune.

CÉCILE.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

LA BARONNE.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu le Juif errant?

L'ABBÉ.

Oui, madame; il y a de fort belles choses, mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE.

Le fond est noir; tout le petit meuble l'est. Vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mademoiselle de Raimbaut aussi.

LA BARONNE.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ.

Moi, madame! sur miss Clary?

LA BARONNE.

Eh! non, c'est mon peloton. Le voilà! Non, c'est du rouge. Où est-il passé?

L'ABBÉ.

Je trouve plusieurs scènes fort belles; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité. .

CÉCILE.

Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE.

Il y a aussi un roman nouveau que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Charpentier; je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

LA BARONNE.

C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ.

Il me semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE.

Ah! c'est vrai. Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE.

Non. — Ah! oui. Il va venir quelqu'un. Baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Êtes-vous coiffée?

CÉCILE.

Un parti?

LA BARONNE.

Oui, très-convenable, vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; un parent à Van Buck.

CÉCILE.

Un parent...

LA BARONNE.

A Van Buck, je ne le connais pas, mais il est très-bien; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de jaune, et il faut qu'il s'envole.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Van Buck.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAN BUCK.

VAN BUCK.

Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE.

Ah! bah! vraiment, il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon. Permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas prendre quelque chose? Comment allez-vous? Asseyez-vous donc.

VAN BUCK.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien, Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE.

Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour.

(A Van Buck.)

Dites-moi donc, vous. Est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK.

J'en ai peur, et s'il faut tout dire...

LA BARONNE.

Ah! bah! il refuse? Eh bien, c'est joli.

VAN BUCK.

Mon Dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père...

LA BARONNE.

Enfin, il refuse? C'est manqué...

VAN BUCK.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ.

Madame, c'est une voiture versée devant la grille du

château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu ! un mort qui m'arrive ! qu'on arrange vite la chambre verte ! Venez, Van Buck, donnez-moi le bras. Restez, Cécile : attendez-nous.

SCÈNE III.

CÉCILE, SEULE.

Un mort, grand Dieu ! quel événement horrible ! je voudrais voir, et je n'ose regarder... Ah ! ciel ! c'est ce jeune homme que j'ai vu l'hiver passé au bal... C'est le neveu de M. Van Buck. Serait-ce de lui que ma mère vient de me parler ? Mais, il n'est pas mort du tout... le voilà qui parle à maman, et qui vient par ici. C'est bien étrange. Je ne me trompe pas, je le reconnais bien. Quel motif peut-il donc avoir pour ne pas vouloir qu'on le reconnaisse ? Oh ! Je le saurai.

SCÈNE IV.

CÉCILE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, Cécile, il est inutile que vous restiez ici dans ce moment.

CÉCILE.

Est-il blessé, maman ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? Venez, venez, mademoiselle.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

VAN BUCK, VALENTIN, le bras en écharpe.

VAN BUCK.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras?

VALENTIN.

Il n'y a rien de plus possible, cela pourrait même être probable; mais pour réel, c'est une autre affaire.

(Il dégage son bras.)

VAN BUCK.

Comment! encore une mauvaise plaisanterie?

VALENTIN.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné. Il m'a mis sa roue dans le fossé avec une conscience héroïque, et n'appelez pas cela une plaisanterie, j'aurais très-bien pu me casser le cou. Mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise. Cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK.

Que vas-tu faire, et quel est ton dessein?

VALENTIN.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, et jusqu'ici tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal, et le plus difficile. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi

bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet...

VAN BUCK.

C'est inutile; je ne souffrirai pas que cette méchante plaisanterie s'achève.

VALENTIN.

Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK.

Mais mon neveu!...

VALENTIN.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inouï que je me sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi.

VALENTIN.

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future épouse devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme.

VAN BUCK.

Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses... Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir... Miséricorde! comme tu y vas!...

VALENTIN.

Si, au contraire, elle est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck. Songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! Que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand

on aime? quelles escalades! quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? Il aime, ô mon oncle Van Buck! rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration. Secondement, écrire plusieurs billets. Troisièmement, gagner la fille de chambre. Quatrièmement, rôder dans les petits coins. Cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter. Sixièmement, faire une échelle de corde, et couper les vitres avec ma bague. Septièmement, me mettre à genoux par terre en récitant la *Nouvelle Héloïse;* et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK.

Tu es un roué et un impudent; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici, un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord vu par moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK.

C'est un piége que tu m'as tendu; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme par exemple de lui... de lui dire... ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... mais que diable! tu es effrayant.

(Cécile paraît au fond du jardin.)

VALENTIN.

Tenez, voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entrez là, vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle te reçoit mal?

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Vous verrez, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Surtout, pas de bruit, voilà l'instant critique; respectez la foi des serments.

(Van Buck entre dans la chambre voisine.)

SCÈNE VI.

VALENTIN, CÉCILE.

VALENTIN.

Mademoiselle...

CÉCILE.

C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part.

Foulure! voilà un vilain mot.

(Haut.)

Ce n'est rien, mademoiselle. C'est trop de grâce que

vous me faites. Il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi, et si l'intérêt qu'on me témoigne ici...

CÉCILE.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

VALENTIN, VAN BUCK.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! on ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN.

Un moment, mon oncle, un moment; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK.

Pourquoi pas? Il n'en faut pas plus; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là! Allons tout dire à la baronne; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN.

Bouillon! bouillon! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là? Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK.

Plaisantez-vous? Où est votre parole? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance pour vos méchants desseins? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici? Jour de Dieu! si je le croyais!...

VALENTIN.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'ai pas répondu de cela.

VAN BUCK.

En quoi peut-elle vous déplaire? elle est jolie, ou je ne m'y connais pas; elle a de beaux yeux, bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien. Elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très-belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire? Et pour quelle raison n'en voulez-vous pas?

VALENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure, et son bouillon.

VAN BUCK.

C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous; je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN.

Comme vous voudrez; je ne veux pas d'elle, je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont gentils, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; quant à sa taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va, ce que je te disais ce matin n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver de balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse, si tu veux. Puisque tu refuses ta for-

tune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN.

Est-ce que je me trompe? Regardez donc, mon oncle. La voilà qui revient.

VAN BUCK.

Où donc! quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK.

A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras, si elle persévère?

VALENTIN.

Chut! pas de bruit, la voici qui arrive.

SCÈNE VIII.

VALENTIN, CÉCILE.

CÉCILE.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

VALENTIN.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE.

On va faire un whist, et ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN.

Je vous remercie, je n'en mange pas.

CÉCILE.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK, rentrant.

Ah çà ! voyons, l'épouseras-tu?... qu'est-ce que tout cela signifie? tu dis que tu as demandé des chevaux; est-ce que c'est vrai? ou si tu te moques de moi?

VALENTIN.

Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK.

Où vas-tu? qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sérieusement?

VALENTIN.

Je ne vais nulle part... Est-ce que vous la trouvez mal faite?

VAN BUCK.

Moi? Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

VALENTIN.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist. Y jouez-vous, mon oncle?

VAN BUCK.

Certainement.

VALENTIN.

Faites donc ce quatrième.

VAN BUCK.

Je le devrais. J'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

VALENTIN.

Si je reste, c'est pour notre gageure. Je n'en voudrais pas avoir le démenti, mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt. J'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive... Je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK.

Écrire! j'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

VAN BUCK.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu ne me montres ta lettre.

VALENTIN.

Tant que vous voudrez. Je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK.

Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN.

Pourquoi?

VAN BUCK.

Sans doute, qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN.

Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là-bas dans l'allée?

VAN BUCK.

Elle tourne autour de la plate-bande.

VALENTIN.

Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant. Le reste est le moins difficile.

VALENTIN.

Soit, regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres : si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime; sinon, je m'en vais à Paris.

VAN BUCK.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN.

Oh! que si. Ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK.

Tu as raison.—Non, pas encore; elle paraît lire attentivement.

VALENTIN.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK.

Non, elle avance; je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN.

Elle doit pourtant nous voir, rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK.

Elle a passé; tu as perdu.

VALENTIN.

Je vais lui écrire, ou le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite

fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manége! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que, si elle me repousse je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin.

VAN BUCK.

Tout beau, mon neveu! quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe; je veux voir clair dans son âme. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais par hasard?

VALENTIN.

Non; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Dépêchons-nous, je vais écrire ma lettre; ce sera bientôt fait; je vous la montrerai.

VAN BUCK.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettres, et surtout de celle dont vous me parlez.

VALENTIN.

Puisque je vous dis que je vous la montrerai.

(Il sort. Van Buck le suit.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort; je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ.

Mais où est donc M. Van Buck?

LA BARONNE.

Il est là-haut avec ce monsieur de la chaise qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ.

S'il a des affaires pressées...

LA BARONNE.

Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! si on ne pensait qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

(Ils s'asseoient.)

L'ABBÉ.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ.

C'était le bon, madame la baronne.

LA BARONNE, donnant les cartes.

Des affaires! j'aurais voulu voir que mon frère, qui était à monsieur, fût tombé de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût recueilli; il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Des affaires! Est-ce que je n'en ai pas, moi? et ce bal de ce soir, je n'ai

pas la force de m'en occuper. Ah! voilà ma migraine qui me prend.

L'ABBÉ.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets?

LA BARONNE.

Êtes-vous fou? vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris pour le remercier et le mettre à la porte! Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Je croyais qu'en telle occasion on aurait pu sans blesser personne...

LA BARONNE.

Et au milieu de tout cela, je n'ai pas de bougies! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE.

Vous avez raison. Ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça... c'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ.

Oh! non. Je n'ai pas un as. Voilà M. Van Buck.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, L'ABBÉ, VAN BUCK.

LA BARONNE.

Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE.

Eh bien, après le marqué.

L'ABBÉ.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

LA BARONNE.

Cela ne vaut pas.

(A Van Buck.)

Qu'est-ce donc?

VAN BUCK.

Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE, se levant.

Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité est mon neveu.

LA BARONNE.

Ah! bah! quelle idée!

VAN BUCK.

Il désirait approcher de vous sans être connu. Je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE.

Vraiment? eh bien, ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

VAN BUCK.

Jour de Dieu! je vous en réponds. Ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous, et, quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans un fauteuil.)

LA BARONNE.

Ah! ciel! qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes pâle comme un linge! Vite! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK.

Je vous ai tout dit, je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE.

Ah! bah! ce n'est que ça? soyez donc sans crainte. Si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera la lettre.

VAN BUCK.

En êtes-vous sûre, baronne? Cela est dangereux.

LA BARONNE.

Belle question! où en serions-nous, si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit?

VAN BUCK.

Hum! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? savez-vous à qui vous parlez? dans quel monde avez-vous donc vécu, pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie; mais vertu de ma vie! en voilà assez. Justement j'aperçois ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Allons, allons, l'abbé, continuons.

(Elle se rasseoit.)

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, LA BARONNE, VAN BUCK, CÉCILE, assise à l'écart.

L'ABBÉ.

Quarante et cinq ne valent pas?

LA BARONNE.

Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse encore de confidence.

LA BARONNE, bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites. C'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous de faire.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur l'abbé, on vous demande. C'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent? Je suis occupé.

LA BARONNE.

Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort avec le domestique.)

SCÈNE XIII.

VAN BUCK, LA BARONNE, CÉCILE.

LA BARONNE.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué, selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille; votre fille ne dit mot.

LA BARONNE.

Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez. Je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK.

Vous croyez? Moi, je ne vois rien.

LA BARONNE.

Cécile! venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue.

(Cécile change de siége.)

Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE.

Moi? non, maman.

LA BARONNE.

Ah! bah! je n'ai que quatre cartes, Van Buck. Le point est à vous; j'ai trois valets.

VAN BUCK.

Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE.

Non, restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE.

Moi, maman! Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE.

Non, maman.

LA BARONNE.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK.

Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE.

Cela ne se peut pas. Cécile n'a rien à me dire; il est clair qu'elle n'a rien reçu.



VAN BUCK.

Eh! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? Levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

CÉCILE.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE.

Voyons cela.

(Cécile donne la lettre.)

Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez.

(Lisant.)

« Mademoiselle,

« Je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver « passé, et vous sachant à la campagne, j'ai résolu de « vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon « postillon... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rendît? nous avons bien affaire de le savoir.

« A mon postillon, pour me verser devant votre porte. « Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai « rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. « Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de « quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qui est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui refuse de rester à dîner.

« Me déterminent à vous demander de m'accorder un « rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre « confiance... »

La belle remarque, et faite à propos!

« Mais l'amour peut tout faire excuser. Ce soir, à neuf « heures, pendant le bal, je serai caché près de la ferme. « Tout le monde me croira parti, car je sortirai du châ-

« teau en voiture avant dîner, mais seulement pour faire « quatre pas et descendre. »

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?

« Si dans la soirée vous pouvez m'accorder un instant « d'entretien, tâchez de faire en sorte que je trouve la « petite porte du pavillon entr'ouverte; sinon, je me « brûle la cervelle. »

Bien.

« La cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah! que votre mère! Voyons un peu cela.

« Fasse grande attention à vous. Elle a, dit-on, une « tête de gir... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

VAN BUCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE lui donne la lettre.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK.

Il y a « girouette », c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant de la cacheter.

LA BARONNE.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez! vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(A Cécile.)

Quant à vous, mademoiselle, entrez ici.

CÉCILE.

Mais, maman...

LA BARONNE.

Allons, mademoiselle, ne raisonnez pas.

(Elle la fait entrer dans la chambre voisine.)

SCÈNE XIV.

LA BARONNE, L'ABBÉ, VAN BUCK.

L'ABBÉ.

Madame la baronne, je viens vous dire...

LA BARONNE, mettant la clef dans la table à jeu.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée.

L'ABBÉ.

Enfermée, madame? que se passe-t-il?

(A Van Buck.

Qu'avez-vous, monsieur?

VAN BUCK.

Ce que j'ai, monsieur? J'ai... que j'en ai assez.

LA BARONNE.

Et moi aussi.

VAN BUCK.

J'ai que je sors de cette maison, qu'on ne m'y reverra de ma vie, et que je n'ai qu'un regret, c'est d'y avoir jamais mis les pieds.

LA BARONNE.

Et moi, de vous y avoir reçu.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

L'ABBÉ, seul.

Qu'est-ce que cela signifie?

(Cécile frappe à la porte.)

CECILE, dans la chambre voisine.

Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé! voulez-vous m'ouvrir...

L'ABBÉ.

Mademoiselle, je ne le puis pas, sans autorisation préalable.

CÉCILE.

La clef est là, dans la table de jeu.

L'ABBÉ.

Ah! Et comment le savez-vous?

CÉCILE.

J'ai regardé par le trou de la serrure; vous n'avez qu'à la prendre et vous m'ouvrirez.

L'ABBE, prenant la clef.

Vous avez raison, mademoiselle, la clef s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir en aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais querir madame la baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement! Au nom du ciel, mademoiselle, répondez-moi. Que ressentez-vous?

CÉCILE.

Je me trouve mal! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi, je prends sur moi d'ouvrir; on en dira ce qu'on voudra.

(Il ouvre la porte.)

CÉCILE.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra.

(Elle sort en courant.)

ACTE TROISIÈME.

Un bois, une petite maison sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK.

Encore une autre lettre? C'est trop fort!

VALENTIN.

Oui, une autre, et dix s'il le faut. Puisque cette maudite baronne a éventé mon rendez-vous, il faut bien en donner un autre, et j'attends ici la réponse. Holà! hé!

UN GARÇON, sortant de la maison.

Est-ce que ces messieurs nous feront l'honneur de dîner ici?

VALENTIN.

Non; donnez-nous tout bonnement du champagne, si vous en avez.

VAN BUCK.

Ils auront un vin détestable, un vinaigre affreux.

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, nous avons ici tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK.

En vérité? dans un pareil trou? c'est impossible; vous nous en imposez.

LE GARÇON.

C'est ici le rendez-vous de chasse, monsieur, et nous ne manquons de rien.

(Il apporte du vin et sort. Van Buck boit de temps en temps pendant toute la scene.)

VALENTIN.

Allons, mon oncle, un peu de fermeté.

VAN BUCK.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas; j'en jure par l'âme de feu mon frère, et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme, et à ses horribles conséquences.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère, et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK.

Encore, si tu étais amoureux! Si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahisons, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour. Va, va, tu n'es pas mon neveu.

VALENTIN.

Encore, si je vous voyais pester! Si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables! mais non, vous ne craignez que la fatigue, vous ne ressentez pas l'outrage qu'on nous fait! Allez, vous n'êtes pas mon oncle. Cette jeune fille, je ne l'aime pas; mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme! Il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace; oui, par le ciel! Ce nom me convient. Comme à lui on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier,

j'erre et je tournoie aux environs; mais, comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, la sublime bégueule ma bien-aimée m'appartiendra.

SCÈNE II.

VAN BUCK, VALENTIN, UN VALET DE FERME.

LE VALET.

Monsieur, voici votre réponse.

VALENTIN.

Tu as été preste, l'ami.

LE VALET.

Monsieur, j'ai trouvé justement la femme de chambre à la grille du château; elle est partie avec mon billet, et presque à l'instant même, m'a rapporté celui-ci.

VALENTIN.

Tiens, voilà un louis pour ta peine.

(Le garçon sort.)

SCÈNE III.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK.

Il y a, pardieu! bien de quoi faire le généreux pour un billet où l'on t'envoie promener.

VALENTIN.

Ce billet-là?

VAN BUCK.

C'est indubitable; mademoiselle de Mantes te donne ton congé pour la seconde fois. Ouvre un peu ce papier, je sais d'avance ce qu'il renferme.

VALENTIN.

Et moi aussi, je crois le savoir.

VAN BUCK.

Écervelé! tu te plains d'un outrage, et tu t'en attires un second.

VALENTIN.

Un outrage, là dedans! que vous êtes jeune, mon bon oncle! regardez donc comme ce petit billet est gentil, et quoiqu'on l'ait écrit si vite, comme il a encore trouvé le moyen d'être coquet!... Regardez surtout comme il est plié!... Voyez-vous ces trois petites pointes avec un cachet de bague au milieu? c'est ce qu'on appelle un petit chapeau. On n'écrit ainsi, ni à un notaire, ni aux grands parents, ni à son curé, pas même à ses bonnes amies. Un outrage! Croyez-moi, mon oncle, jamais lettre en colère ne fut pliée ainsi.

VAN BUCK.

Ouvre donc ton chapeau, puisque chapeau il y a, et voyons ce qui en est.

VALENTIN.

Il ne renferme qu'un seul mot.

VAN BUCK.

Un seul mot?

VALENTIN.

Un seul.

VAN BUCK.

Peste! voilà une petite fille bien laconique... et quel est ce mot, s'il vous plaît?

VALENTIN.

Ce mot est : « Oui. »

VAN BUCK.

Oui?

VALENTIN.

Voyez vous-même.

VAN BUCK.

Est-il possible!

VALENTIN.

Dame! à ce qu'il paraît. Allons, videz donc votre verre, et ne vous étonnez pas si fort.

VAN BUCK.

C'est inconcevable! et c'est un rendez-vous que tu lui demandais?

VALENTIN.

Vous le savez bien. Buvez donc. Quand vous retournerez ce billet cent fois, vous n'en tirerez pas deux paroles.

VAN BUCK.

Une telle demande faite à la bonne venue! un seul mot de réponse, et ce seul mot est « oui »! En vérité, ce « oui » trouble toutes mes idées, je n'ai jamais rien vu de pareil à ce « oui ». Ma foi, je te prenais pour un fou, et tout ce qu'il y a de bienséances au monde se révoltait en moi en voyant ton audace; mais j'avoue que ce « oui » me bouleverse, ce « oui » m'assomme, ce « oui » est plus qu'étrange, il est exorbitant, et si je n'étais pas ton oncle, je croirais presque que tu as raison.

(La nuit commence.)

VALENTIN.

Cela ne prouverait pas que vous eussiez tort. Eh! garçon, une autre bouteille. Dans ce bas monde chacun fait à sa guise. Qu'est-ce qu'un oui ou un non de plus ou de moins? Tenez, mon oncle, réconciliation : au lieu de sévérité, indulgence; au lieu de colère, une amourette; au lieu de nous quereller, trinquons... Ce « oui », qui vous offusque tant, n'est pas si niais, savez-vous. Cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; il y a du cœur dans ce seul mot, je ne sais quoi de tendre et de hardi, de simple et de brave en même temps. Ah! que le cœur est un grand maître! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille; elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent. Dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN.

Allons, mon oncle, à vos anciennes amours!

VAN BUCK.

Sais-tu que, pour une auberge de hasard, ce petit vin-là n'est pas trop mauvais? J'avais besoin de cette halte. Je me sens tout ragaillardi.

VALENTIN.

Écoutez-moi; voici le traité de paix que je vous propose. Permettez-moi d'abord mon rendez-vous.

VAN BUCK.

Mais, mon ami... j'espère bien...

VALENTIN.

Je vous jure de n'entreprendre rien que vous ne fissiez vous-même à ma place. N'est-ce pas tout dire? Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme en tout je fais vos volontés! En somme, le verre porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvaise amie. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

(Nuit complète.)

VAN BUCK, à demi pris de vin.

Pardieu! garçon, je le veux bien. Au fait, épouse-t-on des petites filles qui vous envoient des « oui » comme celui-là? Et puisque tu me promets, mon ami, de te conduire en galant homme, va ton train, et vogue la galère! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme, pour ce sot mariage avorté. Je m'en charge, moi, j'en fais mon affaire. Il ne sera pas dit qu'une vieille folle fasse tort à d'honnêtes gens qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Avec soixante bonnes mille livres de rente...

VALENTIN.

Cinquante, mon oncle.

VAN BUCK.

Soixante, morbleu! et avec cela, on n'a jamais manqué ni de femmes... ni de vin.

(Il boit.)

Il fait beau clair de lune ce soir; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare. Il y a fête ce soir au château.

VALENTIN.

Séparons-nous, pour plus de sûreté. Si vous m'en croyez, à présent, vous rentrerez dans cette auberge, vous vous ferez faire un bon feu, et vous y fumerez votre bon tabac flamand, en vous rôtissant bien les jambes devant un bon fagot flambant. Cela vous ragaillardira encore davantage. Dans une demi-heure, je suis à vous.

VAN BUCK.

C'est dit. Bonne chance, garçon! tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson. C'était notre ancienne manière... Pas de fredaine dont on ne fît un couplet!

(Il chante.)

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, L'ABBÉ, une lanterne à la main, VAN BUCK, dans la maison.

LA BARONNE.

C'est clair comme le jour, elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ.

Elle me crie « Je me trouve mal ! » Vous concevez ma position.

LA BARONNE.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'était la marquise de Valangoujar, et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité, mais que voulez-vous faire? je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre ; elle criait à tue-tête, et j'avais la clef dans la main.

LA BARONNE.

Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champs, et trente voitures qui entrent ensemble! Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ.

Encore, si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son châle... ou du moins... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK, sortant de la maison.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit...
Un frisson subit.

LA BARONNE.

C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus! Ma fille est folle, elle court les champs! Vous ne l'avez pas vue dans les bois? Elle s'est sauvée, c'est comme un rêve. Elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami,

pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait?

VAN BUCK.

Est-il possible, madame la baronne! Vous, seule, à pied! Vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

(Il pleure.)

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'ABBÉ.

Il paraît fort ému. Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK.

Venez, baronne, prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les retrouvions! je vous dirai tout, soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE.

Ah! bah! c'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! à qui se fier désormais?

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

VALENTIN, CÉCILE.

VALENTIN.

Cécile, est-ce vous?

CÉCILE.

C'est moi. Que veulent dire ces clartés là-bas?

VALENTIN.

Je ne sais. Qu'importe? ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Venez là, où la lune éclaire.

VALENTIN.

Non, venez là, où il fait sombre. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE.

Je ne verrais pas votre visage. Venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Où tu voudras, charmante fille; où tu iras, je te suivrai.

(Ils s'asseoient sur un banc de gazon.)

CÉCILE.

Figurez-vous qu'il y a déjà longtemps que je m'étais enfermée moi-même dans le pavillon. J'attendais, je ne savais pas, et je m'étais choisi cette prison de peur d'être mise dans une autre. Et vous, y a-t-il longtemps que vous m'attendez?

VALENTIN.

Depuis le soir. Regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE.

Menteur! c'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour. Qui t'inquiète? que cherches-tu autour de toi?

CÉCILE.

C'est singulier; je ne me reconnais pas. Où est votre oncle? je le croyais ici.

VALENTIN.

Mon oncle est gris de champagne; ta mère est loin, et tout est tranquille.

CÉCILE.

Votre oncle est gris? — Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la bibliothèque?

VALENTIN.

Ce matin? où donc? que veux-tu dire?

CÉCILE.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière la porte; est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en entrant au salon.

VALENTIN.

Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE.

Oh! je l'ai bien vu! il entr'ouvrait la porte. C'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN.

Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi ta main.

CÉCILE.

Oui, mon ami, de tout mon cœur.—Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère?

VALENTIN.

Pardonne-moi, c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

CÉCILE.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie? Elle n'a pourtant rien pu deviner. La lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN.

Pauvre enfant! on t'aura maltraitée. C'est ta femme de chambre qui t'aura trahie.

CÉCILE.

Oh! non, ma femme de chambre est sûre; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais, en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN.

N'en parlons plus puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh! ma Cécile, par quels serments puis-je payer ta douce confiance!

CÉCILE.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère.—Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom?

VALENTIN.

Je ne puis le dire ; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE.

Une gageure! avec qui donc?

VALENTIN.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies?

CÉCILE.

Avec votre oncle, peut-être, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Oui; je t'aimais, je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions? Ne m'aimes-tu pas? réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE.

Oui, mon ami, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. — Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner?

VALENTIN.

Je voulais partir; j'avais affaire ce soir.

CÉCILE.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble ; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN.

Tu m'as vu? comment le sais-tu?

CÉCILE.

Oh! je guettais. — Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke? nous l'avons dansée ensemble l'autre hiver.

VALENTIN.

Où donc? je ne m'en souviens pas.

CÉCILE.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment! vous ne vous en souvenez pas? Vous me disiez, dans votre lettre d'hier, que vous m'aviez vue cet hiver.— C'était là.

VALENTIN.

Tu as raison, je m'en souviens.— Regarde comme cette nuit est pure! tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mon bras le remplacer.

CÉCILE.

Oui, mon ami; puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là.—Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait, c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez?

(Valentin se lève et fait quelques pas.)

Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN.

Ce n'est rien. J'ai cru... j'ai cru entendre... j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE.

Nous sommes seuls; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever?

(Elle se lève.)

Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Est-ce parce que j'ai gardé mon mantelet, quoique vous vouliez que je l'ôte?

(Elle ôte son mantelet.)

Mais qu'avez-vous? vous ne répondez pas; vous êtes triste.

Qu'ai-je donc pu vous dire? c'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non, je vous le jure, vous vous trompez. C'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE.

Vous me disiez « tu » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Donnez-moi le bras.

(Ils se promènent sur le devant de la scène.)

Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter, dans votre chambre, un bon bouillon qu'Henriette avait fait; quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit. J'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? alors, vous êtes monté; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? l'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN.

Oui, chère enfant, le meilleur du monde.

CÉCILE.

Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais, dites-moi qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer, et pourquoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN.

Quelquefois. Allons donc nous rasseoir.

CÉCILE.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On

n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles! Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir, qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée, et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée. Voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part.

Suis-je un renard pris à son piége, ou un fou qui revient à la raison?

CÉCILE.

Eh bien! vous ne me répondez pas? Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN.

Vous me paraissez savante, pour votre âge, et, en même temps, aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur, et je m'en souviens. Vous avez valsé avec moi, et, en passant contre la porte, mon épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et mes cheveux se sont déroulés sur moi; vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi, comme le cœur m'a battu! tenez, croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part.

Ou j'ai près de moi le plus rusé démon que l'enfer ait jamais produit, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et m'ouvre le chemin des cieux.

CÉCILE.

Pour savante, c'est une autre affaire. J'ai eu des maîtres de toute sorte; mais le peu que j'ai retenu, le meilleur, me vient de ma mère.

VALENTIN.

De ta mère? Je ne m'en doutais guère.

CÉCILE.

Vous ne la connaissez pas, Valentin. Vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez comme nous dans les métairies, et quand vous aurez des pauvres à vous — et gardez-vous de sourire, quand vous parlez d'elle! Vous bénirez et vous suivrez ses pas.

VALENTIN.

Tendre enfant! je devine ton cœur. Tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Oui, c'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE.

Ah! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure, croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire de la tapisserie. Elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever bien vite, si c'est un pauvre qui attend. Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux se remplir de larmes, lorsque ma mère les regardait! Allez, elle a le droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois! Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN.

Non; tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE.

Pourquoi? de quoi aurais-je peur? est-ce de vous ou de la nuit?

VALENTIN.

Pourquoi pas de moi? qui te rassure? je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal. Écoute, et laisse-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Tu m'as dit que les romans te déplaisent. J'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres; après quoi, comme elle résiste, Bedfort arrive... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine... je veux dire Morden... non, je me trompe... enfin, pour abréger... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple. Dieu soit loué! Tu ne m'as pas compris... Je t'aime, je t'épouse... Il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

SCÈNE VI.

VALENTIN, VAN BUCK, L'ABBÉ, LA BARONNE, CÉCILE.

LA BARONNE.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une pareille noirceur. Séduire ma fille! on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà, c'est charmant! Bonsoir, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès. Toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK.

Eh bien! monsieur, avec votre belle gageure...

VALENTIN.

Mon oncle, il ne faut défier personne.

VAN BUCK.

Mon neveu, il ne faut jurer de rien.

FIN DE IL NE FAUT JURER DE RIEN.



UN CAPRICE

PERSONNAGES.

M. DE CHAVIGNY.
MATHILDE, sa femme.
MADAME DE LÉRY.
UN DOMESTIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe dans la chambre à coucher de Mathilde.

MATHILDE, seule, travaillant au filet.

Encore un point, et j'ai fini.

(Elle sonne ; un domestique entre.)

Est-on venu de chez Janisset?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, pas encore.

MATHILDE.

C'est insupportable. Qu'on y retourne; dépêchez-vous.

(Le domestique sort.)

J'aurais dû prendre les premiers glands venus. Il est huit heures, il est à sa toilette; je suis sûre qu'il va venir ici avant que tout soit prêt. Ce sera encore un jour de retard.

(Elle se lève.)

Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage! Qu'est-ce que madame de Léry, par exemple, en dirait si elle le savait? Et lui-même, qu'en penserait-il? Bon! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il

me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui. Cela aurait eu l'air de lui dire : « Voyez comme je pense à vous! » cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

On apporte cela à madame de chez le bijoutier.

(Il donne un petit paquet à Mathilde.)

MATHILDE.

(Elle se rassied.)

Enfin! Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi.

(Le domestique sort.)

Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette. Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là? Pas mal. Comment serez-vous reçue, maintenant? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine?

(Elle baise sa bourse et s'arrête.)

Pauvre petite! tu ne vaux pas grand'chose, on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi? N'as-tu pas été commencée pour être finie le plus vite possible? Ah! tu as été commencée plus gaiement que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de cela! que quinze jours, est-ce possible? Non, pas davantage, et que de choses en quinze jours! Arrivons-nous trop tard, petite?... Pourquoi de telles idées? On vient, je crois; c'est lui; il m'aime encore!

LE DOMESTIQUE, entrant.

Voilà M. le comte, madame.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotte que je suis, je ne pourrai pas encore la lui

donner aujourd'hui! Qu'il attende un instant, une minute, au salon; vite, avant qu'il entre...

LE DOMESTIQUE.

Le voilà, madame.

(Il sort. Mathilde cache sa bourse.)

SCÈNE II.

MATHILDE, CHAVIGNY.

CHAVIGNY.

Bonsoir, ma chère; est-ce que je vous dérange?

MATHILDE.

Moi, Henri! quelle question!

CHAVIGNY.

Vous avez l'air troublé, préoccupé. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

MATHILDE.

Il y a là un peu de méchanceté, mais comme il y a aussi un peu d'amour, je ne vous embrasserai pas moins.

(Elle l'embrasse.)

Qu'est-ce que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari?

CHAVIGNY.

Ton amant, ma belle; est-ce que je me trompe?

MATHILDE.

Amant et ami, tu ne te trompes pas.

(A part.)

J'ai envie de lui donner la bourse comme elle est.

CHAVIGNY.

Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

MATHILDE.

Non, je voulais... j'espérais que peut-être...

CHAVIGNY.

Vous espériez? Qu'est-ce que c'est donc?

MATHILDE.

Tu vas au bal? tu es superbe.

CHAVIGNY.

Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

MATHILDE.

Inconstant! vous ne pensez pas à moi, en vous mirant dans cette glace.

CHAVIGNY.

Bah! A qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MATHILDE.

Eh bien! restez, je vous en supplie. Nous serons seuls, et je vous dirai...

CHAVIGNY.

Il me semble que ta pendule avance; il ne peut pas être si tard.

MATHILDE.

On ne va pas au bal à cette heure-ci, quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de table il y a un instant.

CHAVIGNY.

J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

MATHILDE.

Ah! c'est différent. Je... je ne savais pas... j'avais cru...

CHAVIGNY.

Eh bien?

MATHILDE.

J'avais supposé... d'après ce que tu disais... Mais la pendule va bien; il n'est que huit heures. Accordez-moi un petit moment. J'ai une petite surprise à vous faire.

CHAVIGNY.

Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre et que vous sortez quand il vous plaît. Vous trouverez juste que ce soit réciproque. Quelle surprise me destinez-vous?

MATHILDE.

Rien ; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

CHAVIGNY.

Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre. Avez-vous là ces valses de Strauss? Prêtez-les-moi, si vous n'en faites rien.

MATHILDE.

Les voilà ; les voulez-vous maintenant?

CHAVIGNY.

Mais oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas longtemps.

MATHILDE.

Est-ce pour madame de Blainville?

CHAVIGNY, prenant les valses.

Plaît-il? Ne parlez-vous pas de madame de Blainville?

MATHILDE.

Moi! non. Je n'ai pas parlé d'elle.

CHAVIGNY.

Pour cette fois j'ai bien entendu.

(Il s'assied.)

Qu'est-ce que vous dites de madame de Blainville?

MATHILDE.

Je pensais que mes valses étaient pour elle.

CHAVIGNY.

Et pourquoi pensiez-vous cela?

MATHILDE.

Mais parce que... parce qu'elle les aime.

CHAVIGNY.

Oui, et moi aussi, et vous aussi, je crois? Il y en a une surtout, comment est-ce donc? Je l'ai oubliée... Comment dit-elle donc?

MATHILDE.

Je ne sais pas si je m'en souviendrai.

(Elle se met au piano et joue.)

CHAVIGNY.

C'est cela même! C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.

MATHILDE.

Est-ce aussi bien qu'elle, Henri?

CHAVIGNY.

Qui, elle? madame de Blainville? vous y tenez, à ce qu'il paraît.

MATHILDE.

Oh! pas beaucoup. Si j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

CHAVIGNY, se levant.

Et vous auriez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme, ni par une valse.

MATHILDE.

Comptez-vous jouer ce soir, mon ami?

CHAVIGNY.

Eh! ma chère, quelle idée avez-vous? On joue, mais on ne compte pas jouer.

MATHILDE.

Avez-vous de l'or dans vos poches?

CHAVIGNY.

Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez?

MATHILDE.

Moi, grand Dieu! Que voulez-vous que j'en fasse?

CHAVIGNY.

Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.

MATHILDE.

Vous mentez, monsieur. Il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.

CHAVIGNY.

Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande la permission de faire la charité par vos mains.

MATHILDE.

Cher Henri! que tu es noble et bon! Dis-moi un peu. Te souviens-tu d'un jour où tu avais un petite dette à payer, et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?

CHAVIGNY.

Quand donc? Ah! c'est juste. Le fait est que, lorsqu'on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien...

MATHILDE.

Aimerais-tu une bourse rouge avec un filet noir?

CHAVIGNY.

Non, je n'aime pas le rouge. Parbleu! tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier; c'est un cadeau. Qu'en pensez-vous? Est-ce de bon goût?

(Il tire une bourse de sa poche.)

MATHILDE.

Voyons, voulez-vous me la montrer?

CHAVIGNY.

Tenez.

(Il la lui donne; elle la regarde, puis la lui rend.)

MATHILDE.

C'est très-joli. De quelle couleur est-elle?

CHAVIGNY, riant.

De quelle couleur? La question est excellente.

MATHILDE.

Je me trompe... Je veux dire... Qui est-ce qui vous l'a donnée?

CHAVIGNY.

Ah! c'est trop plaisant! sur mon honneur! vos distractions sont adorables.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Léry.

MATHILDE.

J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY.

Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas la recevoir?

MATHILDE.

Eh bien! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur?

SCÈNE III.

MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY en toilette de bal.

CHAVIGNY.

Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Mathilde vient de me faire une étourderie qui, en vérité, vaut son pesant d'or. Figurez-vous que je lui montre cette bourse...

MADAME DE LÉRY.

Tiens! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY.

Je lui montre cette bourse; elle la regarde, la tâte, la retourne, et en me la rendant, savez-vous ce qu'elle me dit? Elle me demande de quelle couleur elle est!

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! elle est bleue.

CHAVIGNY.

Eh, oui, elle est bleue... C'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on le demande?

MADAME DE LÉRY.

C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade?

MATHILDE.

Non, je compte rester.

CHAVIGNY.

Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY.

Mais si. Et qui est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la reconnais, c'est madame de Blainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

CHAVIGNY, brusquement.

A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

MADAME DE LÉRY.

A ce qu'elle est bleue justement. Je l'ai vue traîner pendant des siècles; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination. Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

CHAVIGNY.

On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

MADAME DE LÉRY.

Non; mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

MATHILDE.

C'est la couleur de la constance.

MADAME DE LÉRY.

Bah! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme; il faut arriver de bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou. Pourquoi donc ne venez-vous pas? Je n'y manquerais pas pour un monde.

MATHILDE.

Je n'y ai pas pensé, et il est trop tard à présent.

MADAME DE LÉRY.

Laissez donc, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je vais sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny à la porte, avec son petit meuble. Je vous coiffe, je

vous pose deux brins de fleurettes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une affaire bâclée.

MATHILDE.

Pas pour ce soir; je reste décidément.

MADAME DE LÉRY.

Décidément! est-ce un parti pris? Monsieur de Chavigny, amenez donc Mathilde.

CHAVIGNY, sèchement.

Je ne me mêle des affaires de personne.

MADAME DE LÉRY.

Oh! oh! vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien, écoutez; savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je vais rester ici.

MATHILDE.

Que vous êtes gentille, chère Ernestine! Non, je ne veux pas priver ce bal de sa reine. Allez me faire un tour de valse, et revenez à onze heures, si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

CHAVIGNY.

Moi! pas du tout; je ne sais si je sortirai.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs? j'ai été volée comme dans un bois.

MATHILDE.

Volée! qu'est-ce que vous voulez dire?

MADAME DE LÉRY.

Quatre robes, ma chère, quatre amours de robes qui me venaient de Londres, perdues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer. Il y en avait une perse et une puce!... on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE.

Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées?

MADAME DE LÉRY.

Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on

me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes; ils ont fourré leur sonde je ne sais par où dans ma caisse, ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier à déjeuner.

CHAVIGNY.

Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?

MADAME DE LÉRY.

Non, monsieur, pas la moindre. Adieu, belle; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, je crois, à ma douzième grippe de l'hiver; je vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'accours, et je me plonge dans vos fauteuils. Nous causerons douane, chiffons, pas vrai? Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment. Enfin, n'importe! Bonsoir, monsieur de l'azur... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas.

SCÈNE IV.

CHAVIGNY, MATHILDE.

CHAVIGNY.

Quel cerveau fêlé que cette femme! Vous choisissez bien vos amies.

MATHILDE.

C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY.

Je parierais que vous croyez que c'est madame de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE.

Non, puisque vous me dites le contraire.

CHAVIGNY.

Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE.

Et pourquoi en êtes-vous sûr?

CHAVIGNY.

Parce que je connais votre caractère. Madame de Léry

est votre oracle! C'est une idée qui n'a pas le sens commun.

MATHILDE.

Voilà un beau compliment que je ne mérite guère.

CHAVIGNY.

Oh! mon Dieu, si; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE.

Mais si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

CHAVIGNY.

Je vous dis que vous le croyez; c'est écrit sur votre visage.

MATHILDE.

S'il faut le dire pour vous satisfaire, eh bien! j'y consens, je le crois.

CHAVIGNY.

Vous le croyez? et quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il?

MATHILDE.

Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

CHAVIGNY.

Je ne le nie pas; c'est elle qui l'a faite. — Bonsoir, je reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

MATHILDE.

Henri, ne me quittez pas ainsi.

CHAVIGNY.

Qu'appelez-vous ainsi? Sommes-nous fâchés? Je ne vois là rien que de très-simple : on me fait une bourse, et je la porte; vous demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

MATHILDE.

Et si je vous demandais cette bourse, m'en feriez-vous le sacrifice?

CHAVIGNY.

Peut-être. A quoi vous servirait-elle?

MATHILDE.

Il n'importe; je vous la demande.

CHAVIGNY.

Ce n'est pas pour la porter, je suppose; je veux savoir ce que vous en feriez.

MATHILDE.

C'est pour la porter.

CHAVIGNY.

Quelle plaisanterie! Vous porterez une bourse faite par madame de Blainville?

MATHILDE.

Pourquoi non? Vous la portez bien.

CHAVIGNY.

La belle raison! je ne suis pas femme.

MATHILDE.

Eh bien! si je ne m'en sers pas, je la jetterai au feu.

CHAVIGNY.

Ah! ah! vous voilà donc enfin sincère. Eh bien! très-sincèrement aussi, je la garderai, si vous permettez.

MATHILDE.

Vous en êtes libre, assurément; mais je vous avoue qu'il m'est cruel de penser que tout le monde sait qui vous l'a faite, et que vous allez la montrer partout.

CHAVIGNY.

La montrer! Ne dirait-on pas que c'est un trophée?

MATHILDE.

Écoutez-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main dans les miennes. M'aimez-vous, Henri? Répondez.

CHAVIGNY.

Je vous aime, et je vous écoute.

MATHILDE.

Je vous jure que je ne suis pas jalouse, mais si vous me

donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mon cœur. C'est un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

CHAVIGNY.

Voyons votre échange; qu'est-ce que c'est?

MATHILDE.

Je vais vous le dire, si vous y tenez. Mais si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHAVIGNY.

Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE.

Voyons, Henri, je vous en prie.

CHAVIGNY.

Non.

MATHILDE.

Eh bien, je t'en supplie à genoux.

(Elle s'incline.)

CHAVIGNY.

Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour; vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ici que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage; si vous l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons, levez-vous, et n'en parlons plus. Adieu, à ce soir, je reviendrai.

SCÈNE V.

MATHILDE, SEULE.

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera donc l'autre que je brûlerai.

(Elle va à son secrétaire et en tire la bourse qu'elle a faite.)

Pauvre petite, je te baisais tout à l'heure, et te souviens-

tu de ce que je te disais? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi.

(Elle s'approche de la cheminée.)

Qu'on est folle de faire des rêves! Ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée? Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret? A quoi bon tout cela? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance? Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet enfantillage. Ah! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il vous aime, madame de Blainville!

(Elle pleure.)

Allons, il n'y faut plus penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite; si je le lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah! sans nul doute, il l'aurait fait; il laisserait ma bourse traîner sur sa table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil; je le vois l'étaler sur le tapis, et faire résonner l'or qu'elle renferme... Malheureuse! je suis jalouse... Il me manquait cela pour me faire haïr.

(Elle va jeter la bourse au feu, et s'arrête.)

Mais qu'as-tu fait? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains? Il n'y a pas de ta faute; tu attendais, tu espérais aussi! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel... Tu me plais, je sens que je t'aime... Dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie! Ah! non, non, la main qui t'a faite ne te tuera pas. Je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, et je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras

en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices, et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher.

(Elle s'assied et attache le gland qui manquait.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, MADAME DE LÉRY.

MADAME DE LÉRY, derrière la scène.

Personne nulle part! qu'est-ce que ça veut dire? on entre ici comme dans un moulin.

(Elle ouvre la porte et crie en riant:)

Madame de Léry!

(Elle entre, Mathilde se lève.)

Rebonsoir, chère; pas de domestique chez vous; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah! je suis rompue!

(Elle s'assied.)

MATHILDE.

Eh bien, ce bal était-il beau?

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu, ce bal! mais je n'en viens pas. Vous ne croiriez jamais ce qui m'arrive.

MATHILDE.

Vous n'y êtes donc pas allée?

MADAME DE LÉRY.

Si fait, j'y suis allée, mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir de rire. Figurez-vous une queue... une queue...

(Elle éclate de rire.)

Ces choses-là vous font-elles peur, à vous?

MATHILDE.

Mais oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

MADAME DE LÉRY.

C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas; j'étais d'une colère! j'avais envie de monter sur le siége; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là,

en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé! car avec cela il pleut à verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants, et puis j'ai dit de retourner. Voilà mon bal. — Ce feu me fait un plaisir! je me sens renaître!

(Mathilde sonne, et le domestique entre.)

MATHILDE.

Le thé.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LÉRY.

M. de Chavigny est donc parti?

MATHILDE.

Oui; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

MADAME DE LÉRY.

Je crois qu'il ne m'aime guère, soit dit entre nous.

MATHILDE.

Vous vous trompez, je vous assure; il m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE LÉRY.

Vraiment? c'est très-poli de sa part; mais je le mérite, car je le trouve fort bien. Voulez-vous me prêter une épingle?

MATHILDE.

Vous en avez à côté de vous.

MADAME DE LÉRY.

Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules, on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là?

MATHILDE.

Oui.

MADAME DE LÉRY.

Très-jolies, très-bien, très-jolies. Décidément, il n'y a que les manches plates, mais j'ai été longtemps à m'y faire; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse

pour les porter, parce que sans cela on a l'air d'une cigale, avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE.

J'aime assez la comparaison.

(On apporte le thé.)

MADAME DE LÉRY.

N'est-ce pas? Regardez mademoiselle Saint-Ange. Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récrie sur la marquise d'Ermont; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête, si vous voulez; mais c'est une madone au bout d'un bâton.

MATHILDE, riant.

Voulez-vous que je vous serve, ma chère?

MADAME DE LÉRY.

Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, versant le thé.

Allez-vous demain chez madame d'Égly? Je vous prendrai si vous voulez.

MADAME DE LÉRY.

Ah! madame d'Égly! en voilà une autre! avec sa frisure et ses jambes, elle me fait l'effet de ces grands balais pour épousseter les araignées. Mais, certainement, j'irai demain.

(Elle boit.)

Non, je ne peux pas; je vais au concert.

MATHILDE.

Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi donc, je vous en prie.

MATHILDE.

Pourquoi?

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE.

Que me trouvez-vous d'extraordinaire?

MADAME DE LÉRY.

Eh ! certainement, vous avez les yeux rouges ; vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde ?

MATHILDE.

Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe ?

MADAME DE LÉRY.

Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer ; je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE.

Au contraire, chère, je vous supplie de rester.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce bien franc ? je reste si vous voulez, mais vous me direz vos peines.

(Mathilde secoue la tête.)

Non ? Alors je m'en vais, car vous comprenez que, du moment que je ne suis bonne à rien, je ne peux que nuire involontairement.

MATHILDE.

Restez ! Votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse, et s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LÉRY.

Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère ; personne n'est si sérieuse que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment ; ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

MATHILDE.

Je vous crois bonne, et surtout très-sincère, mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY.

Ah ! mon Dieu, j'y suis ! c'est la bourse bleue. J'ai fait

une sottise affreuse en nommant madame de Blainville. J'y ai pensé en vous quittant... Est-ce que M. de Chavigny lui fait la cour ?

(Mathilde se lève, ne pouvant répondre, se détourne, et porte son mouchoir à ses yeux.)

MADAME DE LÉRY.

Est-il possible ?

(Un silence. Mathilde se promène quelque temps, puis va s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Madame de Léry semble réfléchir. Elle se lève et s'approche de Mathilde ; celle-ci lui tend la main.)

MADAME DE LÉRY.

Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier, quand ils vous font mal. Moi, je vous dis : Pleurez ! pleurez ! Douces ou amères, les larmes soulagent toujours.

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE LÉRY.

Mais, c'est incroyable, une chose pareille ! On ne peut pas aimer madame de Blainville ; c'est une coquette à moitié perdue, qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt ! On ne quitte pas un ange pour un diable.

MATHILDE, sanglotant.

Je suis sûre qu'il l'aime, j'en suis sûre.

MADAME DE LÉRY.

Non, mon enfant, ça ne se peut pas ; c'est un caprice, une fantaisie. Je connais M. de Chavigny plus qu'il ne pense ; il est méchant, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutade ; avez-vous pleuré devant lui ?

MATHILDE.

Oh ! non, jamais !

MADAME DE LÉRY.

Vous avez bien fait ; il ne m'étonnerait pas qu'il en fût bien aise.

MATHILDE.

Bien aise ? bien aise de me voir pleurer ?

MADAME DE LÉRY.

Eh ! mon Dieu, oui ! J'ai vingt-cinq ans d'hier, mais je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu ?

MATHILDE.

Mais... je ne sais...

MADAME DE LÉRY.

Parlez. Avez-vous peur de moi ? je vais vous rassurer tout de suite. Si, pour vous mettre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous, et vous forcer à l'avoir en moi ; est-ce nécessaire ? je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte ?

MATHILDE.

Vous êtes ma meilleure amie ; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit de rien de bien grave, mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais fait en cachette pour M. de Chavigny une petite bourse que je comptais lui offrir aujourd'hui. Depuis quinze jours je le vois à peine ; il passe ses journées chez madame de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence, et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a tiré l'autre.

MADAME DE LÉRY.

Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE.

Oh ! si, il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie ; je lui ai demandé l'autre bourse.

MADAME DE LÉRY.

Aïe ! ce n'est pas diplomatique.

MATHILDE.

Non, Ernestine, et il m'a refusé.... Et alors.... Ah ! j'ai honte....

MADAME DE LÉRY

Eh bien ?

MATHILDE.

Eh bien, je l'ai demandée à genoux. Je voulais qu'il me fît ce petit sacrifice, et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié.... je l'ai supplié....

MADAME DE LÉRY.

Et il n'en a rien fait, cela va sans dire. Pauvre innocente ! Il n'est pas digne de vous.

MATHILDE.

Ah ! malgré tout, je ne le croirai jamais !

MADAME DE LÉRY.

Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est digne de vous, et vous aime, mais il est homme et orgueilleux. Quelle pitié ! Et où est donc votre bourse ?

MATHILDE.

La voilà ici sur la table.

MADAME DE LÉRY, prenant la bourse.

Cette bourse-là ? Eh bien, ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sienne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

MATHILDE.

Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY.

En être là après un an de mariage, c'est inouï ! Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là dedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez-vous faire une chose ? Il ne nous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendra-t-il ce soir ?

MATHILDE.

Je n'en sais rien.

MADAME DE LÉRY.

Comment étiez-vous quand il est sorti ?

MATHILDE.

Ah ! j'étais bien triste, et lui bien sévère !

MADAME DE LÉRY.

Il viendra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol; je me connais, je réussirai.

MATHILDE.

Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY.

Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte, et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée. Vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille. Ce ne sera peut-être pas très-divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant, prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier; je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter. vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE.

Dites-moi du moins ce que vous voulez faire?

MADAME DE LÉRY.

Ce que je veux faire, enfant, est impossible à dire. et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi?

MATHILDE.

Oui, tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY.

Allons, preste! Voilà une voiture.

MATHILDE.

C'est lui; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY.

Sauvez-vous. Y a-t-il un escalier dérobé par là?

MATHILDE.

Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée; comment croira-t-on à ce bal?

MADAME DE LÉRY, ôtant la guirlande qu'elle a sur la tête et la donnant à Mathilde.

Tenez, vous arrangerez cela en route.

(Mathilde sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LÉRY, seule.

A genoux! une telle femme à genoux! Et ce monsieur-là qui la refuse! Une femme de vingt ans, belle comme un ange! Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle, en échange d'un cadeau de madame de Blainville! Mais quel abîme est donc le cœur de l'homme! Ah! ma foi! nous valons mieux qu'eux!

(Elle s'asseoit, et prend une brochure sur la table. Un instant après on frappe à la porte.)

Entrez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY.

MADAME DE LÉRY, lisant d'un air distrait.

Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé?

CHAVIGNY.

Je vous rends grâce. Je n'en prends jamais.

(Il s'assied et regarde autour de lui.)

MADAME DE LÉRY.

Était-il amusant ce bal?

CHAVIGNY.

Comme cela. N'y étiez-vous pas?

MADAME DE LÉRY.

Voilà une question qui n'est pas galante. Non, je n'y étais pas, mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY.

Vous plaisantez, à ce que je vois?

MADAME DE LÉRY.

Plaît-il? Je vous demande pardon. Je tiens un article d'une *Revue* qui m'intéresse beaucoup.

(Un silence. Chavigny, inquiet, se lève et se promène.)

CHAVIGNY.

Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal?

MADAME DE LÉRY.

Mais oui; vous voyez que je l'attends.

CHAVIGNY.

C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LÉRY.

Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CHAVIGNY.

Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous?

MADAME DE LÉRY.

Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CHAVIGNY.

Elle s'est donc passée de voiture?

MADAME DE LÉRY.

Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu ça, monsieur de Chavigny?

CHAVIGNY.

Quoi?

MADAME DE LÉRY.

C'est la *Revue des Deux-Mondes*, un article très-joli de madame Sand sur les orangs-outangs.

CHAVIGNY.

Sur les?...

MADAME DE LÉRY.

Sur les orangs-outangs. Ah! je me trompe; ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté; c'est très-amusant.

CHAVIGNY.

Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRY.

Aimez-vous les romans de madame Sand?

CHAVIGNY.

Non, pas du tout. Mais si elle y est, comment se fait-il que je ne l'aie pas trouvée?

MADAME DE LÉRY.

Quoi? la *Revue?* Elle était là-dessus.

CHAVIGNY.

Vous moquez-vous de moi, madame?

MADAME DE LÉRY.

Peut-être; c'est selon à propos de quoi.

CHAVIGNY.

C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que vous me l'avez donnée à garder?

CHAVIGNY.

Vous avez raison, je suis très-ridicule; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY.

Bah! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY.

C'est vrai; je ferai aussi bien d'attendre... et j'attendrai.

(Il s'approche du feu et s'assied.)

MADAME DE LÉRY, quittant sa lecture.

Savez-vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre, et qu'elle allait où bon lui semblait?

CHAVIGNY.

Certainement; vous en voyez la preuve.

MADAME DE LÉRY.

Pas tant; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY.

Moi! par exemple! pas le moins du monde.

MADAME DE LÉRY.

Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un

tout autre homme, je l'avoue, et, pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde, si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY.

Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY.

Non, non, vous ne me remerciez pas ; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVIGNY.

J'aime beaucoup cela ! Que ne m'accompagnait-elle?

MADAME DE LÉRY.

Hé ! oui, c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes, nous autres. Nous ne voulons pas, et puis nous voulons. Décidément, vous ne prenez pas de thé?

CHAVIGNY.

Non, il me fait mal.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! donnez-m'en.

CHAVIGNY.

Plaît-il, madame?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-m'en.

(Chavigny se lève et remplit une tasse, qu'il offre à madame de Léry.)

MADAME DE LÉRY.

C'est bon, mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir ?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien.

MADAME DE LÉRY.

Ce sont de drôles d'auberges que ces ministères. On y entre et on en sort sans savoir pourquoi ; c'est une procession de marionnettes.

CHAVIGNY.

Prenez donc ce thé, à votre tour ; il est déjà à moitié froid.

MADAME DE LÉRY.

Vous n'y avez pas mis assez de sucre. Mettez-m'en un ou deux morceaux.

CHAVIGNY.

Comme vous voudrez, il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY.

Bien. Maintenant, encore un peu de lait.

CHAVIGNY.

Êtes-vous satisfaite?

MADAME DE LÉRY.

Une goutte d'eau chaude à présent. Est-ce fait? Donnez-moi la tasse.

CHAVIGNY, lui présentant la tasse.

La voilà, mais il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY.

Vous croyez? En êtes-vous sûr?

CHAVIGNY.

Il n'y a pas le moindre doute.

MADAME DE LÉRY.

Et pourquoi ne vaudra-t-il rien?

CHAVIGNY.

Parce qu'il est froid, et trop sucré.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! s'il ne vaut rien, ce thé, jetez-le.

(Chavigny est debout, tenant la tasse. Madame de Léry le regarde en riant.)

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu! que vous m'amusez! Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

CHAVIGNY, impatienté, vide la tasse dans le feu, puis se promène à grands pas, et dit avec humeur :

Ma foi c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

MADAME DE LÉRY.

Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un Othello.

CHAVIGNY.

Pas le moins du monde. Je ne peux pas souffrir qu'on

se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux?

MADAME DE LÉRY.

Par amour-propre, comme tous les maris.

CHAVIGNY.

Bah! propos de femme. On dit : « Jaloux par amour-propre, » parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre très-humble serviteur. » Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LÉRY.

Pas tant que pour ces pauvres femmes.

CHAVIGNY.

Oh! mon Dieu si. Tout est relatif. Peut-on permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous? C'est d'une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très-graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LÉRY.

Oui, les caprices, par exemple.

CHAVIGNY.

Pourquoi pas? Eh bien! oui, les caprices. Il est certain qu'un homme peut en avoir, et qu'une femme...

MADAME DE LÉRY.

En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un talisman qui en préserve?

CHAVIGNY.

C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DE LÉRY.

A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher ; c'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGNY.

Oh! que non; il n'est pas minuit.

(Le domestique entre, et remet un petit paquet à M. de Chavigny.)

CHAVIGNY.

Qu'est-ce que c'est? Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter cela pour monsieur le comte.

(Il sort. Chavigny défait le paquet, qui renferme la bourse de Mathilde.)

MADAME DE LÉRY.

Est-ce encore un cadeau qui vous arrive? A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY.

Que diable est-ce que ça veut dire? Hé! François, hé! qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur?

CHAVIGNY.

Qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est le portier qui vient de monter.

CHAVIGNY.

Il n'y a rien avec? Pas de lettre?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il avait ça depuis longtemps, ce portier?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, on vient de le lui remettre.

CHAVIGNY.

Qui le lui a remis?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il ne sait pas.

CHAVIGNY.

Il ne sait pas? Perdez-vous la tête? Est-ce un homme ou une femme?

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique en livrée, mais il ne le connaît pas.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il est en bas, ce domestique?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, il est parti sur-le-champ.

CHAVIGNY.

Il n'a rien dit?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CHAVIGNY.

C'est bon.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LÉRY.

J'espère qu'on vous gâte, monsieur de Chavigny. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

CHAVIGNY.

Je veux être pendu si j'y comprends rien.

MADAME DE LÉRY.

Laissez donc, vous faites l'enfant.

CHAVIGNY.

Non, je vous donne ma parole d'honneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que l'adresse n'est pas dessus?

CHAVIGNY.

Ma foi si, vous avez raison. C'est singulier, je connais l'écriture.

MADAME DE LÉRY.

Peut-on voir?

CHAVIGNY.

C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer, mais tant pis pour qui s'y expose. Tenez. J'ai certainement vu de cette écriture-là quelque part.

MADAME DE LÉRY.

Et moi aussi, très-certainement.

CHAVIGNY.

Attendez donc... Non, je me trompe. Est-ce en bâtarde ou en coulée?

MADAME DE LÉRY.

Fi donc! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi

comme ces lettres-là sont fines. Oh! la dame est bien élevée.

CHAVIGNY.

Vous avez l'air de la connaître.

MADAME DE LÉRY, avec une confusion feinte.

Moi! pas du tout.

(Chavigny, étonné, la regarde, puis continue à se promener.)

MADAME DE LÉRY.

Où en étions-nous donc de notre conversation? — Eh! mais, il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

CHAVIGNY.

Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DE LÉRY.

Il y a des gens qui ne savent rien faire. Si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

CHAVIGNY.

Voyons! soyez franche; dites-moi qui c'est.

MADAME DE LÉRY.

Je croirais assez que c'est madame de Blainville

CHAVIGNY.

Vous êtes impitoyable, madame; savez-vous bien que nous nous brouillerons?

MADAME DE LÉRY.

Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

CHAVIGNY.

Vous ne voulez pas m'aider à trouver l'énigme?

MADAME DE LÉRY.

Belle occupation! laissez donc cela; on dirait que vous n'y êtes pas fait. Vous y penserez plus tard, quand ce ne serait que par politesse.

CHAVIGNY.

Il n'y a donc plus de thé? j'ai envie d'en prendre.

MADAME DE LÉRY.

Je vais vous en faire. — Dites donc que je ne suis pas bonne.

CHAVIGNY.

Plus je cherche, moins je trouve.

MADAME DE LÉRY.

Ah çà, dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourse? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHAVIGNY.

C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LÉRY.

Je vous dis que c'est madame de Blainville. Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre, par repentir. Ou mieux encore : elle veut vous tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne.

CHAVIGNY.

Je porterai celle-ci sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LÉRY.

Je ne comprends pas; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY.

Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la voie demain entre les mains; croyez-vous que je m'y tromperais?

MADAME DE LÉRY, riant.

Ah! c'est trop fort; je n'y tiens pas.

CHAVIGNY.

Est-ce que ce serait vous, par hasard?

(Un silence.)

MADAME DE LÉRY.

Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui que vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme?

CHAVIGNY.

C'est vous, c'est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY.

C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAVIGNY.

Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LÉRY.

Non.

CHAVIGNY.

Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY.

Pas davantage.

CHAVIGNY.

Je vous en supplie!

MADAME DE LÉRY.

Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY.

A genoux? tant que vous voudrez.

MADAME DE LÉRY.

Allons, voyons!

CHAVIGNY.

Sérieusement?

(Il se met à genoux, en riant, aux pieds de madame de Léry.)

MADAME DE LÉRY, sèchement.

J'aime cette posture, elle vous va à merveille ; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CHAVIGNY se relève.

Ainsi vous ne direz rien, n'est-ce pas?

MADAME DE LÉRY.

Avez-vous là votre bourse bleue?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LÉRY.

Je crois que oui aussi. Donnez-la-moi, je vous dirai qui a fait l'autre.

CHAVIGNY.

Vous le savez donc?

MADAME DE LÉRY.

Oui, je le sais.

CHAVIGNY.

Est-ce une femme?

MADAME DE LÉRY.

A moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CHAVIGNY.

Je veux dire : est-ce une jolie femme?

MADAME DE LÉRY.

C'est une femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY.

Brune ou blonde?

MADAME DE LÉRY.

Bleue.

CHAVIGNY.

Par quelle lettre commence son nom?

MADAME DE LÉRY.

Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi la bourse de madame de Blainville.

CHAVIGNY.

Est-elle petite ou grande?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY.

Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LÉRY.

La bourse ou la vie!

CHAVIGNY.

Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse?

MADAME DE LÉRY.

Oui.

CHAVIGNY, tirant la bourse bleue.

Votre parole d'honneur?

MADAME DE LÉRY.

Ma parole d'honneur.

CHAVIGNY semble hésiter. Madame de Léry tend la main ; il la regarde attentivement. Tout à coup il s'assied à côté d'elle, et dit gaiement :

Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme peut en avoir ?

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que vous en êtes à le demander?

CHAVIGNY.

Pas tout à fait; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler, et jusqu'à un certain point deux façons d'agir.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! et ce marché, est-ce qu'il s'envole? je croyais qu'il était conclu.

CHAVIGNY.

Un homme marié n'en reste pas moins un homme; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre un rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LÉRY.

J'entends, c'est un choix qu'on peut faire, mais où s'y reconnaît le public?

CHAVIGNY.

Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY.

Vous renoncez donc à ce fameux nom? Allons, voyons, donnez-moi cette bourse.

CHAVIGNY.

Une femme d'esprit, par exemple (une femme d'esprit sait tant de choses!), ne doit pas se tromper, à ce que je crois, sur le vrai caractère des gens. Elle doit bien voir au premier coup d'œil...

MADAME DE LÉRY.

Décidément, vous gardez la bourse?

CHAVIGNY.

Il me semble que vous y tenez beaucoup. Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari, et celle de l'homme par conséquent? Comment êtes-vous donc coiffée? vous étiez tout en fleurs ce matin.

MADAME DE LÉRY.

Oui, ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah! mon Dieu, mes cheveux sont défaits d'un côté.

(Elle se lève et s'ajuste devant la glace.)

CHAVIGNY.

Vous avez la plus jolie taille du monde. Une femme d'esprit comme vous...

MADAME DE LÉRY.

Une femme d'esprit comme moi se donne au diable, quand elle a affaire à un homme d'esprit comme vous.

CHAVIGNY.

Qu'à cela ne tienne; je suis assez bon diable.

MADAME DE LÉRY.

Pas pour moi, du moins à ce que je pense.

CHAVIGNY.

C'est qu'apparemment quelque autre me fait tort.

MADAME DE LÉRY.

Qu'est-ce que ce propos-là veut dire?

CHAVIGNY.

Il veut dire, que si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

MADAME DE LÉRY.

C'est modeste et poli, mais vous vous trompez. Personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

CHAVIGNY.

A votre âge, avec ces yeux-là, je vous en défie.

MADAME DE LÉRY.

C'est cependant la vérité pure.

CHAVIGNY.

Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

MADAME DE LÉRY.

Je vous le ferai croire bien aisément. J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

CHAVIGNY.

Ne peut-elle souffrir un serviteur?

MADAME DE LÉRY.

Bah! serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

CHAVIGNY, se levant.

C'est assez vrai, et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours détesté la conduite des hommes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se faire haïr.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce votre opinion sincère?

CHAVIGNY.

Très-sincère. Je ne conçois pas comment on peut se figurer que, parce qu'on a plu ce soir, on est en droit d'en abuser demain.

MADAME DE LÉRY.

C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

CHAVIGNY.

Oui, et si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

MADAME DE LÉRY.

C'est possible. Les liaisons d'aujourd'hui sont des mariages, et, quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser.

CHAVIGNY.

Vous avez mille fois raison; et dites-moi, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise? Une jolie femme qui se fie à un galant homme ne

saurait-elle le distinguer? Il n'y a pas que des sots sur la terre.

MADAME DE LÉRY.

C'est une question en pareille circonstance.

CHAVIGNY.

Mais je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de l'avis des sots; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on puisse être franc sans danger, sans arrière-pensée, sans crainte des indiscrétions.

(Il lui prend la main.)

Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug, et votre prudence ne veut pas d'un lien : vous n'avez à redouter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée; votre liberté est sur le seuil, vous la retrouverez en quittant cette chambre. Ce qui s'offre à vous n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur, qu'un moment fait naître, et dont le souvenir est éternel.

MADAME DE LÉRY.

Vous me parliez de comédie; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes?

CHAVIGNY.

Oui, dans cette table; qu'en voulez-vous faire?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-le-moi, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir, si vous ne voulez vous contredire.

(Elle prend une carte dans le jeu.)

Allons, comte, dites rouge ou noir.

CHAVIGNY.

Voulez-vous me dire quel est l'enjeu?

MADAME DE LÉRY.

L'enjeu est une discrétion[1].

CHAVIGNY.

Soit. — J'appelle rouge.

MADAME DE LÉRY.

C'est le valet de pique; vous avez perdu. Donnez-moi cette bourse bleue.

CHAVIGNY.

De tout mon cœur, mais je garde la rouge, et quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais, car je sais, aussi bien que vous, quelle est la main qui me l'a faite.

MADAME DE LÉRY.

Est-elle petite ou grande, cette main?

CHAVIGNY.

Elle est charmante, et douce comme le satin.

MADAME DE LÉRY.

Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie?

(Elle jette au feu la bourse bleue.)

CHAVIGNY.

Ernestine, je vous adore!

MADAME DE LERY regarde brûler la bourse. Elle s'approche de Chavigny et lui dit tendrement:

Vous n'aimez donc plus madame de Blainville?

CHAVIGNY.

Ah! grand Dieu! je ne l'ai jamais aimée.

[1] On appelle *discrétion* un pari dans lequel le perdant s'oblige à donner au gagnant ce que celui-ci lui demande, à sa discrétion.

MADAME DE LÉRY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY.

Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là? Ah! ce n'est pas elle à qui je demanderai jamais un instant de bonheur; ce n'est pas elle qui me le donnera!

MADAME DE LÉRY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny. Vous venez de me faire un petit sacrifice, et c'est très-galant de votre part, mais je ne veux pas vous tromper. La bourse rouge n'est pas de ma façon.

CHAVIGNY.

Est-il possible? Qui est-ce donc qui l'a faite?

MADAME DE LÉRY.

C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grâce de réfléchir une minute, et de m'expliquer cette énigme à mon tour. Vous m'avez fait, en bon français, une déclaration très-aimable; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me l'avez laissé brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvez-vous de si extraordinaire? Je ne suis pas mal, c'est vrai, je suis jeune, et il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette, et vous un libertin, uniquement parce qu'il est minuit et que nous sommes en tête à tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires! C'est pourtant là tout, n'est-ce pas? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez à la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimiez!

(On entend le bruit d'une voiture.)

CHAVIGNY.

Mais, madame, qui a pu vous instruire...?

MADAME DE LÉRY.

Parlez plus bas, monsieur, la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher. Je n'ai pas le temps de vous faire ma morale, mais vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu : vous m'en voudrez peut-être aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi, et, croyez-moi, cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà Mathilde; celui-là vous en fera, j'espère, oublier un autre, que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais.

(Mathilde entre. Madame de Léry va à sa rencontre et l'embrasse.)

CHAVIGNY les regarde ; il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de madame de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant :

Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais, pour ma part, qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.

FIN D'UN CAPRICE.

IL FAUT QU'UNE PORTE
SOIT OUVERTE OU FERMÉE

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA MARQUISE.

(La scène est à Paris.)

Un petit salon.

LE COMTE, LA MARQUISE.

(La marquise, assise sur un canapé, près de la cheminée, fait de la tapisserie. Le comte entre et salue.)

LE COMTE.

Je ne sais pas quand je me guérirai de ma maladresse, mais je suis d'une cruelle étourderie. Il m'est impossible de prendre sur moi de me rappeler votre jour, et toutes les fois que j'ai envie de vous voir, cela ne manque jamais d'être un mardi.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

LE COMTE.

Non, mais, en le supposant, je ne le pourrais pas, car c'est un hasard que vous soyez seule, et vous allez avoir, d'ici à un quart d'heure, une cohue d'amis intimes qui me fera sauver, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Il est vrai que c'est aujourd'hui mon jour, et je ne sais trop pourquoi j'en ai un. C'est une mode qui a pourtant sa raison. Nos mères laissaient leur porte ouverte; la bonne compagnie n'était pas nombreuse, et se bornait,

pour chaque cercle, à une fournée d'ennuyeux qu'on avalait à la rigueur. Maintenant, dès qu'on reçoit, on reçoit tout Paris; et tout Paris, au temps où nous sommes, c'est bien réellement Paris tout entier, ville et faubourgs. Quand on est chez soi, on est dans la rue. Il fallait bien trouver un remède; de là vient que chacun a son jour. C'est le seul moyen de se voir le moins possible, et quand on dit : Je suis chez moi le mardi, il est clair que c'est comme si on disait : Le reste du temps, laissez-moi tranquille.

LE COMTE.

Je n'en ai que plus de tort de venir aujourd'hui, puisque vous me permettez de vous voir dans la semaine.

LA MARQUISE.

Prenez votre parti et mettez-vous là. Si vous êtes de bonne humeur, vous parlerez, sinon, chauffez-vous. Je ne compte pas sur grand monde aujourd'hui, vous regarderez défiler ma petite lanterne magique. Mais qu'avez-vous donc? vous me semblez...

LE COMTE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Pour ma gloire, je ne veux pas le dire.

LE COMTE.

Ma foi, je vous l'avouerai; avant d'entrer ici, je l'étais un peu.

LA MARQUISE.

Quoi? je le demande à mon tour.

LE COMTE.

Vous fâcherez-vous si je vous le dis?

LA MARQUISE.

J'ai un bal ce soir où je veux être jolie; je ne me fâcherai pas de la journée.

LE COMTE.

Eh bien! j'étais un peu ennuyé. Je ne sais ce que j'ai;

c'est un mal à la mode, comme vos réceptions. Je me désole depuis midi; j'ai fait quatre visites sans trouver personne. Je devais dîner quelque part; je me suis excusé sans raison. Il n'y a pas un spectacle ce soir. Je suis sorti par un temps glacé; je n'ai vu que des nez rouges et des joues violettes. Je ne sais que faire, je suis bête à faire plaisir.

LA MARQUISE.

Je vous en offre autant; je m'ennuie à crier. C'est le temps qu'il fait, sans aucun doute.

LE COMTE.

Le fait est que le froid est odieux; l'hiver est une maladie. Les badauds voient le pavé propre, le ciel clair, et, quand un vent bien sec leur coupe les oreilles, ils appellent cela une belle gelée. C'est comme qui dirait une belle fluxion de poitrine. Bien obligé de ces beautés-là.

LA MARQUISE.

Je suis plus que de votre avis. Il me semble que mon ennui me vient moins de l'air du dehors, tout froid qu'il est, que de celui que les autres respirent. C'est peut-être que nous vieillissons. Je commence à avoir trente ans, et je perds le talent de vivre.

LE COMTE.

Je n'ai jamais eu ce talent-là, et ce qui m'épouvante, c'est que je le gagne. En prenant des années on devient plat ou fou, et j'ai une peur atroce de mourir comme un sage.

LA MARQUISE.

Sonnez pour qu'on mette une bûche au feu; votre idée me gèle.

(On entend le bruit d'une sonnette au dehors.)

LE COMTE.

Ce n'est pas la peine; on sonne à la porte, et votre procession arrive.

LA MARQUISE.

Voyons quelle sera la bannière, et surtout, tâchez de rester.

LE COMTE.

Non; décidément je m'en vais.

LA MARQUISE.

Où allez-vous?

LE COMTE.

Je n'en sais rien.

(Il se lève, salue et ouvre la porte.)

Adieu, madame, à jeudi soir.

LA MARQUISE.

Pourquoi jeudi?

LE COMTE, debout, tenant le bouton de la porte.

N'est-ce pas votre jour aux Italiens? J'irai vous faire une petite visite.

LA MARQUISE.

Je ne veux pas de vous; vous êtes trop maussade. D'ailleurs, j'y mène M. Camus.

LE COMTE.

M. Camus, votre voisin de campagne?

LA MARQUISE.

Oui; il m'a vendu des pommes et du foin avec beaucoup de galanterie, et je veux lui rendre sa politesse.

LE COMTE.

C'est bien vous, par exemple. L'être le plus ennuyeux! on devrait le nourrir de sa marchandise. Et, à propos, savez-vous ce qu'on dit?

LA MARQUISE.

Non. Mais on ne vient pas : qui avait donc sonné?

LE COMTE regarde par la fenêtre.

Personne, une petite fille, je crois, avec un carton, je ne sais quoi, une blanchisseuse. Elle est là, dans la cour, qui parle à vos gens.

LA MARQUISE.

Vous appelez cela je ne sais quoi; vous êtes poli, c'est

mon bonnet. Eh bien, qu'est-ce qu'on dit de moi et de M. Camus? — Fermez donc cette porte... Il vient un vent horrible.

LE COMTE, fermant la porte.

On dit que vous pensez à vous remarier, que M. Camus est millionnaire, et qu'il vient chez vous bien souvent.

LA MARQUISE.

En vérité! pas plus que cela? Et vous me dites cela au nez tout bonnement?

LE COMTE.

Je vous le dis, parce qu'on en parle.

LA MARQUISE.

C'est une belle raison. Est-ce que je vous répète tout ce qu'on dit de vous aussi par le monde?

LE COMTE.

De moi, madame? Que peut-on dire, s'il vous plaît, qui ne puisse pas se répéter?

LA MARQUISE.

Mais vous voyez bien que tout peut se répéter, puisque vous m'apprenez que je suis à la veille d'être annoncée madame Camus. Ce qu'on dit de vous est au moins aussi grave, car il paraît malheureusement que c'est vrai.

LE COMTE.

Et quoi donc? Vous me feriez peur.

LA MARQUISE.

Preuve de plus qu'on ne se trompe pas.

LE COMTE.

Expliquez-vous, je vous en prie.

LA MARQUISE.

Ah! pas du tout; ce sont vos affaires.

LE COMTE se rasseoit.

Je vous en supplie, marquise, je vous le demande en grâce. Vous êtes la personne du monde dont l'opinion a le plus de prix pour moi.

LA MARQUISE.

L'une des personnes, vous voulez dire.

LE COMTE.

Non, madame, je dis : la personne, celle dont l'estime, le sentiment, la...

LA MARQUISE.

Ah ! ciel ! vous allez faire une phrase.

LE COMTE.

Pas du tout. Si vous ne voyez rien, c'est qu'apparemment vous ne voulez rien voir.

LA MARQUISE.

Voir quoi ?

LE COMTE.

Cela s'entend de reste.

LA MARQUISE.

Je n'entends que ce qu'on me dit, et encore pas des deux oreilles.

LE COMTE.

Vous riez de tout ; mais, sincèrement, serait-il possible que, depuis un an, vous voyant presque tous les jours, faite comme vous êtes, avec votre esprit, votre grâce et votre beauté...

LA MARQUISE.

Mais, mon Dieu ! c'est bien pis qu'une phrase, c'est une déclaration que vous me faites là. Avertissez au moins : est-ce une déclaration, ou un compliment de bonne année ?

LE COMTE.

Et si c'était une déclaration ?

LA MARQUISE.

Oh ! c'est que je n'en veux pas ce matin. Je vous ai dit que j'allais au bal, je suis exposée à en entendre ce soir ; ma santé ne me permet pas ces choses-là deux fois par jour.

LE COMTE.

En vérité, vous êtes décourageante, et je me réjouirai de bon cœur quand vous y serez prise à votre tour.

LA MARQUISE.

Moi aussi, je m'en réjouirai. Je vous jure qu'il y a des instants où je donnerais de grosses sommes pour avoir seulement un petit chagrin. Tenez, j'étais comme cela pendant qu'on me coiffait, pas plus tard que tout à l'heure. Je poussais des soupirs à me fendre l'âme, de désespoir de ne penser à rien.

LE COMTE.

Raillez, raillez! Vous y viendrez.

LA MARQUISE.

C'est bien possible ; nous sommes tous mortels. Si je suis raisonnable, à qui la faute? Je vous assure que je ne me défends pas.

LE COMTE.

Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour.

LA MARQUISE.

Non. Je suis très-bonne, mais, quant à cela, c'est par trop bête. Dites-moi un peu, vous qui avez le sens commun, qu'est-ce que signifie cette chose-là : faire la cour à une femme?

LE COMTE.

Cela signifie que cette femme vous plaît, et qu'on est bien aise de le lui dire.

LA MARQUISE.

A la bonne heure ; mais cette femme, cela lui plaît-il, à elle, de vous plaire? Vous me trouvez jolie, je suppose, et cela vous amuse de m'en faire part. Eh bien, après? Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce une raison pour que je vous aime? J'imagine que, si quelqu'un me plaît, ce n'est pas parce que je suis jolie. Qu'y gagne-t-il, à ses compliments? La belle manière de se faire aimer que de venir se planter devant une femme avec un lorgnon, de la regarder des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et de lui dire bien agréablement : Madame, je vous trouve charmante! Joignez à cela quelques phrases bien fades, un tour de valse et un bouquet, voilà

pourtant ce qu'on appelle faire sa cour. Fi donc! Comment un homme d'esprit peut-il prendre goût à ces niaiseries-là? Cela me met en colère, quand j'y pense.

LE COMTE.

Il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher.

LA MARQUISE.

Ma foi, si. Il faut supposer à une femme une tête bien vide et un grand fonds de sottise, pour se figurer qu'on la charme avec de pareils ingrédients. Croyez-vous que ce soit bien divertissant de passer sa vie au milieu d'un déluge de fadaises, et d'avoir du matin au soir les oreilles pleines de balivernes? Il me semble, en vérité, que si j'étais homme et si je voyais une jolie femme, je me dirais: Voilà une pauvre créature qui doit être bien assommée de compliments. Je l'épargnerais, j'aurais pitié d'elle, et, si je voulais essayer de lui plaire, je lui ferais l'honneur de lui parler d'autre chose que de son malheureux visage. Mais non, toujours : « Vous êtes jolie, » et puis « Vous êtes jolie, » et encore jolie. Eh! mon Dieu, on le sait bien. Voulez-vous que je vous dise? vous autres hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés.

LE COMTE.

Eh bien! madame, vous êtes charmante, prenez-le comme vous voudrez.

(On entend la sonnette.)

On sonne de nouveau; adieu, je me sauve.

(Il se lève, et ouvre la porte.)

LA MARQUISE.

Attendez donc, j'avais à vous dire... je ne sais plus ce que c'était... Ah! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses?

LE COMTE.

Ce ne sera pas par hasard, madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

LA MARQUISE.

Encore un compliment! Mon Dieu, que vous m'en-

nuyez! C'est une bague que j'ai cassée; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, mais c'est qu'il faut que je vous explique...

(Elle ôte la bague de son doigt.)

Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas? Ça s'ouvrait de côté, par là; je l'ai heurté ce matin je ne sais où, le ressort a été forcé.

LE COMTE.

Dites donc, marquise, sans indiscrétion, il y avait des cheveux là dedans?

LA MARQUISE.

Peut-être bien. Qu'avez-vous à rire?

LE COMTE.

Je ne ris pas le moins du monde.

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent; ce sont des cheveux de mon mari. Mais je n'entends personne. Qui avait donc sonné encore?

LE COMTE, regardant à la fenêtre.

Une autre petite fille, et un autre carton. Encore un bonnet, je suppose. A propos, avec tout cela, vous me devez une confidence.

LA MARQUISE.

Fermez donc cette porte, vous me glacez.

LE COMTE.

Je m'en vais. Mais vous me promettez de me répéter ce qu'on vous a dit de moi, n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE.

Venez ce soir au bal, nous causerons.

LE COMTE.

Ah! parbleu oui, causer dans un bal! Joli endroit de conversation, avec accompagnement de trombones et un tintamarre de verres d'eau sucrée! L'un vous marche sur le pied, l'autre vous pousse le coude, pendant qu'un la-

quais tout poissé vous fourre une glace dans votre poche. Je vous demande un peu si c'est là...

LA MARQUISE.

Voulez-vous rester ou sortir? Je vous répète que vous m'enrhumez. Puisque personne ne vient, qu'est-ce qui vous chasse?

LE COMTE *ferme la porte et revient se rasseoir.*

C'est que je me sens, malgré moi, de si mauvaise humeur, que je crains vraiment de vous excéder. Il faut décidément que je cesse de venir chez vous.

LA MARQUISE.

C'est honnête; et à propos de quoi?

LE COMTE.

Je ne sais pas, mais je vous ennuie, vous me le disiez vous-même tout à l'heure, et je le sens bien, c'est très-naturel. C'est ce malheureux logement que j'ai là en face; je ne peux pas sortir sans regarder vos fenêtres, et j'entre ici machinalement, sans réfléchir à ce que j'y viens faire.

LA MARQUISE.

Si je vous ai dit que vous m'ennuyez ce matin, c'est que ce n'est pas une habitude. Sérieusement, vous me feriez de la peine; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

LE COMTE.

Vous? Pas du tout. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais retourner en Italie.

LA MARQUISE.

Ah! qu'est-ce que dira mademoiselle...?

LE COMTE.

Quelle demoiselle, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mademoiselle je ne sais qui, mademoiselle votre protégée. Est-ce que je sais le nom de vos danseuses?

LE COMTE.

Ah! c'est donc là ce beau propos qu'on vous a tenu sur mon compte?

LA MARQUISE.

Précisément. Est-ce que vous niez?

LE COMTE.

C'est un conte à dormir debout.

LA MARQUISE.

Il est fâcheux qu'on vous ait vu très-distinctement au spectacle avec un certain chapeau rose à fleurs, comme il n'en fleurit qu'à l'Opéra. Vous êtes dans les chœurs, mon voisin; cela est connu de tout le monde.

LE COMTE.

Comme votre mariage avec M. Camus.

LA MARQUISE.

Vous y revenez? Eh bien, pourquoi pas? M. Camus est un fort honnête homme; il est plusieurs fois millionnaire; son âge, bien qu'assez respectable, est juste à point pour un mari. Je suis veuve, et il est garçon; il est très-bien quand il a des gants.

LE COMTE.

Et un bonnet de nuit: cela doit lui aller.

LA MARQUISE.

Voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît? Est-ce qu'on parle de choses pareilles?

LE COMTE.

Dame! à quelqu'un qui peut les voir.

LA MARQUISE.

Ce sont apparemment ces demoiselles qui vous apprennent ces jolies façons-là.

LE COMTE se lève et prend son chapeau.

Tenez, marquise, je vous dis adieu. Vous me feriez dire quelque sottise.

LA MARQUISE.

Quel excès de délicatesse!

LE COMTE.

Non, mais, en vérité, vous êtes trop cruelle. C'est bien assez de défendre qu'on vous aime, sans m'accuser d'aimer ailleurs.

LA MARQUISE.

De mieux en mieux. Quel ton tragique! Moi, je vous ai défendu de m'aimer?

LE COMTE.

Certainement — de vous en parler, du moins.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous le permets; voyons votre éloquence.

LE COMTE.

Si vous le disiez sérieusement...

LA MARQUISE.

Que vous importe? pourvu que je le dise.

LE COMTE.

C'est que, tout en riant, il pourrait bien y avoir quelqu'un ici qui courût des risques.

LA MARQUISE.

Oh! oh! de grands périls, monsieur?

LE COMTE.

Peut-être, madame; mais, par malheur, le danger ne serait que pour moi.

LA MARQUISE.

Quand on a peur, on ne fait pas le brave. Eh bien! voyons. Vous ne dites rien? Vous me menacez, je m'expose, et vous ne bougez pas? Je m'attendais à vous voir au moins vous précipiter à mes pieds comme Rodrigue, ou M. Camus lui-même. Il y serait déjà, à votre place.

LE COMTE.

Cela vous divertit donc beaucoup de vous moquer du pauvre monde?

LA MARQUISE.

Et vous, cela vous surprend donc bien de ce qu'on ose vous braver en face?

LE COMTE.

Prenez garde! Si vous êtes brave, j'ai été hussard, moi, madame, je suis bien aise de vous le dire, et il n'y a pas encore si longtemps.

LA MARQUISE.

Vraiment! Eh bien, à la bonne heure. Une déclaration de hussard, cela doit être curieux; je n'ai jamais vu cela de ma vie. Voulez-vous que j'appelle ma femme de chambre? Je suppose qu'elle saura vous répondre. Vous me donnerez une représentation.

(On entend la sonnette.)

LE COMTE.

Encore cette sonnerie! Adieu donc, marquise. Je ne vous en tiens pas quitte, au moins.

(Il ouvre la porte.)

LA MARQUISE.

A ce soir, toujours, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends?

LE COMTE regarde à la fenêtre.

C'est le temps qui vient de changer. Il pleut et il grêle à faire plaisir. On vous apporte un troisième bonnet, et je crains bien qu'il n'y ait un rhume dedans.

LA MARQUISE.

Mais ce tapage-là, est-ce que c'est le tonnerre? en plein mois de janvier! Et les almanachs?

LE COMTE.

Non; c'est seulement un ouragan, une espèce de trombe qui passe.

LA MARQUISE.

C'est effrayant. Mais fermez donc la porte; vous ne pouvez pas sortir de ce temps-là. Qu'est-ce qui peut produire une chose pareille?

LE COMTE ferme la porte.

Madame, c'est la colère céleste qui châtie les carreaux de vitre, les parapluies, les mollets des dames et les tuyaux de cheminée.

LA MARQUISE.

Et mes chevaux qui sont sortis!

LE COMTE.

Il n'y a pas de danger pour eux, s'il ne leur tombe rien sur la tête.

LA MARQUISE.

Plaisantez donc à votre tour! Je suis très-propre, moi, monsieur, je n'aime pas à crotter mes chevaux. C'est inconcevable! Tout à l'heure il faisait le plus beau ciel du monde.

LE COMTE.

Vous pouvez bien compter, par exemple, qu'avec cette grêle vous n'aurez personne. Voilà un jour de moins parmi vos jours.

LA MARQUISE.

Non pas, puisque vous êtes venu. Posez donc votre chapeau, qui m'impatiente.

LE COMTE.

Un compliment, madame! Prenez garde. Vous qui faites profession de les haïr, on pourrait prendre les vôtres pour la vérité.

LA MARQUISE.

Mais je vous le dis, et c'est très-vrai. Vous me faites grand plaisir en venant me voir.

LE COMTE se rasseoit près de la marquise.

Alors laissez-moi vous aimer.

LA MARQUISE.

Mais je vous le dis aussi, je le veux bien; cela ne me fâche pas le moins du monde.

LE COMTE.

Alors laissez-moi vous en parler.

LA MARQUISE.

A la hussarde, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Non, madame, soyez convaincue qu'à défaut de cœur j'ai assez de bon sens pour vous respecter. Mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte...

LA MARQUISE.

D'attendre que la pluie soit passée, n'est-ce pas? Vous êtes entré ici tout à l'heure sans savoir pourquoi, vous

l'avez dit vous-même ; vous étiez ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les premières venues, là, au coin de ce feu, vous parleriez, à l'heure qu'il est, littérature ou chemins de fer, après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait? Qu'il arrive ici une visite, vous allez peut-être avoir de l'esprit ; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville ; et vite, vous abordez votre thème, et, si je voulais vous écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas? De ces pauvres auteurs sifflés qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer, dès que vous êtes seul un quart d'heure avec eux.

LE COMTE.

Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis?

LA MARQUISE.

Vous ne m'aimez pas plus que le Grand Turc.

LE COMTE.

Oh! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant, et si vous ne me croyez pas sincère....

LA MARQUISE.

Non, non, et non! Mon Dieu! croyez-vous que je ne sache pas ce que vous pourriez me dire? J'ai très-bonne opinion de vos études, mais, parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'aie rien lu? Tenez, je connaissais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres, assez bien faites, très-proprement écrites, des lettres d'amour, bien

entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman, où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les moments d'hypocrisie où l'on se rabat sur l'amitié, pour les brouilles, pour les désespoirs, pour les instants de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie, comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres. L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien! j'ai résisté, moi, à toute la collection. Je vous demande si j'ai de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

LE COMTE.

Vous êtes bien blasée, marquise.

LA MARQUISE.

Des injures? J'aime mieux cela; c'est moins fade que vos sucreries.

LE COMTE.

Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

LA MARQUISE.

Vous le croyez? Eh bien! pas du tout.

LE COMTE.

Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfants.

LA MARQUISE.

Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur? Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre; il n'y a qu'à vous laisser faire. Réfléchissez; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instants où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capu-

cins de cartes. Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très-varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces moments funestes, où vous tâchez de mentir, pour essayer de plaire, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire, ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales de ses valseurs. Je lui dirais seulement : « N'en écoute pas un seul, écoute-les tous; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si, par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose; eh bien! mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose. » Voilà mon histoire et ma science; appelez-vous cela être blasée?

LE COMTE.

Horriblement, si ce que vous dites est vrai; et cela semble si peu naturel, que le doute pourrait être permis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non?

LE COMTE.

Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi! à votre âge, vous méprisez l'amour? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman? Ses regards, ses gestes, ses sentiments vous semblent une comédie? Vous vous piquez de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres? Mais d'où revenez-vous donc,

marquise? Qu'est-ce qui vous a donné ces maximes-là?

LA MARQUISE.

Je reviens de loin, mon voisin.

LE COMTE.

Oui, de nourrice. Les femmes s'imaginent qu'elles savent toute chose au monde; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une femme rousse, et qui écrivait sur son journal : Les femmes sont rousses dans ce pays-ci.

LA MARQUISE.

Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

LE COMTE, mettant la bûche.

Être prude, cela se conçoit; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, cela se peut; mais le nier, quelle plaisanterie! Vous découragez un pauvre diable en lui disant : Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre : Oui, madame, vous le savez peut-être; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais je l'oublie en vous parlant! Rien n'est nouveau sous le soleil; mais je dis à mon tour : Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE.

A la bonne heure, au moins! vous parlez très-bien; à peu de chose près, c'est comme un livre.

LE COMTE.

Oui, je parle, et je vous assure que, si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très-sincèrement.

LA MARQUISE.

A votre aise; faites comme chez vous.

LE COMTE.

Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre? Quand vous nous comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire? Eh! mon Dieu, si l'amour est une comédie...

LA MARQUISE.

Le feu ne va pas; la bûche est de travers.

LE COMTE, arrangeant le feu.

Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais. Les rôles sont rebattus, j'y consens, mais, si la pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur; — et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel?

LA MARQUISE

Monsieur, voilà de la poésie.

LE COMTE.

Non, madame; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces compliments, ces déclarations, tout ce radotage, sont de très-bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

LA MARQUISE.

Vous vous embrouillez; qu'est-ce qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune?

LE COMTE.

L'Amour.

LA MARQUISE.

Monsieur, voilà de l'éloquence.

LE COMTE.

Non, madame; je veux dire ceci : que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortége de vieux chambellans, de vieux diplomates, de vieux ministres, c'est le caquet de l'antichambre d'un roi; tout cela passe,

mais ce roi-là ne meurt pas. L'Amour est mort, vive l'Amour!

LA MARQUISE.

L'Amour?

LE COMTE.

L'Amour. Et quand même on ne ferait que s'imaginer...

LA MARQUISE.

Donnez-moi l'écran qui est là.

LE COMTE.

Celui-là?

LA MARQUISE.

Non, celui de taffetas; voilà votre feu qui m'aveugle.

LE COMTE, donnant l'écran à la marquise.

Quand même on ne ferait que s'imaginer qu'on aime, est-ce que ce n'est pas une chose charmante?

LA MARQUISE.

Mais, je vous dis, c'est toujours la même chose.

LE COMTE.

Et toujours nouveau, comme dit la chanson. Que voulez-vous donc qu'on invente? Il faut apparemment qu'on vous aime en hébreu. Cette Vénus qui est là sur votre pendule, c'est aussi toujours la même chose; en est-elle moins belle, s'il vous plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE.

Bon, voilà le refrain : jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

LE COMTE, prenant le coussin et le tenant à la main.

Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde a eu plus d'amoureux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.

LA MARQUISE.

Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, tenant toujours le coussin.

Non, madame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre; c'est une maladie qui court les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce que ce coussin fait dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE.

Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car je suis furieux contre vous.

(Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.)

LA MARQUISE.

Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE.

Vous ne voulez pas vous lever?

LE COMTE.

Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Elle se lève.)

LE COMTE, toujours à genoux.

Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE.

Cela vous passera au *Café de Paris*.

LE COMTE, de même.

Non, sur l'honneur, je parle du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi...; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, je ne songe...

LA MARQUISE.

Adieu.

(La marquise sort et laisse la porte ouverte.)

LE COMTE, demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:)

C'est la vérité que cette porte est glaciale.

(Il va pour sortir, et voit la marquise.)

LE COMTE.

Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, appuyée sur la porte entr'ouverte.

Vous voilà debout?

LE COMTE.

Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

LA MARQUISE.

Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE.

Jamais, jamais je ne vous reverrai! Je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous?

LE COMTE.

Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde...

LA MARQUISE.

Adieu.

(Elle veut sortir.)

LE COMTE.

C'est moi qui sors, madame ; restez, je vous en supplie. Ah ! je sens combien je vais souffrir !

LA MARQUISE, *d'un ton sérieux.*

Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez ?

LE COMTE.

Mais, madame, je veux... je désirerais...

LA MARQUISE.

Quoi ? car enfin vous m'impatientez. Vous imaginez-vous que je vais être votre maîtresse, et hériter de vos chapeaux roses ? Je vous préviens qu'une pareille idée fait plus que me déplaire, elle me révolte.

LE COMTE.

Vous, marquise ! grand Dieu ! s'il était possible, ce serait ma vie entière que je mettrais à vos pieds ; ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant, je ne dis pas seulement avec ces créatures dont vous ne parlez que pour me chagriner, mais avec aucune femme au monde ! L'avez-vous bien pu supposer ? me croyez-vous si dépourvu de sens ? mon étourderie ou ma déraison a-t-elle donc été si loin, que de vous faire douter de mon respect ? Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai, marquise ?), pouvez-vous penser qu'un homme ainsi distingué par vous, que vous avez pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez ? Suis-je donc aveugle ou insensé ? Vous, ma maîtresse ! non pas, mais ma femme !

LA MARQUISE.

Ah ! — Eh bien, si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés. — Ainsi, vous voulez m'épouser ?

LE COMTE.

Mais certainement, j'en meurs d'envie, je n'ai jamais

osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance...

LA MARQUISE.

Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

LE COMTE.

Oh! mon Dieu, je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce! ma vie est dans vos mains.

LA MARQUISE.

Je vais vous dire deux proverbes : le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

LE COMTE.

Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas?

LA MARQUISE.

Mais non. Voici mon second proverbe : c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour aller dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

LE COMTE.

Chez Fossin, madame? pourquoi faire?

LA MARQUISE.

Ma bague.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien, votre bague, marquise?

LA MARQUISE.

Marquise, dites-vous? Eh bien, à ma bague, il y a justement sur le chaton une petite couronne de marquise; et

comme cela peut servir de cachet... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous? il faudra peut-être ôter les fleurons? Allons, je vais mettre un chapeau.

LE COMTE.

Vous me comblez de joie!... comment vous exprimer...

LA MARQUISE.

Mais fermez donc cette malheureuse porte! cette chambre ne sera plus habitable.

FIN DE IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE.

LOUISON

PERSONNAGES.

LE DUC.
BERTHAUD.
LA MARÉCHALE.
LA DUCHESSE.
LISETTE.
VALETS, UNE FEMME.

Costumes du temps de Louis XVI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, seule.

Me voilà bien chanceuse; il n'en faut plus qu'autant.
Le sort est, quand il veut, bien impatientant.
Que les honnêtes gens se mettent à ma place,
Et qu'on me dise un peu ce qu'il faut que je fasse.
Voici tantôt vingt ans que je vivais chez nous;
Dieu m'a faite pour rire, et pour planter des choux.
J'avais pour précepteur le curé du village.
J'appris ce qu'il savait, même un peu davantage.
Je vivais sur parole, et je trouvais moyen
D'avoir des amoureux sans qu'il m'en coûtât rien.
Mon père était fermier; j'étais sa ménagère.
Je courais la maison, toujours brave et légère,
Et j'aurais de grand cœur, pour obliger nos gens,
Mené les vaches paître, ou les dindons aux champs.
Un beau jour on m'embarque, on me met dans un coche,
Un paquet sous le bras, dix écus dans ma poche,

On me promet fortune et la fleur des maris,
On m'expédie en poste, et je suis à Paris.
Aussitôt, de paniers largement affublée,
De taffetas vêtue et de poudre aveuglée,
On m'apprend que je suis gouvernante céans.
Gouvernante de quoi? Monsieur n'a pas d'enfans.
Il en fera plus tard. — On meuble une chambrette;
On me dit : « Désormais, tu t'appelles Lisette. »
J'y consens, et mon rôle est de régner en paix
Sur trois filles de chambre et neuf ou dix laquais.
Jusque-là mon destin ne faisait pas grand'peine.
La Maréchale m'aime; au fait, c'est ma marraine.
Sa bru, notre Duchesse, a l'air fort innocent.
Mais Monseigneur le Duc alors était absent;
Où? je ne sais pas trop, à la noce, à la guerre.
Enfin, ces jours derniers, comme on n'y pensait guère,
Il écrit qu'il revient, il arrive, et, ma foi,
Tout juste, en arrivant, tombe amoureux de moi.
Je vous demande un peu quelle étrange folie!
Sa femme est sage et douce autant qu'elle est jolie.
Elle l'aime, Dieu sait! et ce libertin-là
Ne peut pas bonnement s'en tenir à cela;
Il m'écrit des poulets, me conte des fredaines,
Me donne des rubans, des nœuds et des mitaines;
Puis enfin, plus hardi, pas plus tard qu'à présent,
Du brillant que voici veut me faire présent.
Un diamant, à moi! la chose est assez claire.
Hors de l'argent comptant, que diantre en puis-je faire?
Je ne suis pas duchesse, et ne puis le porter.
Ainsi, tout simplement, Monsieur veut m'acheter.
Voyons; me fâcherai-je? — Il n'est pas très-commode
De les heurter de front, ces tyrans à la mode,
Et la prison est là, pour un oui, pour un non,
Quand sur un talon rouge on glisse à Trianon.
Faut-il être sincère, et tout dire à Madame?
C'est lui mettre, d'un mot, bien du chagrin dans l'âme,

Troubler une maison, peut-être pour toujours,
Et pour un pur caprice en chasser les amours.
Vaut-il pas mieux agir en personne discrète,
Et garder dans le cœur cette injure secrète?
Oui, c'est le plus prudent. — Ah! que j'ai de souci!
Ce brillant est gentil... et Monseigneur aussi.
Je vais lui renvoyer sa bague à l'instant même,
Ici, dans ce papier. — Ma foi, tant pis s'il m'aime!

SCÈNE II.

LISETTE, LE DUC.

LE DUC, à part.

Personne encore ici? — L'on va souper, je croi.
C'est Lisette. — Elle écrit. — Bon! c'est sans doute à moi.
Les femmes ont vraiment un instinct que j'admire,
D'écrire bravement ce qu'elles n'osent dire.
Tu te défends, ma belle? Oh! j'en triompherai!
J'en ai fait la gageure, et je la gagnerai.

(Haut.)

Le souper est-il prêt? Bonsoir, belle Lisette.

LISETTE, se levant.

Monseigneur...

LE DUC.

Qu'as-tu donc? Tu sembles inquiète?
Troublée, oui, sur l'honneur. Qu'est-ce? quoi? tu rêvais?
Et que faisais-tu là?

LISETTE.

Monseigneur, j'écrivais.

LE DUC.

A qui donc, par hasard? à quelque amant, petite?

LISETTE.

A vous-même; enez.

(Elle lui donne la lettre et veut sortir.)

LE DUC.

Et tu t'en vas si vite?
Non, parbleu, reste là. Que veut dire ceci?
Que vois-je? Mon anneau que tu me rends ainsi!

(Il lit.)

« Monseigneur, vous me dites que vous m'aimez... »

Oui, certes, je le dis, le fait est véritable.
Penses-tu que je trompe, et m'en crois-tu capable?

(Il lit.)

« Vous me dites que vous m'aimez, mais cela est bien difficile à croire, car, pour aimer une personne, il faut, j'imagine, commencer par la connaître, et toute servante que je suis... »

Servante! que dis-tu? Fi donc! tu ne l'es point.
Servante! ce mot-là me choque au dernier point.

(Il lit.)

« Toute servante que je suis, vous me connaissez assurément bien peu si vous me croyez intéressée, et si vous avez pensé, monseigneur, qu'on pouvait payer un amour qui refuse de se donner. »

Qu'est-ce à dire, payer? Moi, te payer, ma belle?
Quoi! pour un simple anneau, pour une bagatelle,
Pour un hochet d'enfant qui plaît à voir briller,
Tu me crois assez sot pour vouloir te payer?
Si tel était mon but, si j'osais l'entreprendre,
Si l'amour de Lisette était jamais à vendre,
Pour payer dignement de semblables appas,
Mes biens y passeraient et n'y suffiraient pas.
Est-ce donc une offense à la personne aimée,
Et s'en doit-elle au fond croire moins estimée,
Si l'on veut la parer, sans pouvoir l'embellir,
D'un pauvre diamant que ses yeux font pâlir?
Comment! mettre une bague aux plus beaux doigts du monde,

(Il lui remet la bague au doigt.)

Poser quelques bijoux sur cette épaule ronde,
Sur ce cœur qui palpite un céladon changeant,

Serrer ce petit pied dans un réseau d'argent,
Entourer la beauté, dans sa fleur et sa grâce,
Des prestiges de l'art qu'elle égale et surpasse,
Ce serait donc, ma chère, un grand crime à tes yeux?
Payer! efface donc; ce mot est odieux.
Oublions ce billet, n'y songeons plus, Lisette.
On paye un intendant, un rustre, une grisette,
Mais, dans ce monde-ci, je ne sais pas encor
Qu'on se soit avisé de payer un trésor,
Et ton cœur est sans prix, quand tu serais moins belle.

LISETTE.

Mais, Monseigneur, pourtant...

LE DUC.

Fi! tu fais la cruelle.

(On ouvre la porte du fond.)

Deux mots — on va souper; les gens ouvrent déjà.
Écoute — nous allons au bal de l'Opéra;
Mais je reviendrai seul, et grâce à la cohue,
A peine entré, je sors et regagne la rue.
Tu seras seule aussi, mes laquais ne voient rien;
Accorde-moi de grâce un moment d'entretien,
Un seul instant, pour moi, Lisette, et pour toi-même.
Ce n'est pas un amant, c'est un ami qui t'aime,
Songes-y.

LISETTE.

Mais vraiment...

LE DUC.

Je comprends ton souci.
Je voudrais de grand cœur te voir ailleurs qu'ici,
Et, dans quelque retraite aux bavards inconnue,
Tu me rendrais bien mieux ma liberté perdue.
Ce n'est assurément mon goût ni ma façon
De donner au plaisir cet air de trahison.
Mais, dans ce triste hôtel toujours emprisonnée,
Tu n'en saurais sortir sans être soupçonnée.
Chez moi, seuls, en secret, nous trompons tous les yeux.

A quatre pas d'ici nous serions odieux.
Telle est la loi du monde; il en faut être esclave.
Facile à qui s'en rit, sévère à qui le brave,
Débonnaire et terrible, il ne compte pour rien
Qu'on se moque de lui, si l'on s'en moque bien.
Tout s'excuse ici-bas, hormis la maladresse.
Bonsoir, Louison.

SCÈNE III.

LISETTE, SEULE.

Bonsoir! Quelle étrange faiblesse!
Il me trompe, il me raille, il ment comme un païen;
Comment arrive-t-il que je ne dise rien?
Nous serons seuls, dit-il. Que c'est d'une belle âme
D'aller chez le voisin pour y laisser sa femme,
Et revenir gaîment sur la pointe du pié,
Sitôt que dans la foule il se croit oublié!
Ah! quand j'étais Louison avant d'être Lisette,
Au lieu d'un pouf en l'air quand j'avais ma cornette,
Si j'avais rencontré ces diseurs de grands mots,
Je leur aurais au nez jeté mes deux sabots.
— Mais avec tout cela, je n'ai su que répondre.
Que faire, s'il revient? Le laisser se morfondre?
M'enfermer dans ma chambre, et sous deux bons verroux...
Ouais! il faut y songer; Monseigneur n'est pas doux.
Avec ses airs badins et sa cajolerie,
Je ne sais trop comment il prend la raillerie.
Ne faut-il pas plutôt l'attendre bravement,
Lui donner mes raisons, l'écouter un moment?
N'est-il donc pas possible... Ah! Louison, malheureuse!
Est-ce qu'un grand seigneur va te rendre amoureuse?
Est-ce que... Qui vient là?

SCÈNE IV.

LISETTE, BERTHAUD.

BERTHAUD.

C'est moi.

LISETTE.

Qui, toi?

BERTHAUD.

Berthaud.

LISETTE.

Berthaud? Que nous veux-tu?

BERTHAUD.

Moi? rien.

LISETTE.

Tu n'es qu'un sot.
On n'entre pas ainsi que l'on ne vous appelle.

BERTHAUD.

Oh! mam'selle Louison, comme vous êtes belle!
Comme vous voilà propre et de bonne façon!

LISETTE.

Que dis-tu donc, l'ami? — Je connais ce garçon.

BERTHAUD.

Quels beaux tire-bouchons vous avez aux oreilles!
Quelle robe! on dirait d'une ruche d'abeilles.

LISETTE.

Tu te nommes, dis-tu?

BERTHAUD.

Berthaud. Quel gros chignon!
Et ces souliers tout blancs, ça doit vous coûter bon;
Pas moins, vous devez bien être un brin empêtrée.

LISETTE.

M'as-tu de pied en cap assez considérée?
Hé mais, c'est toi, Lucas.

BERTHAUD.

Vous me reconnaissez?

LISETTE.

Oui certe, et d'où viens-tu?

BERTHAUD.

Par ma foi, je ne sais.

LISETTE.

Bon!

BERTHAUD.

Pour venir ici, j'ai pris par tant de rues,
J'en ai l'esprit tout bête et les jambes fourbues.

LISETTE.

Assieds-toi.

BERTHAUD.

Que non pas! je suis bien trop courtois.
Quand j'ai mon habit neuf, jamais je ne m'asseois.

LISETTE.

Fort bien, cela pourrait gâter ta broderie.
Tu n'es donc plus berger dans notre métairie?
Mais tu viens du pays? Comment va-t-on chez nous?

BERTHAUD.

Je n'en sais rien non plus; moi, j'ai fait comme vous.
Oh! je ne garde plus les vaches! — Au contraire.
C'est Jean qui les conduit, et Suzon les va traire.
Oh! ce n'est plus du tout comme de votre temps.
C'est la grande Nanon qui fait de l'herbe aux champs.
Pierrot est sacristain, et Thomas fait la guerre;
Catherine est nourrice, et Nicole...

LISETTE.

Et mon père?

BERTHAUD.

Votre père, pardine, il ne lui manque rien.
On est sûr, celui-là, qu'il mange et qu'il dort bien.
Ceux qui vivent chez lui n'ont pas la clavelée.

LISETTE.

Mais, toi, par quel hasard as-tu pris ta volée?

BERTHAUD.

Voyez-vous, quand j'ai vu que vous étiez ici,

Et que votre départ vous avait réussi,
Je me suis dit : Paris, ça n'est pas dans la lune.
J'avais comme un instinct de faire ma fortune,
Et puis je m'ennuyais avec mes animaux;
Et puis je vous aimais, pour tout dire en trois mots.

LISETTE.

Toi, Lucas?

BERTHAUD.

Moi, Lucas. En êtes-vous fâchée?
Un chien regarde bien...

LISETTE.

Non, non, j'en suis touchée.
Tu te nommes Berthaud? d'où te vient ce nom-là?

BERTHAUD.

C'est mon nom de famille; à Paris, il faut ça.
Quand on va dans le monde...

LISETTE.

Et tu vis bien, j'espère?

BERTHAUD.

Vingt-six livres par mois, et presque rien à faire.
Quand on a de l'esprit, l'emploi ne manque pas.

LISETTE.

Sans doute; et ton chemin s'est donc fait à grand pas?

BERTHAUD.

Je crois bien, je suis clerc.

LISETTE.

Ah! ah! chez un notaire?

BERTHAUD.

Non.

LISETTE.

Chez un procureur?

BERTHAUD.

Chez un apothicaire.

LISETTE.

Peste! voilà de quoi mettre en jeu tes talents.
Eh bien, monsieur Berthaud, que voulez-vous céans?

BERTHAUD.

Ah! dame, en arrivant, j'avais bien une idée;
J'ai l'imaginative un tant soit peu bridée.
Je ne m'attendais pas à tous vos affiquets.
Jarni, vos jupons courts étaient bien plus coquets;
Vous étiez bien plus leste, et bien plus féminine.
On ne vous voit plus rien, qu'un peu dans la poitrine.
Pourtant, malgré vos nœuds et vos mignons souliers,
Je vous épouserais encor, si vous vouliez.

LISETTE.

Toi?

BERTHAUD.

Mon père est fermier, pas si gros que le vôtre;
Mais enfin, dans ce monde, on vit l'un portant l'autre.

LISETTE.

Tu crois donc que ma main serait digne de toi?

BERTHAUD.

Dame, si vous vouliez, il ne tiendrait qu'à moi.
Écoutez, puisqu'enfin la parole est lâchée,
Et puisqu'à votre avis vous n'êtes point fâchée.
Vous êtes bien gentille, on le sait, on voit clair;
Mais, moi, je ne suis pas si laid que j'en ai l'air.
Si la grosse Margot n'était point tant fautive,
J'en aurais vu le tour, oui, sans crier qui vive,
Et dans la rue aux Ours, où je loge à présent,
On ne remarque pas que je sois déplaisant.
Je sais signer moi-même, et je lis dans des livres.
Je viens de vous conter que j'avais vingt-six livres,
Mais il est des secrets qu'on peut vous confier;
Mon maître, au jour de l'an, va me gratifier.
C'est déjà quelque chose. A présent, autre idée :
Ma tante Labalue est presque décédée.
Elle a dans ses tiroirs, qu'il soit dit entre nous,
Pour plus de cent écus en joyaux et bijoux.
On ne sait pas les grains qu'elle amassait chez elle,
Ni les hardes qu'elle a, sans compter sa vaisselle.

Elle a mis trois quarts d'heure à faire un testament,
Et j'hérite de tout universellement.
Ça commence à sourire. Encore une autre histoire :
Thomas donc est soldat, embarqué pour la gloire.
Moi, j'aurais à sa place épousé Jeanneton,
Mais il ne lui faudrait qu'un coup de mousqueton.
C'est mon cousin germain ; que le ciel le protége!
Ce métier-là, toujours, n'est pas blanc comme neige.
Vous voyez que je suis un assez bon parti ;
Nous pourrions faire un couple un peu bien assorti.
Contre la pharmacie avez-vous à reprendre?
On n'est point obligé d'y goûter pour en vendre.
Mon pourparler vous semble un peu risible et sot ;
Vous avez l'esprit riche et vous visez de haut.
Mais, voyez-vous, le tout est d'être ou de paraître.
Vous portez du clinquant, mais c'est à votre maître.
Que l'on vous remercie, il ne vous reste rien ;
Moi, je n'ai qu'un habit, d'accord, mais c'est le mien.
J'ai lu dans les écrits de monsieur de Voltaire
Que les mortels entr'eux sont égaux sur la terre.
Sur ce proverbe-là j'ai beaucoup médité,
Et j'ai vu de mes yeux que c'est la vérité.
Il ne faut mépriser personne dans la vie,
Car tout le monde peut mettre à la loterie.
Ce grand homme l'a dit, c'est son opinion,
Et c'est pourquoi, jarni, j'ai de l'ambition.

LISETTE.

Je t'écoute, Lucas ; ta rhétorique est forte.
Changeras-tu d'avis?

BERTHAUD.

Non, le diable m'emporte.

LISETTE.

Eh bien, reste à l'hôtel, et ne t'éloigne pas.
Observe Monseigneur, et suis bien tous ses pas.

BERTHAUD.

Oui.

LISETTE.

Si tu le vois seul, mets-toi sur son passage.

BERTHAUD.

Bien!

LISETTE.

Dis-lui tes projets pour notre mariage.

BERTHAUD.

Bon!

LISETTE.

Dis-lui que c'est moi qui le prie instamment
D'y prêter sa faveur et son consentement.

BERTHAUD.

Mais vous consentez donc?

LISETTE.

Sans doute. — Le temps presse;
Va-t'en.

BERTHAUD.

Vous consentez?

LISETTE.

On vient; c'est la Duchesse.
Dépêche — hors d'ici.

BERTHAUD.

Vous consentez, Louison!

LISETTE.

Va, — ne bavarde pas surtout dans la maison.

SCÈNE V.

LA MARÉCHALE, LE DUC, LA DUCHESSE, LISETTE, dans le fond.

LE DUC.

Vous ne venez donc pas à l'Opéra, ma chère?

LA DUCHESSE.

Non, Monsieur, pas ce soir.

LE DUC.

Pourquoi pas?

LA DUCHESSE.

Pourquoi faire?

LE DUC.

C'est une fête où va tout ce qui touche au Roi.

LA DUCHESSE.

Une fête? pour qui?

LE DUC.

Pour nous.

LA DUCHESSE.

Non pas pour moi.

LA MARÉCHALE.

Vos querelles, mon fils, me font mourir de rire.
(A Lisette, qui veut sortir.)
Lisette, demeurez; j'ai deux mots à vous dire.

LE DUC.

Riez, si vous voulez, Madame, à vous permis;
Vous ne me ferez pas du tout changer d'avis.
Non, je ne conçois pas, sur quoi que l'on se fonde,
Cette obstination à s'exiler du monde,
Cette rage de vivre au fond d'un vieil hôtel,
De bouder le plaisir comme un péché mortel,
Et de rester à coudre une tapisserie,
Quand tout Paris se masque, et quand je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Je ne veux rien qui soit contre votre désir,
Monsieur, je suis souffrante, et je ne puis sortir.

LE DUC.

Bon! souffrante, c'est là votre excuse ordinaire.

LA MARÉCHALE.

Mais s'il est vrai, mon fils...

LE DUC.

Il n'en est rien, ma mère.
Souffrante! voilà bien le grand mot féminin.
Mais l'étiez-vous hier? le serez-vous demain?
Non, vous l'êtes ce soir, et qu'avez-vous, de grâce?

Un mal qui vous arrive aussi vite qu'il passe,
Des vapeurs, sûrement. La belle invention!

LA DUCHESSE.

L'exigez-vous, Monsieur? J'obéis.

LE DUC.

Mon Dieu, non.
Exiger! — Obéir! — Le bon Dieu vous bénisse!
Dirait-on pas vraiment qu'on vous traîne au supplice?

LA MARECHALE, au duc.

Ne la chagrinez pas. — Pour l'égayer un peu,
Nous ferons un piquet ce soir au coin du feu.

LA DUCHESSE.

Permettez-vous, Monsieur?

LE DUC.

Certainement.

(A part.)

J'enrage.
Voilà mes projets morts. — Quel ennui! Quel dommage!
Lisette, j'en suis sûr, en a le cœur navré;
Mais, avant de sortir, je la retrouverai.
Le diable est donc logé dans la tête des femmes!

(Haut.)

Allons, j'irai donc seul. — A votre jeu, Mesdames.
Holà, Jasmin! Lafleur! Des cartes, des flambeaux!
Vite! — Je vous souhaite un millier de capots,
De pics et de repics, et de quintes majeures.
Combien un si beau jeu doit abréger les heures!

LA MARÉCHALE.

Un bon piquet, mon fils, n'est point à dédaigner;
Le Roi l'aime.

LE DUC.

Le Roi... ferait mieux de régner.

LA DUCHESSE.

On joue aussi, Monsieur, quelquefois chez la Reine.

LE DUC.

Jouez donc. Mais, morbleu, ce n'est guère la peine
D'avoir un nom, du bien, de l'esprit, et vingt ans,
Et ce visage-là, pour perdre ainsi son temps.
Vraiment la patience en devient mal aisée.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, vous avoir épousée?
Pourquoi donc êtes-vous jeune et faite à ravir?
A quoi bon tout cela, pour ne pas s'en servir?
Que faites-vous d'avoir cent mille écus de rente;
Et, comme Trissotin, un carrosse amarante,
Et quatre grands chevaux qui se meurent d'ennui,
Pour vivre hier, demain, toujours, comme aujourd'hui?
A quoi bon, dites-moi, cette taille élégante,
Cet air et ce regard... car vous seriez charmante!
Je suis votre mari, mais, quand c'est arrivé,
J'avais sur votre compte étrangement rêvé;
Oui, ne vous en déplaise, et je vous le confesse.
Le feu Roi dans sa cour montrait bien sa maîtresse,
Et de ses courtisans un murmure flatteur
Parfois, n'en doutez pas, lui fit plaisir au cœur.
Moi, Duc, et votre époux, n'ai-je donc pu me croire,
En vous montrant aussi, le droit d'en tirer gloire.
Quand de m'appartenir vous m'avez fait l'honneur,
Ne puis-je donc avoir l'orgueil de mon bonheur?
Vous étiez belle et noble, et je vous tiens pour telle.
A quoi sert d'être noble, à quoi sert d'être belle,
Si vous ne savez pas marcher avec fierté
Et dans cette noblesse, et dans cette beauté?
Si vous ne savez pas monter dans votre chaise,
Dans un panier doré vous étendre à votre aise,
Et, lorsque devant vous l'huissier crie un grand nom,
Le bonnet sur l'oreille entrer à Trianon?
Ma foi, je vous croyais d'un autre caractère;
Je croyais, sans déchoir, qu'on pouvait daigner plaire;
Je vous jugeais moins sage, et ne m'attendais pas
Qu'en me donnant la main vous compteriez vos pas.

Je m'en vais me vêtir; adieu.

(A sa mère.)

Bonsoir, Madame.

SCÈNE VI.

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE, LISETTE.

LA MARÉCHALE.

Lucile, vous souffrez?

LA DUCHESSE.

Jusques au fond de l'âme.

LA MARÉCHALE.

Qu'avez-vous, dites-moi?

LA DUCHESSE.

Je suis triste à mourir.

LA MARÉCHALE.

On vous tourmente un peu.

LA DUCHESSE.

Je devrais obéir.
Je devrais — pardonnez — je ne sais pas moi-même...

LA MARÉCHALE.

Lisette, laissez-nous.

LISETTE, en sortant.

Mon Dieu, comme elle l'aime!

SCÈNE VII.

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE.

LA MARÉCHALE.

Quoi! vous prenez au grave un propos si léger?
Faites-vous un chagrin d'un ennui passager?

LA DUCHESSE.

Madame, il a raison. — J'ai tort, je suis coupable...
Je devrais obéir... et j'en suis incapable.

Tout ce qu'il dit est vrai; la faute en est à moi.
Je le blesse, le fâche, et je ne sais pourquoi.

LA MARÉCHALE.

Vous sentez, dites-vous, qu'il faut qu'on obéisse,
Et vous ne savez pas d'où vous vient un caprice?

LA DUCHESSE.

Non; lorsque mon cœur parle, il raisonne bien mal.
Je ne sais quel effroi, quel sentiment fatal,
Né de ce triste cœur ou dans ma pauvre tête,
Près de lui par moments me saisit et m'arrête.
Je voudrais lui complaire et sortir avec lui,
Songer à ma parure, oublier mon ennui,
Puisqu'il le veut, enfin, essayer d'être belle,
Et tout cela me cause une frayeur mortelle.
Je sens trembler ma main quand je lui prends le bras...
Quelqu'un est entre nous, que je ne connais pas.

LA MARÉCHALE.

Ma belle, y songez-vous? quelle est votre pensée?
Parlez-vous, à votre âge, en femme délaissée?
Avez-vous un reproche à faire à votre époux?
Qu'est-ce donc?

LA DUCHESSE.

Je ne sais.

LA MARÉCHALE.

Quelqu'un est entre vous?
Une femme, à coup sûr; vous est-elle connue?
Parlez.

LA DUCHESSE.

Je n'en sais rien, mais j'en suis convaincue.

LA MARÉCHALE.

Ainsi, pour quatre mots, vous vous désespérez,
Et ce qui vous chagrine, au fond, vous l'ignorez.
Dirait-on pas vraiment, à voir votre tristesse,
Qu'un grand secret bien noir vous trouble et vous oppresse?
Et c'est un bal manqué qui produit tout cela?
J'en avais à vingt ans, de ces gros chagrins-là.

Ne vous en plaignez pas! Vos pleurs me font envie.
Quand vous saurez un jour ce que c'est que la vie,
Ces pleurs, si doucement et sitôt répandus,
Vous les regretterez, et n'en verserez plus.

LA DUCHESSE.

Oui, si cela vous plaît, vous en pouvez sourire;
Mais en sont-ils moins vrais, Madame, et peut-on dire,
Quand la souffrance est là, qu'on souffre sans raison?

LA MARÉCHALE.

Tout aveu d'une peine aide à sa guérison.
Laissez-vous être vraie, et sachons ce mystère.

LA DUCHESSE.

Je n'ai point de secret. Que puis-je dire ou taire?

LA MARÉCHALE.

Bah! quand ce ne serait qu'un caprice d'enfant,
Est-ce que près de moi votre cœur se défend?
Qui vous fait hésiter et manquer de courage?
Est-ce la défiance? est-ce mon rang, mon âge?
Est-ce mon amitié dont vous vous éloignez?
Est-ce la Maréchale, ou moi que vous craignez?
De grâce, allons.

LA DUCHESSE.

Je sais combien vous êtes bonne.
Mais je ne puis parler.

LA MARÉCHALE.

Alors, je vous l'ordonne.
Votre mère, Lucile, à son dernier soupir,
Vous a léguée à moi. — Vous devez obéir.

LA DUCHESSE.

J'obéirai toujours, et de toute mon âme;
Mais, encore une fois, je ne sais rien, Madame,
Si ce n'est ma souffrance, et mon amour pour lui.

LA MARÉCHALE.

S'il est vrai, mon enfant...

(A Lisette, qui entre.)

Qui vous amène ici?

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE.

LISETTE, à la Duchesse.

Votre marchande est là, Madame; on m'a chargée...

LA DUCHESSE.

Pas ce soir — qu'on revienne.

LA MARÉCHALE.

Allons, chère affligée,
Qu'est-ce qui vous arrive? une robe de bal?
Et bien, essayez-la; — ce n'est pas un grand mal.
Tantôt, s'il m'en souvient, vous l'aviez demandée.
Rien qu'en changeant de robe on peut changer d'idée.
— Comme vous pâlissez! Qu'avez-vous, mon enfant?

LA DUCHESSE.

Oui... cette femme-là... sa vue... en ce moment...

LA MARÉCHALE.

Mais cette femme-là, ma belle, c'est Lisette.
Entrons chez vous. — Venez faire un peu de toilette.
Plaisons d'abord, petite, et le reste est à nous.
Allons, courage, allons.

LA DUCHESSE.

Je m'abandonne à vous.
Devant votre bonté ma volonté s'incline.
Vous m'avez rappelé que j'étais orpheline.
Je vous dirai mes maux, mes craintes, mon tourment,
Tout, et vous comprendrez, Madame, assurément,
Qu'un pauvre cœur blessé, cherchant qui le soutienne,
Ait besoin d'une mère, ayant perdu la sienne.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHAUD, seul.

Comme ces grands seigneurs sont longs à s'habiller!
Le monde est si lambin que ça m'en fait bâiller.
Louison m'a dit d'attendre et de guetter son maître,
Pour lui glisser mon mot sitôt qu'il va paraître.
Je suis depuis tantôt caché dans le grenier.
Il lui faut plus de temps rien que pour un soulier,
Qu'à moi pour ma perruque. On le peigne, on le frise,
Ses bas sur ses talons, sa veste à moitié mise,
Un coiffeur par derrière, un tailleur par devant,
Une houppe à la main, il se mire en rêvant.
Et du blanc, et du rouge, et du musc, et de l'ambre,
Des tourbillons de poudre à ravager la chambre,
Pouah! — s'il faut pour un Duc faire ce métier-là,
Autant vaut être femme, ou danseur d'Opéra.
Je voudrais bien savoir ce que dirait mon père,
Si je m'enfarinais d'une telle manière,
Lui qui savait si bien me pousser par le dos,
Lorsque je m'attardais derrière nos troupeaux.
Ce n'est pas moi, du moins, avec mon humeur leste,
Qu'on verrait perdre une heure à boutonner ma veste.
Être vif et gaillard fut toujours ma vertu;
Il me semble pourtant que je suis bien vêtu.
Voyons; j'avais tantôt préparé ma harangue.
Il ne faut point ici s'entortiller la langue.
Que vais-je dire au Duc? — Je dirai : «Monseigneur...»
Oui, Monseigneur, d'abord; c'est juste et c'est flatteur.
« Or, mam'selle Louison... » non, je dirai : « Lisette. »
C'est son nom de gala; respectons l'étiquette.

« Lisette donc, et moi, nous sommes résolus... »
Non... « nous sommes enclins... » Ce n'est pas ça non plus.
Reprenons : « Monseigneur... » C'est vexant, quand j'y pense;
Tantôt, dans le grenier, j'étais plein d'éloquence.
Et dire qu'un bon mot peut tout enjoliver!
Oui-dà, j'ai vu la chose au théâtre arriver.
Si je me rappelais, dans quelque comédie,
Une attitude heureuse, une phrase arrondie?
— « Monseigneur, si les dieux... si le ciel... les enfers... »
J'y suis — « Si les héros qui purgeaient l'univers... »
Est-ce bien ces gens-là qu'il convient que j'invoque?
Non, pour un pharmacien, ça prête à l'équivoque.
— « Monseigneur, si les rois, si les ducs ont aimé... »
Je ne trouverai rien, je suis trop enrhumé.

(On entend une sonnette.)

On a sonné là-bas — C'est Louison qu'on appelle.

SCÈNE II.

BERTHAUD, LISETTE, portant une robe sur le bras.

LISETTE.

Que fais-tu là, Lucas?

BERTHAUD.

Hé, je fais sentinelle.
Ne m'avez-vous pas dit de rester aux aguets?

LISETTE.

Oui, mais tu trouveras quelque honnête laquais
Qui, très-discrètement, va te mettre à la porte.

BERTHAUD.

Ouais! — qu'est-ce que cela?

LISETTE.

Des hardes que j'apporte.

BERTHAUD.

Encor des ornements! des objets féminins!
Mais vous en avez donc ici des magasins?

LISETTE.

On vient de ce côté; c'est Monseigneur sans doute.

BERTHAUD.

Bon, je vais lui parler.

LISETTE.

Oui, pourvu qu'il t'écoute.

BERTHAUD.

Oh! j'ai dans le grenier préparé mon discours.

LISETTE.

Songe que les meilleurs sont toujours les plus courts.

BERTHAUD.

Le mien est admirable, et j'en fais mon affaire.
Il est vrai qu'à présent je ne m'en souviens guère...

LISETTE.

Je te quitte, on m'attend; mais je vais revenir.

SCÈNE III.

LE DUC, LISETTE, BERTHAUD.

LE DUC, habillé.

Eh bien! Lisette, eh bien, mon aspect te fait fuir?
Suis-je à ton gré, dis-moi?

(Il se mire dans une glace.)

LISETTE.

Toujours.

LE DUC.

Quel est cet homme?

BERTHAUD, saluant à plusieurs reprises.

Monseigneur... Monseigneur... c'est Berthaud qu'on me nomme.
Je suis venu...

LE DUC.

Va-t'en.

BERTHAUD.

Monseigneur, je...

LE DUC.

Va-t'en.

BERTHAUD.

Monseigneur...

(Il se retire en saluant.)

SCÈNE IV.

LE DUC, LISETTE.

LE DUC.

Toi, viens çà.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend.

LE DUC.

Eh! qu'Elle attende! Elle a ses femmes, je suppose.
Elle boude ce soir, mais, pour si peu de chose,
Crois-tu du rendez-vous l'espoir abandonné?

LISETTE.

Monseigneur, c'est vous seul qui vous l'étiez donné.

LE DUC.

Je te le donne encor.

LISETTE.

Permettez...

LE DUC.

Point d'affaire.
Écoute; la Duchesse est là, près de ma mère.
Sur mon compte, sans doute, on jase en ce moment.
Vas-y. — Je sortirai par cet appartement.
Je serai rêveur, sombre, et d'une humeur atroce;
Mais, dès qu'on entendra le bruit de mon carrosse,
Compte qu'après avoir dûment délibéré,
Dit quelque mal de moi, peut-être un peu pleuré,
La Duchesse pourra changer de fantaisie.
Ses caprices ne sont qu'un peu de jalousie.

Elle prétend, au vrai, détester l'Opéra;
Elle n'y viendrait pas, mais elle m'y suivra.

LISETTE.

De grâce, écoutez-moi.

LE DUC.

J'y gagerais ma tête!
Déjà dans ce dessein sans doute elle s'apprête.
Sois sûre qu'elle va demander ses chevaux,
Choisir le plus coquet parmi ses dominos,
Et, les yeux aveuglés sous un capuchon rose,
D'un petit mal bien clair chercher bien loin la cause.
Puisse-t-elle à ce bal trouver beaucoup d'appas!
Quant à moi, tu sais bien que je n'y reste pas.
Tu sais que je reviens. — Ainsi tu vois, ma belle,
Que lever tout obstacle est une bagatelle.
Je vais faire, au hasard, une visite ou deux,
Perdre quelques louis, peut-être, à leurs sots jeux,
Dépenser ma soirée à parler sans rien dire;
Le jour est aux ennuis, et le reste à Zaïre.

(On sonne.)

On t'appelle. — Au revoir.

SCÈNE V.

BERTHAUD, seul.

Quelle horreur! J'ai tout vu.
C'est dit, je suis berné, — je suis presque... O vertu!
Aurait-on supposé tant de scélératesse?
Le Duc parle assez clair — Louison est sa maîtresse.
Je ne l'ai pas rêvé — j'en suis sûr — j'étais là;
Traîtresse! Épousez donc des tendrons comme ça!
Cassez-vous donc la tête à chercher, pour lui plaire,
Des mots mieux compilés que dans une grammaire,
Pour trouver que l'objet de tous vos sentiments,
Même avant qu'on l'épouse, a déjà des amants!
Et tu crois que je vais, comme un mari crédule,

Avaler bonnement ta malsaine pilule?
Nenni, ma belle enfant, tu ne m'y prendras pas.
Je verrai la Duchesse, et j'y vais de ce pas.
J'irai, je lui dirai...— voyons, que lui dirai-je?
« Madame, si jamais... » — Non, il faut que j'abrége.
« Madame... » — O ciel! je sens mon sang-froid s'altérer.
En l'état où je suis je crains de m'égarer;
Je vais aller plutôt trouver la Maréchale.
La voici justement qui traverse la salle;
Je vais tout dévoiler — Allons! Ferme! Du cœur.

SCÈNE VI.

LA MARÉCHALE, BERTHAUD.

BERTHAUD.

Madame...

LA MARÉCHALE.

Que veut-on?

BERTHAUD.

Madame, j'ai l'honneur...

LA MARÉCHALE.

Que voulez-vous, l'ami?

BERTHAUD.

Madame, je me nomme...

LA MARÉCHALE.

Hé bien, qu'est-ce?

BERTHAUD.

Berthaud.

LA MARÉCHALE.

Retirez-vous, brave homme.

BERTHAUD.

Madame, je venais...

LA MARÉCHALE.

Laissez-moi.

BERTHAUD, à part.

Grand merci.
Il paraît que l'on a l'oreille dure ici.
(Haut.)
S'il se pouvait pourtant, Madame...

LA MARÉCHALE.

Allez, vous dis-je.

BERTHAUD, saluant.

Je sors.
(A part.)
En vérité cela tient du prodige.
Oh! mon heure viendra. — Je vais, dans mon grenier,
Retoucher mon discours pour me désennuyer.

SCÈNE VII.

LA MARÉCHALE, seule.

Il n'en faut plus douter, la Duchesse est jalouse.
Mon fils a méconnu sa bonne et tendre épouse;
Lisette a fait le mal, je le dois arrêter.
Lucile doute encore et voudrait hésiter.
Faible contre elle-même et contre ses alarmes,
Ses regards indécis sont voilés par les larmes.
Elle ne saurait croire à cette cruauté,
Donnant si bien son cœur, de le voir rejeté;
Elle croit aimer trop pour n'être point aimée.
Mais, bien qu'à tout soupçon son âme soit fermée,
La souffrance l'emporte, elle y résiste en vain;
Je la sens me parler, rien qu'en pressant sa main.
Qui sait, tel qu'est mon fils, dans la folle jeunesse,
Où pourrait l'entraîner un instant de faiblesse?
Le hasard, d'un seul pas, va si vite et si loin!
C'est à moi d'y songer — j'en veux prendre le soin.

SCÈNE VIII.

LA MARÉCHALE, LISETTE.

LA MARÉCHALE.

Lisette, où courez-vous d'une telle vitesse?

LISETTE.

Madame, on a coiffé madame la Duchesse;
Je vais chercher là-bas un de ses dominos.

LA MARÉCHALE.

Elle va donc se mettre en masque? A quel propos?
Veut-elle aller au bal?

LISETTE.

Madame, je le pense.

LA MARÉCHALE.

C'est étrange. Et mon fils?

LISETTE.

Il est parti d'avance.

LA MARÉCHALE.

Seul?

LISETTE.

Tout seul.

LA MARÉCHALE.

Et ma bru va donc le retrouver?

LISETTE.

Je ne sais; sa toilette a peine à s'achever.
Telle robe lui plaît qui bientôt l'importune;
Elle en regarde dix avant d'en choisir une.
Elle a presque grondé ses femmes, et je crois
Être grondée aussi pour la première fois.

LA MARÉCHALE.

Faites qu'en ce moment une autre vous remplace.

LISETTE, ouvrant la porte du fond.

Holà! quelqu'un! Marton!

LA MARÉCHALE.

Faites aussi qu'on passe

Par la grand'salle.

(Une des femmes paraît, Lisette lui parle bas ; la femme sort par le fond.)

Eh bien?

LISETTE.

Madame, me voici.

LA MARÉCHALE.

Louison, c'est grâce à moi que vous êtes ici.
Votre père est chez nous fermier dans un domaine.
Vos parents sont à moi; je suis votre marraine.
J'ai pris grand soin de vous dès vos plus jeunes ans,
Et je vous ai reçue enfant, chez mes enfants.
M'aimez-vous?

LISETTE.

Dieu merci, plus que je ne puis dire.

LA MARÉCHALE.

Votre cœur parle franc?

LISETTE.

Aussi vrai qu'il respire.

LA MARÉCHALE.

Si, par obéissance ou par nécessité,
Il fallait devant moi céler la vérité,
(La crainte d'un péril ôte celle du blâme)
S'il vous fallait mentir?

LISETTE.

Je me tairais, madame.

LA MARÉCHALE.

Mais si vous le deviez?

LISETTE.

Personne ne le doit.

LA MARÉCHALE.

D'où vous vient le brillant que vous avez au doigt?

LISETTE, à part.

Ah! malheureuse!

LA MARÉCHALE.

Eh bien, vous gardez le silence?

Songez que, me voyant avertie à l'avance,
Votre silence parle, et peut en dire assez.

LISETTE.

Ce brillant... m'appartient.

LA MARÉCHALE.

D'où vient-il?

LISETTE.

Je ne sais.

LA MARÉCHALE.

Prenez garde, Louison!

LISETTE.

Madame, il se peut faire
Qu'on soit, je le répète, obligée à se taire.
Si ma bouche est muette et doit ainsi rester,
De mon respect pour vous est-ce donc m'écarter?

LA MARÉCHALE.

Lisette peut se taire alors que je commande,
Mais Louison doit parler si je le lui demande.

LISETTE.

On m'appelle Lisette.

LA MARÉCHALE.

Oui, dans cette maison.
A-t-on changé le cœur aussi bien que le nom?

LISETTE.

De grâce excusez-moi; je me sens si confuse...
Ce cœur voudrait s'ouvrir, mais...

LA MARÉCHALE.

Mais il s'y refuse?

LISETTE.

Non, madame, hésiter quand vous parlez ainsi,
C'est trop souffrir pour moi; cette bague... est à lui.

(Elle se met à genoux.)

LA MARÉCHALE.

Mon fils? je le savais. — Levez-vous donc, ma chère.
Vous avez, en tout cas, mieux fait que de vous taire.
Mais que prétendez-vous?

LISETTE, se levant.

Rien au monde.

LA MARÉCHALE.

Et pourquoi,
Puisque votre secret s'échappe devant moi,
Cette sorte d'audace avec cette imprudence?

LISETTE.

On parle comme on peut, on agit comme on pense.

LA MARÉCHALE.

Pensez-vous que le Duc soit pour vous un amant;
Et qu'on puisse, à son gré, trahir impunément?
Vous croyez-vous assez pour être une maîtresse?...
Ma question vous choque, et votre orgueil s'en blesse?

LISETTE.

Je viens de m'incliner, madame, devant vous.
Mon orgueil tout entier est encore à genoux.
Il peut, sans murmurer, souffrir qu'on m'humilie,
Mais non pas qu'on m'outrage ou qu'on me calomnie;
On ne doit m'accuser d'aucune trahison.

LA MARÉCHALE.

Oui, cela porte atteinte à l'honneur de Louison!

LISETTE.

A mon honneur, madame? et pourquoi non, de grâce?
Un brin d'herbe au soleil, comme on dit, a sa place.
Pourquoi n'aurais-je pas la mienne, s'il vous plaît?
Le monde est assez grand pour tout ce que Dieu fait.

LA MARÉCHALE.

Vous parlez haut, Lisette, et changez de langage.

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est celui de mon village.
Mon père s'en servait, et je l'ai toujours pris,
Lorsque sur mon chemin j'ai trouvé le mépris.
Certes, lorsque l'honneur s'unit à la noblesse,
C'est un bien beau hasard qu'il trouve la richesse.
Mais s'il est dans le cœur des gens qui ne sont rien,
On devrait le laisser à qui l'a pour tout bien.

LA MARÉCHALE.

Mais, dans cette maison, à jaser de la sorte,
Songez-vous qu'il se peut...

LISETTE.

Qu'il se peut que j'en sorte?
Je ne le sais que trop, et c'est ce triste pas
Qui m'a fait hésiter, je ne m'en défends pas.
Dire adieu tout à coup, d'abord à vous, madame,
Puis à tant de bienfaits, à tant de bonté d'âme,
Perdre tout d'un seul mot, le présent, l'avenir,
Oui, c'est là ce qui fait que j'ai failli mentir.
Mais je le dis encor, même étant accusée,
Je ne puis supporter de me voir méprisée.
Quand m'a-t-on jamais vue ou tromper ou trahir?
Qu'on m'apprenne mon crime, avant de m'en punir.

LA MARÉCHALE.

Vous venez à l'instant de l'avouer vous-même.

LISETTE.

Est-ce ma faute, à moi, si le Duc dit qu'il m'aime?
Si de tristes présents, à regret acceptés,
Ses discours importuns, son caprice...

LA MARÉCHALE.

Arrêtez.
Je ne saurais vouloir ni de vos confidences,
Ni, certe, et moins encor, de vos impertinences.
Votre maîtresse est là; pas un mot de ceci.
Mon fils dit qu'il vous aime — éloignez-vous d'ici.
Puisque votre vertu se croit calomniée,
Vous la verrez sans peine ainsi justifiée.
Vous avez tant d'esprit! trouvez quelque raison;
Inventez un prétexte, et quittez la maison.

LISETTE.

Mais je ne l'aime pas, madame!

LA MARÉCHALE.

Toi, Lisette!

LISETTE.

Non, je l'écoute dire, et je reste muette.

LA MARÉCHALE.

Je perdrais patience à voir ainsi mentir.

LISETTE.

Je perdrais patience à plus longtemps souffrir.
Ainsi vous me chassez? Est-il vraiment possible
Qu'un franc aveu vous trouve à tel point insensible?
(La maréchale va pour sortir.)
Hé quoi! sans un regret! sans laisser à mes yeux
Ce regard qu'on accorde aux plus tristes adieux!
Et mon père, madame?... Est-ce donc bien sa fille,
Louison, l'honnête enfant d'une honnête famille,
Louison, qui, par votre ordre et contre son désir,
Est venue à Paris obéir et servir,
Et qu'on verra demain, seule et désespérée,
Sous notre pauvre toit rentrer déshonorée?
Qu'ai-je fait? votre fils, riche, aimé, tout-puissant,
Me marchande au hasard et m'achète en passant:
Sûr qu'un peu d'or suffit, et qu'un mot fait qu'on aime,
Il s'écoute, il se plaît, et se répond lui-même.
Et moi, lorsque je parle à force de tourments,
Au lieu de m'écouter on me dit que je mens!
Soit! — Il me souviendra d'avoir été sincère.
Justice des heureux et des grands de la terre!
Qu'importe un peu de mal, pourvu que dans un coin
La victime oubliée aille pleurer plus loin,
Et qu'en marchant sur nous, la vanité blasée
N'entende pas gémir la souffrance écrasée!

LA MARÉCHALE.

Ne te fais pas trop vite un chagrin sans raison.
Nous en reparlerons demain — bonsoir, Louison.

SCÈNE IX.

LISETTE, SEULE.

Demain! Elle est partie — Un accent de colère
N'a point accompagné sa parole dernière.
Peut-être elle me plaint, tout en me condamnant.
Mais que me reste-t-il? que faire maintenant?
Demain, a-t-elle dit. — Jamais! c'est impossible.
Le mal est trop réel, le soupçon trop horrible.
Quand demain sa pitié voudrait me retenir,
Je suis de trop ici — mais comment en sortir?

SCÈNE X.

LISETTE, LA DUCHESSE, habillée, en domino ouvert, un masque à la main.

LA DUCHESSE.
Ma mère n'est pas là? Que fais-tu donc, Lisette?

LISETTE.
Je savais que madame achevait sa toilette.
J'attendais, pour entrer, qu'on voulût bien de moi.

LA DUCHESSE.
Mais, ma chère, en effet, j'ai grand besoin de toi.
Tantôt j'étais souffrante, inquiète, et peut-être
J'ai laissé devant toi quelque souci paraître.
Un mot dit au hasard ne doit pas t'occuper;
Tu me connais assez pour ne t'y pas tromper.
Voici ma main; oublie un instant de caprice.

LISETTE, baisant la main de la duchesse.
Ah! madame!

LA DUCHESSE.
Il s'agit de me rendre un service.
Le Duc est cette nuit au bal de l'Opéra.
Je voudrais bien un peu voir ce qu'il y fera;

Mais je suis malgré moi si triste et si maussade,
Que je n'ai pas le cœur à cette mascarade.
Maintenant que les gens me viennent avertir,
Le courage me manque au moment de partir.
Vas-y, Louison, veux-tu?

LISETTE.

Moi, madame?

LA DUCHESSE.

Oui, par grâce.
Prends ce domino-là, qui m'étouffe et me lasse.
(Elle lui donne son domino et son masque.)
Tâche d'entendre un peu, de beaucoup regarder.
Si tu vois le Duc seul, tu pourras l'aborder,
L'intriguer au besoin — sans qu'il te reconnaisse;
Mais s'il est en conquête avec quelque déesse,
Du ciel de l'Opéra descendue un moment,
Tu me comprends, ma chère? Écoute seulement.

LISETTE.

Se peut-il qu'à ce point ce bal vous inquiète?

LA DUCHESSE.

Non, mais vas-y toujours; — Reviens bientôt, Lisette.

SCÈNE XI.

LISETTE, seule.

Le sort prend-il plaisir à se jouer de moi?
Dois-je rester? partir? aller au bal? pourquoi?
— Et pourquoi pas? — Peut-être aurais-je dû tout dire.
Comment briser le cœur, quand la main vous attire?
Non, non, la Maréchale est seule à m'accuser;
C'est elle seule aussi qu'il faut désabuser,
Et jamais un seul mot...

SCÈNE XII.

LISETTE, BERTHAUD.

BERTHAUD, d'un ton froid.

Bonsoir, mademoiselle.

LISETTE.

C'est encor toi, Lucas? eh bien, quelle nouvelle?
Et qu'as-tu fait?

BERTHAUD.

Je viens prendre congé de vous.
Vous voyez un ami, mais non plus un époux.

LISETTE.

Vraiment? et d'où te vient ce visage tragique?

BERTHAUD.

Ne m'interrogez pas.

LISETTE.

Quand on part, on s'explique.

BERTHAUD.

Ce n'est pas malaisé; — Je sais tout.

LISETTE.

Que sais-tu?

BERTHAUD.

Vous l'osez demander? — J'ai tout vu.

LISETTE.

Qu'as-tu vu?

BERTHAUD.

Vos délits, vos horreurs, monstre affreux, crocodile,
Serpent Python!

LISETTE.

Hé quoi! jusqu'à cet imbécile!
Tout est donc aujourd'hui contre moi déclaré?
Ma foi, pour rire un peu j'ai bien assez pleuré.

(Elle éclate de rire.)

BERTHAUD.

Vous riez? vous joignez l'astuce à l'artifice?

LISETTE, lui faisant tenir le domino.

Tiens, nigaud, prends ceci.

BERTHAUD.

Que je me travestisse?

LISETTE.

Hé non, c'est pour m'aider. Viens, marchons de ce pas.

BERTHAUD.

Où?

LISETTE.

Je te le dirai.

BERTHAUD.

Comment?

LISETTE.

Tu le sauras.

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, LA MARÉCHALE.

LA DUCHESSE.

Oui, madame, je reste, et Louison prend ma place.
Le chagrin me poursuit, quelque effort que je fasse;
Je lutte en vain, le cœur me manque à chaque pas.
Cette pauvre Louison, vous l'aimez, n'est-ce pas?

LA MARÉCHALE.

Sans doute.

LA DUCHESSE.

Ai-je mal fait de lui dire ma peine?
Puisque j'en souffre tant, j'en veux être certaine.
J'étais bien aise aussi de réparer mes torts,
Car j'ai failli tantôt mettre Louison dehors.
Oui, je ne sais pourquoi, cette méchante envie
M'a durant tout le jour malgré moi poursuivie.
Je prenais du dépit contre elle à tout moment.

Je l'ai même grondée, et bien injustement.
Qu'il est cruel à nous, n'est-il pas vrai, madame,
De maltraiter ces gens, de les blesser dans l'âme,
Eux qui passent leur vie à nous servir ainsi,
Parce que nous avons un instant de souci!

LA MARÉCHALE.

Et Lisette, en partant, n'a rien dit, je suppose?

LA DUCHESSE.

Non — Est-ce qu'elle avait à dire quelque chose?

LA MARÉCHALE.

Elle aurait pu d'abord vous demander pardon.

LA DUCHESSE.

A moi? de quelle faute, hélas! et pourquoi donc?
C'est à moi bien plutôt qu'il faut que l'on pardonne.
Dès qu'aux soupçons jaloux mon esprit s'abandonne,
On ne croirait jamais, madame, à quel excès
Ils peuvent m'égarer, si je leur donne accès.
Mille rêves affreux s'offrent à ma pensée.
J'ai beau me répéter que je suis insensée,
Rien ne peut m'en distraire, ils sont plus forts que moi.
Ma raison me trahit et se change en effroi.
Comme d'un voile épais je suis enveloppée;
Je me vois méconnue, et je me vois trompée,
Fâcheuse à mon époux, inutile ici-bas...
Je me vois laide.

LA MARÉCHALE.

Au vrai, l'on ne vous croirait pas.

LA DUCHESSE.

Et lui, madame, hélas! c'est bien tout le contraire.
Le ciel a pris plaisir à le former pour plaire.
De son luxe élégant si l'œil est ébloui,
On croit voir sa parure, et l'on ne voit que lui.
Et cet esprit si fin, tant de délicatesse,
Cette grâce qui semble ignorer sa noblesse!...
Est-ce que j'y vois mal, madame, et, sur ce point,
Me direz-vous encor qu'on ne me croirait point?

LA MARÉCHALE.

Je puis mal aisément vous répondre, ma chère.
Si vous êtes sa femme...

LA DUCHESSE.

Eh bien?

LA MARÉCHALE.

Je suis sa mère.

LA DUCHESSE.

Si nous n'étions que deux à le trouver charmant!
Mais tout le monde l'aime, et c'est là mon tourment.
Puis-je, le croyez-vous, garder un cœur tranquille,
A le voir comme il est, par la cour et la ville,
Au milieu d'un fracas de jeunes étourdis,
Au jeu comme à cheval passant les plus hardis,
Poursuivre, en se jouant, de regards infidèles,
Ces heureuses beautés qui savent être belles?
Ah! c'est là que je sens, à mon mortel ennui,
Combien je dois sembler peu de chose pour lui,
Combien de qualités ne me sont point données,
Que peut-être à ma place une autre eût devinées,
Et combien il est vrai que, sur un tel chemin,
Il faudra tôt ou tard qu'il me quitte la main.

LA MARÉCHALE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est une crainte folle[1].

LA DUCHESSE.

Oui, j'ai tort de pleurer, c'est ce qui me désole.
L'autre jour, par exemple, à ce bal chez le Roi,
Madame de Versel a passé près de moi.
Vous savez ses grands airs, et combien elle est belle.
Un flot d'admirateurs murmurait autour d'elle,
S'écartant toutefois, de peur de la toucher,
Sitôt que par hasard elle daignait marcher.

LA MARÉCHALE.

Oui, c'est une superbe et sotte créature.

[1] Ce vers et les dix-neuf suivants se suppriment au théâtre.

LA DUCHESSE.

Un nœud qu'elle portait tomba de sa coiffure.
Ces messieurs l'ayant vu, je vous laisse à penser
Si chacun s'élança, prêt à le ramasser.
Le Duc fut le plus prompt; mais, au lieu de le rendre,
Il défia tout haut qu'on s'en vînt le lui prendre.
Sur quoi cette marquise, au lieu de s'étonner,
Le prit en souriant, mais pour le lui donner.
Je sais bien là-dessus ce que vous m'allez dire,
Mais je me suis senti pâlir de ce sourire.
C'est un jeu, j'en conviens, c'est un propos de bal,
Tout ce qu'il vous plaira, mais cela fait bien mal.

LA MARÉCHALE.

Je ne vous blâme pas d'être un peu trop sensible.
Prenez quelque repos, enfant, s'il est possible.
Laissez là vos chagrins, et la dame aux grands airs[1].

LA DUCHESSE.

Grâce pour mes chagrins, madame, ils me sont chers.
Au couvent, l'an passé, quand j'appris de l'abbesse
Que j'avais un époux et que j'étais Duchesse,
Le cœur me battait bien un peu, mais pas bien fort.
On fit ce mariage, et je n'y vis d'abord
Qu'un jeune grand seigneur, plein de galanterie,
Qui me donnait gaîment son nom, son rang, sa vie.
Tous ces biens me semblaient si doux à partager,
Que je ne pensais pas qu'un tel sort pût changer.
Si c'est là le bonheur, disais-je, il est bizarre
Qu'à le voir si facile on le trouve si rare.
Mais lorsqu'après un an de ce charmant sommeil,
Arriva par degrés le moment du réveil,
Quand le Duc, fatigué d'une paix importune,
Rougissant tout à coup d'oublier sa fortune,
Voulut, en m'entraînant, la rejoindre à grands pas,

[1] Au lieu de ce vers, on dit au théâtre :

Ce sont de doux chagrins qui vous semblent amers.

Je compris que si loin je ne le suivrais pas.
Alors, prenant pour moi son aspect véritable,
Apparut à mes yeux ce spectre redoutable,
Le monde... ses plaisirs, ses attraits, ses dangers,
L'air enivrant des cours et leurs bruits passagers,
Il me fallut tout voir — alors la Méfiance
M'enseigna lentement sa froide expérience.
Je vis le Duc fêté, bienvenu près du Roi,
Joyeux, heureux partout... excepté près de moi.
Mon cœur, qui d'un soutien s'était fait l'habitude,
Pour la première fois connut la solitude.
Puis je devins jalouse, et je me dis un jour :
Ce n'est plus le bonheur que je sens, c'est l'amour!

LA MARÉCHALE.

Qu'est-ce à dire?

LA DUCHESSE.

Oui, l'amour! — à l'âge où tout s'ignore,
En prononçant ce mot sans le comprendre encore,
On ne voit qu'un beau rêve, une douce amitié,
Où d'un commun trésor chacun a la moitié;
On croit qu'aimer, enfin, c'est le bonheur suprême...
Non. Aimer, c'est douter d'un autre et de soi-même,
C'est se voir tour à tour dédaigner ou trahir,
Pleurer, veiller, attendre... avant tout, c'est souffrir!

(Elle pleure.)

LA MARÉCHALE.

Je ne vous blâme point, je vous l'ai dit, Lucile.
Vous voulez qu'on vous aime, et rien n'est plus facile.
Je vous en prie encor, prenez quelque repos.
Je veux, en vous quittant, vous répondre en deux mots.
Vous vous imaginez que le Duc vous délaisse.
Votre tort, c'est la crainte, et le sien, sa jeunesse.
Mon fils est vain, léger, frivole en ses discours;
Mais, s'il aime jamais, il aimera toujours.
Et c'est vous, j'en réponds, qu'il aimera, ma chère.
Rappelez-vous ceci, que vous dit une mère.

(Elle l'embrasse.)

Marton est là, je crois, je vais vous l'envoyer.

LA DUCHESSE.

Pas encore.

LA MARÉCHALE.

Adieu donc.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, seule.

Rester seule à veiller !
C'est mon rôle à présent. —
Ah ! je me sens brisée.
(Elle s'asseoit sur un sofa.)
Mon Dieu, quel triste jour ! ma force est épuisée.
Louison ne revient pas — que font-ils à ce bal ?
Singulier passe-temps que ce plaisir banal !
Déguiser son visage et sa voix, — pourquoi faire ?
Si ce qu'on dit est mal, autant vaudrait le taire.
S'il en est autrement, à quoi bon s'en cacher ?
Mais quoi ! c'est l'inconnu qu'ils vont tous y chercher.
Le sommeil, malgré moi, m'accable — ma pensée
M'échappe, puis revient, puis s'arrête lassée.
Voyons, tâchons de lire un peu.
(Elle prend un livre, l'ouvre, puis le remet sur la table.)
C'est encore pis.
Un roman, juste ciel ! — mes yeux sont assoupis.
(Elle tire sa montre.)
Quel ennui que l'attente ! —
Hélas, pauvre petite,
Je puis du bout du doigt te faire aller plus vite ;
Je puis briser aussi ton rouage léger —
Mais le temps ! — toi ni moi n'y pouvons rien changer.
(Elle s'endort.)

SCÈNE XV.

.LA DUCHESSE, endormie, LE DUC.

LE DUC.

Non, l'on ne vit jamais pareille extravagante.
Se voir apostropher, au bal, par sa servante!
C'est un peu plus qu'étrange. Était-ce bien Louison?
Il faut que cette fille ait perdu la raison.
Je lui donne ici même un rendez-vous fort tendre.
La chose est convenue; elle n'a qu'à m'attendre.
J'entre au bal par hasard, et qu'est-ce que je voi?
Mon rendez-vous qui passe, et va souper sans moi.
Et ce monsieur Berthaud, son chapeau sur la tête,
D'un air victorieux promenant sa conquête,
Devant un poulet froid en train de se griser,
M'annonçant bravement qu'il la veut épouser!
J'ai fait là, sur mon âme, une belle trouvaille.
Morbleu! si de mes jours jamais je m'encanaille,
Je consens... Qu'est-ce donc? — Ma femme seule ici?
Elle dort — sauvons-nous —

(Il va pour sortir et s'arrête.)

Elle est gentille ainsi.
Que faisait-elle là? — Dort-elle en conscience?
Qui sait? J'en veux un peu faire l'expérience.
Hé, Duchesse! — Elle dort, et très-profondément.
Je ne suis qu'un mari — Si j'étais un amant!
En semblable rencontre on pourrait, sans mensonge,
Essayer, comme on dit, de passer pour un songe.
Je ne l'ai jamais vue ainsi; — mais c'est charmant.
Qu'a-t-elle dans la main? Sa montre? Hé, oui vraiment.
Que fait-elle, en dormant, d'une chose pareille?
On sait l'heure qu'il est, tout au plus, quand on veille.
A-t-elle donc veillé ce soir? — par quel hasard?

(Il regarde à la montre de la Duchesse.)

Une heure du matin — on prétend que c'est tard.
Veiller! — pourquoi veiller? pour moi? bon! quelle idée!

Elle avait de ce bal la tête possédée;
Son dessein n'était pas de rester à dormir —
Mais peut-être était-il de me voir revenir?
Oui; pourquoi chercherais-je à me tromper moi-même?
Si ma femme est jalouse, il faut donc qu'elle m'aime.
Je ne lui vis jamais faux semblant ni détour.
C'est moi qu'elle attendait, c'est clair comme le jour.
Ma foi, je suis bien bon d'aller à l'aventure
Chercher, sous un sot masque, une sotte figure,
Pour rencontrer en somme, à ce triste Opéra,
Quoi? rien de ce qu'on veut, et tout ce qu'on voudra!
Beau métier, d'écouter, au bruit des ritournelles,
Trois morceaux de carton jasant sous leurs dentelles!
De me faire berner par Javotte ou Louison,
Quand la grâce et l'amour sont là, dans ma maison!
Faut-il que nous ayons la cervelle assez folle
Pour fuir ce qui nous plaît, nous charme et nous console,
Pour chercher le bonheur où son ombre n'est pas,
Et lui tourner le dos quand il nous tend les bras!
Pauvre duchesse, hélas! si jeune et si jolie,
Avec sa patience et sa mélancolie,
Je devrais l'adorer — mais non, je vais plutôt
Me faire obscurément le rival de Berthaud!
Quelle pitié, grand Dieu! quelle pauvreté d'âme!
Il est de mauvais goût d'oser aimer sa femme.
Les bavards sont fâchés si l'on ne vit comme eux,
Et l'on est ridicule à vouloir être heureux!

(En ce moment la Duchesse s'éveille, puis écoute, en feignant de dormir.)

Hé quoi! suis-je donc fait pour suivre leur méthode?
Je puis mettre un chiffon, une veste à la mode,
Pour une broderie on se règle sur moi,
Et, dans mon propre cœur, les sots me font la loi!
Si je voulais pourtant, quoi qu'ils en puissent dire,
En leur montrant ce cœur, les défier d'en rire?
Oui, l'on peut, quand on hait, cacher la vérité,

Renier ce qu'on aime est une lâcheté.
Si j'osais les braver et m'en passer l'envie?
Leur dire : Je suis las de votre sotte vie;
J'ai, dans votre cohue, erré jusqu'à ce jour,
Mais la honte m'en chasse, et me rend à l'amour!
Que me répondraient-ils, ces roués en peinture,
S'ils voyaient cette belle et noble créature
M'accompagner, et moi la couvrant en chemin
De mon manteau d'hermine, une épée à la main?
Et si je leur disais : Cette fière Duchesse,
C'est ma sœur, mon enfant, ma femme et ma maîtresse;
Ma vie est dans son cœur, ma place est à ses pieds!

(Il se met à genoux; la Maréchale paraît dans le fond de la scène.)

LA DUCHESSE.

Dans mes bras, mon ami.

LE DUC.

Comment! vous m'écoutiez?

LA DUCHESSE.

Valait-il mieux dormir?

LE DUC, à la Maréchale.

Et vous aussi, ma mère?
J'ai donc parlé bien haut?

LA MARÉCHALE.

Valait-il mieux vous taire?

LE DUC.

Non. Je me croyais seul, et je rends grâce aux cieux
D'avoir eu pour témoins ce que j'aime le mieux.

(On entend rire dans la coulisse.)

Qu'est-ce ceci?

LA DUCHESSE.

C'est Louison.

LE DUC.

Que Dieu la tienne en joie!
Vous savez qu'elle part?

LA DUCHESSE.

Non pas. Qui la renvoie?

LE DUC.

Elle-même. Elle vient, ce soir, à l'Opéra,
De me tout déclarer, jusqu'au mari qu'elle a.
Eh! tenez, les voici.

SCÈNE XVI.

LA MARÉCHALE, LA DUCHESSE, LE DUC, LOUISON, BERTHAUD.

LA MARÉCHALE.

Que nous dit-on, Lisette?
Vous voulez nous quitter sans qu'on vous le permette?

LISETTE.

Je venais demander cette permission.

LA MARÉCHALE.

Vous épousez... monsieur?

LE DUC.

C'est une passion.

BERTHAUD.

Oh! oui.

LISETTE.

Non, Monseigneur, ce n'est qu'un honnête homme,
Fils d'un de vos fermiers.

BERTHAUD, à la Duchesse.

Oui, madame, on me nomme...

LISETTE.

Tais-toi.

BERTHAUD.

Pourquoi donc faire? on me parle.

LISETTE.

Tais-toi.

LA DUCHESSE, à Lisette.

Il n'est pas beau, Louison.

LISETTE, à la Duchesse.

Il l'est assez pour moi.

LE DUC.

Parbleu, monsieur Berthaud, vous ne vous gênez guères,

De venir à Paris braconner sur nos terres,
Et nous ravir ainsi les cœurs en un moment.
Vous êtes un fripon.

BERTHAUD, à Louison.

Ce seigneur est charmant.

LE DUC.

Et votre poulet froid, sans compter la bouteille,
Vous en trouvez-vous bien?

BERTHAUD.

Monseigneur, à merveille;
Je...

LISETTE.

Tais-toi donc.

BERTHAUD.

Encor? toujours se taire ici!
Je me rattraperai chez nous.

LISETTE, à la Maréchale.

Et vous aussi,
Madame, riez-vous de mon futur ménage?

LA MARÉCHALE, l'attirant à part.

Non, Louise, j'ai compris, et je vois ton courage.
Si j'ai peine, à présent, à te laisser partir,
Tu n'auras pas du moins lieu de t'en repentir.
Ta dot, bien entendu, me regarde, et j'espère
Rendre aussi ton retour agréable à ton père.
Quant à ton prétendu...

LISETTE.

Vous m'avez dit tantôt
De trouver un prétexte.

LE DUC.

Allons, monsieur Berthaud,
Aimez bien votre femme; elle est bonne et jolie.
C'est encore ici-bas la plus sage folie.

FIN DE LOUISON.

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE VALBERG.
LE BARON.
GERMAIN.
LA COMTESSE DE VERNON.
VICTOIRE, femme de chambre de la Comtesse.

(La scène est à la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, GERMAIN.

LE BARON.

Mon neveu, dis-tu, n'est point ici?

GERMAIN.

Non, monsieur, je l'ai cherché partout.

LE BARON.

C'est impossible ; il est cinq heures précises. Ne sommes-nous pas chez la comtesse?

GERMAIN.

Oui, monsieur, voilà son piano.

LE BARON.

Est-ce que mon neveu n'est plus amoureux d'elle?

GERMAIN.

Si fait, monsieur, comme d'habitude.

LE BARON.

Est-ce qu'il ne vient pas la voir tous les jours.

GERMAIN.

Monsieur, il ne fait pas autre chose.

LE BARON.

Est-ce qu'il n'a point reçu ma lettre?

GERMAIN.

Pardonnez-moi, ce matin même.

LE BARON.

Il doit donc être dans ce château, puisque je ne l'ai pas trouvé chez lui. Je lui avais mandé que je quitterais Paris à une heure et quart, que je serais par conséquent à Montgeron à trois heures. De Montgeron ici il y a deux lieues et demie. Deux lieues et demie, mettons cinq quarts d'heure, en supposant les chemins mauvais, mais, à tout prendre, ils ne le sont point.

GERMAIN.

Bien au contraire, ils sont fort bons.

LE BARON.

Partant à trois heures de Montgeron, je devais par conséquent être au tourne-bride positivement à quatre heures un quart. J'avais une visite à faire à M. Duplessis, qui devait durer tout au plus un quart d'heure. Donc, avec le temps de venir ensuite ici, cela ne pouvait me mener plus tard que cinq heures. Je lui avais mandé tout cela avec la plus grande exactitude. Or, il est cinq heures précisément, et quelques minutes maintenant. Mon calcul n'est-il pas exact?

GERMAIN.

Parfaitement, monsieur, mais mon maître n'y est point.

LE BARON.

Ses paquets, du moins, sont-ils faits?

GERMAIN.

Quels paquets, monsieur, s'il vous plaît?

LE BARON.

Ses malles sont-elles préparées, là-bas, à son château?

GERMAIN.

Pas que je sache, monsieur, aucunement.

LE BARON.

Je lui avais cependant mandé que la Grande-Duchesse était accouchée, la duchesse de Saxe-Gotha. Germain; ce n'est pas une petite affaire.

GERMAIN.

Je le crois bien.

LE BARON.

Je lui avais écrit que M. Desprez, avant-hier soir, était venu me rendre visite. M. Desprez arrivait de Saint-Cloud. Il venait me prévenir que le ministre me priait de passer dans la matinée du lendemain, c'est-à-dire, hier, à son cabinet. J'allais obéir à cet ordre, lorsque je reçus l'avertissement que le ministre était à Compiègne; il y avait accompagné le Roi. Ce fut donc à Compiègne que je me rendis. Comme je savais de quoi il s'agissait, il n'y avait pas de temps à perdre, tu le comprends.

GERMAIN.

Sans aucun doute.

LE BARON.

Le ministre était à la chasse. On me dit d'aller chez M. de Gercourt, qui me conduisit en secret, jusqu'aux petits appartements; — le Roi venait de partir pour Fontainebleau.

GERMAIN.

Cela était fâcheux.

LE BARON.

Point du tout. Je tiens seulement à te faire remarquer combien je suis ponctuel en toute chose.

GERMAIN.

Oh! pour cela oui.

LE BARON.

La ponctualité est, en ce monde, la première des qualités. On peut même dire que c'est la base, la véritable clef de toutes les autres. Car de même que le plus bel air d'opéra, ou le plus joli morceau d'éloquence ne sauraient plaire hors de leur lieu et place, de même les plus rares vertus et les plus gracieux procédés n'ont de prix qu'à la condition de se produire en un moment distinct et choisi. Retiens cela, Germain, rien n'est plus pitoyable que d'arriver mal à propos, eût-on d'ailleurs le plus grand mé-

rite, témoin ce célèbre diplomate qui arriva trop tard à la mort de son prince, et vit la reine mettant ses papillotes; ainsi se détruisent les plus beaux talents, et l'on a vu des gens couverts de gloire dans les armées et même dans le cabinet, perdre leur fortune, faute d'une montre convenable et ponctuellement réglée. La tienne va-t-elle bien, mon ami?

GERMAIN.

Je la mets à l'heure continuellement, monsieur.

LE BARON.

Fort bien. Tu sauras donc enfin que, ayant rencontré à Compiègne la marquise de Morivaux, qui me donna une place dans sa voiture, j'appris que l'on m'avait trompé par des renseignements peu exacts, et que le ministre revenait à Paris. Son Excellence me reçut à deux heures et demie, et voulut bien m'annoncer elle-même que la Grande-Duchesse de Gotha était accouchée, comme je te le disais tout à l'heure, et que le Roi avait fait choix de moi et de mon neveu, pour aller la complimenter.

GERMAIN.

A Gotha, monsieur?

LE BARON.

A Gotha. C'est un grand honneur pour ton maître.

GERMAIN.

Oui, monsieur, mais il est sorti.

LE BARON.

Voilà ce que je ne puis comprendre. Il est donc toujours aussi étourdi, aussi distrait que de coutume? Toujours oubliant tout!

GERMAIN.

On ne peut pas trop dire, monsieur. Ce n'est pas qu'il oublie, c'est qu'il pense à autre chose.

LE BARON.

Il faut qu'il soit en route, sans faute, demain matin, pour l'Allemagne. Et il n'a donné aucun ordre pour son départ?

GERMAIN.

Non, monsieur. Ce matin seulement, avant de sortir, il a ouvert une grande caisse de voyage, et il s'est promené bien longtemps tout à l'entour.

LE BARON.

Et qu'a-t-il mis dedans?

GERMAIN.

Un papier de musique.

LE BARON.

Un papier de musique?

GERMAIN.

Oui, monsieur, après quoi il a fermé la caisse avec bien du soin, et il a mis la clef dans sa poche.

LE BARON.

Un papier de musique! toujours des folies! si le Roi savait cette maladie-là, oserait-on lui confier une mission d'une si haute importance! heureusement il est sous ma garde. Enfin, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?

GERMAIN.

Il a chanté, monsieur, toute la journée.

LE BARON.

Il a chanté?

GERMAIN.

A merveille, monsieur; c'était un plaisir de l'entendre.

LE BARON.

Le beau prélude pour un ambassadeur! Tu as quelque bon sens, Germain. Dis-moi, le crois-tu réellement capable de se conduire sainement dans une conjoncture si délicate?

GERMAIN.

Quoi, monsieur, d'aller à Gotha, faire la révérence à une accouchée? Il me semble que j'irais moi-même.

LE BARON.

Tu ne sais pas de quoi tu parles.

GERMAIN.

Dame, monsieur, de la Grande-Duchesse; c'est vous qui me dites qu'elle est accouchée.

LE BARON.

Il est vrai qu'elle a donné le jour à un nouveau rejeton d'une tige auguste. Mais qu'a fait encore mon neveu?

GERMAIN.

Il est venu ici, je ne sais combien de fois, frapper à la porte de madame la comtesse.

LE BARON.

Et où est-elle, la comtesse ?

GERMAIN.

Monsieur, elle n'est pas levée.

LE BARON.

A cette heure-ci! c'est inconcevable. Elle ne dîne donc pas, cette femme-là ?

GERMAIN.

Non, monsieur, elle soupe.

LE BARON.

Autre cervelle fêlée! Beau voisinage pour un fou !

GERMAIN.

Mon maître serait bien fâché, monsieur, s'il s'entendait traiter de la sorte. Lorsqu'on se hasarde à lui faire remarquer la moindre distraction de sa part, il entre dans une colère affreuse. A telle enseigne que, l'autre jour, il a manqué de m'assommer parce qu'il avait, au lieu de sucre, versé son tabac sur ses fraises, et hier encore...

LE BARON.

Juste Dieu! Est-il croyable qu'un homme de mérite, et du plus haut mérite, Germain (car mon neveu est fort distingué), tombe d'une manière aussi puérile dans des égarements déplorables!

GERMAIN.

Cela est bien funeste, monsieur.

LE BARON.

Ne l'ai-je pas vu, de mes propres yeux, traverser, les mains dans ses poches, une contredanse Royale, et se promener au milieu du quadrille, comme dans l'allée d'un jardin?

GERMAIN.

Parbleu! monsieur, il a fait la pareille, l'autre soir, chez madame la comtesse. Il y avait grande compagnie, et M. Vertigo, le poëte d'à côté, lisait un mélodrame en vers. A l'endroit le plus touchant, monsieur, quand la jeune fille empoisonnée reconnaissait son père parmi les assassins, quand toutes ces dames fondaient en larmes, voilà mon maître qui se lève, et s'en va boire le verre d'eau que l'auteur avait sur sa table. Tout l'effet de la scène a été manqué.

LE BARON.

Cela ne m'étonne pas. Il a bien mis un jour trente sous dans une tasse de thé que lui présentait une charmante personne, croyant qu'elle quêtait pour les pauvres.

GERMAIN.

L'hiver dernier, vous étiez absent, lors du mariage de monsieur son frère. Il devait, comme vous pensez, faire les honneurs au repas de noces. J'entre chez lui, vers le soir, pour l'aider à faire sa toilette. Il me renvoie, se déshabille lui-même, puis se promène une heure durant, sauf votre respect, en chemise; après quoi il s'arrête court, se regarde dans la glace avec étonnement : Que diable fais-je donc? se demande-t-il : parbleu! il fait nuit, je me couche. Et là-dessus il se mettait au lit, oubliant la noce et le dîner, si nous n'étions venus l'avertir.

LE BARON.

Et tu crois qu'un pareil extravagant est capable d'aller à Gotha! Vois quelle tâche j'entreprends, Germain, car il faut bien, bon gré, mal gré, que la volonté du Roi s'accomplisse. Il n'y a pas à dire, c'est mon neveu qui a le titre, je ne fais que l'accompagner; on lui donne ce titre

parce qu'il porte un nom, celui de son père, qui est plus que le mien, et c'est moi qui suis responsable.

GERMAIN.

Puisque mon maître a du mérite.

LE BARON.

Sans doute, mais cela suffit-il? Il m'avait promis de se corriger.

GERMAIN.

Il s'y étudie, monsieur, tout doucement; mais il n'aime pas qu'on le contrarie, et si vous m'en croyez... Le voici.

SCÈNE II.

LE BARON, GERMAIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah çà! c'est donc une gageure? on me volera donc toujours mes papiers!

GERMAIN.

Monsieur, voilà M. le Baron...

LE MARQUIS.

Qu'as-tu fait, drôle, d'un papier de musique que j'avais tantôt? Où l'as-tu mis? où est-il passé?

LE BARON.

Bonjour, Valberg; que vous arrive-t-il?

LE MARQUIS.

Je ferai maison nette, un de ces jours, je vous mettrai tous à la porte.

(Au baron, qui rit.)

Et vous, maraud, tout le premier.

GERMAIN.

Monsieur, c'est M. le Baron.

LE MARQUIS.

Ah! pardon, mon cher oncle, vous venez donc de Paris? C'est que j'ai perdu un papier de musique.

GERMAIN.

C'est sûrement celui-là qu'il a si bien serré.

LE BARON.

Vous voyez, mon neveu, que je suis exact, je suis arrivé à l'heure dite. Et vous, êtes-vous disposé à partir?

LE MARQUIS.

A partir?

LE BARON.

Oui, demain matin.

LE MARQUIS.

Oui, je vous le jure, si j'éprouve un refus, je pars sur-le-champ, et vous ne me reverrez de la vie.

LE BARON.

Quel refus? que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Oui, sur l'honneur, si je suis reçu avec froideur, si ma démarche est mal accueillie, mon parti est pris irrévocablement.

LE BARON.

Eh! quelle froideur, quel mauvais accueil avez-vous à craindre, venant de la part du Roi?

LE MARQUIS.

Est-ce que le Roi se mêle de tout ceci?

LE BARON.

Parbleu, apparemment, puisque vous serez porteur d'une lettre autographe de Sa Majesté.

LE MARQUIS.

Pour la comtesse?

LE BARON.

Pour la Grande-Duchesse. Oubliez-vous que vous êtes chargé...

LE MARQUIS.

C'est que je confondais, parce que j'ai aussi une lettre à écrire à la comtesse. L'avez-vous vue?

LE BARON.

Non, elle dort.

LE MARQUIS.

Hé bien, que dites-vous de cette affaire-là? Ne fais-je pas bien?

LE BARON.

Quelle affaire?

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, je sais bien ce que vous m'allez dire. Vous n'avez jamais pu la souffrir, vous vous êtes brouillé avec elle, vous lui avez fait un procès; eh bien, je vous le demande, qu'est-ce qu'on gagne à ces choses-là? Votre avocat a fait de belles phrases pour un méchant quartier de vigne; le voilà maintenant au parlement. Ses discours n'ont pas le sens commun. On dit que c'est de la grande politique, moi je prétends qu'il n'en a point du tout, et vous verrez que la loi sera rejetée.

LE BARON.

De quoi venez-vous me parler? Il s'agit ici de choses sérieuses et qui réclament toute votre attention.

LE MARQUIS.

S'il en est ainsi, vous n'avez qu'à dire. Parlez, monsieur, je vous écoute.

LE BARON.

Il s'agit de notre ambassade. Avez-vous lu ce que je vous ai mandé?

LE MARQUIS.

De notre ambassade? oui sans doute; je suis toujours aux ordres du Roi.

LE BARON.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Sa Majesté connaît mon dévouement.

LE BARON.

A merveille. Vous serez donc prêt..

LE MARQUIS.

En doutez-vous? mes ordres sont donnés; Germain, tout est-il préparé?

GERMAIN.

Monsieur, je n'ai point reçu d'ordres.

LE MARQUIS.

Comment, coquin! Et cette grande malle que je t'ai fait mettre au milieu de ma chambre?

GERMAIN.

Ah! si monsieur veut chanter en route...

LE MARQUIS.

Chanter en route, impertinent!

GERMAIN.

Dame, monsieur, votre musique est dedans, et la clef est dans votre poche.

LE MARQUIS.

Dans ma... Ah! parbleu, c'est vrai. On me l'aura donnée sans doute avec mes gants et mon mouchoir. Ces gens-là ne font attention à rien.

GERMAIN.

Je puis vous assurer, monsieur...

LE BARON.

Laisse-nous, ne dis mot, et va tout préparer.

(Germain sort.)

Maintenant, Valberg, il faut que je vous quitte, pour retourner chez M. Duplessis, prendre les lettres de la cour. Je n'ai que deux mots à vous dire : songez, mon neveu, que notre voyage n'est point une mission ordinaire, et que, selon l'habileté que vous y déploierez, votre avenir peut en dépendre.

LE MARQUIS.

Hélas! je ne le sais que trop.

LE BARON.

Il faut donc que vous me promettiez de tenter sur vous-même un effort salutaire, de vaincre ces petites distractions, ces faiblesses d'esprit parfois si fâcheuses, afin de conduire sagement les choses.

LE MARQUIS.

Oh! pour cela, je vous le promets.

LE BARON.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Très-sérieusement.

LE BARON.

Allez donc achever de donner vos ordres. Il est six heures moins vingt minutes; je vais chez M. Duplessis, ce n'est pas loin, je serai de retour pour le dîner. Allons, vous me promettez donc de suivre en tout point mes conseils? vous savez ce que c'est que ces messieurs de la cour.

LE MARQUIS.

Oh! ne vous mettez pas en peine. Je sais comment il faut s'y prendre vis-à-vis d'eux. Je me ferai écrire partout. Il faut que je sache seulement le nom de votre rapporteur, et j'irai moi-même...

LE BARON.

Je n'ai point de rapporteur; que voulez-vous donc dire?

LE MARQUIS.

Si vous n'avez pas de rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos juges.

LE BARON.

Mes juges? à propos de quoi?

LE MARQUIS.

Pour votre procès.

LE BARON.

Mais je n'ai point de procès.

LE MARQUIS.

Comment! vous ne m'avez pas dit de voir ces Messieurs de la Cour?

LE BARON.

Je vous parle de la cour de Saxe.

LE MARQUIS.

Ah! oui, c'est pour notre ambassade. — Je suis un peu

préoccupé; c'est la comtesse qui a un procès, et je me suis chargé de le suivre. C'est une femme charmante!

LE BARON.

Oui, oui, nous savons que vous êtes coiffé d'elle, et que le voisinage est cause que vous vous enterrez dans votre château. Mais il ne faut pas que cette inclination traverse nos plans, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, allez, soyez en paix. Quand je n'y songe pas, voyez-vous, je parais, comme cela, un peu insouciant, mais quand je me mêle de choses graves, personne n'est plus attentif que moi.

LE BARON.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Allez chez M. Duplessis, soyez en paix, je me charge du reste.

LE BARON.

Nous verrons votre exactitude.

LE MARQUIS.

Je vais surveiller Germain, de peur qu'il ne fasse quelque méprise.

LE BARON.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je vais achever de mettre mes papiers en ordre. J'en ai beaucoup.

LE BARON.

Ne m'arrêtez donc pas, je vous prie.

LE MARQUIS.

Dieu m'en préserve! Allez, monsieur, allez prendre les lettres Royales; de mon côté j'écrirai à ma mère; — il est bien juste aussi que je remercie le ministre; je laisserai mes chiens à madame de Belleroche, j'avertirai tous nos parents, et à votre retour, je l'espère, le mariage sera décidé.

LE BARON, s'arrêtant au moment de sortir.

Comment, le mariage! quel mariage?

LE MARQUIS.

Hé! le mien, ne le savez-vous pas?

LE BARON.

Que signifie cette plaisanterie? votre mariage, dites-vous?

LE MARQUIS.

Oui, avec la comtesse; ne vous ai-je pas dit que je l'épousais?

LE BARON.

Non vraiment. En voici bien d'une autre.

LE MARQUIS.

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

LE BARON.

Mais on ne se marie pas la veille d'un départ. C'est apparemment pour votre retour.

LE MARQUIS.

Non pas; mon sort se décide aujourd'hui.

LE BARON.

Vous n'y pensez pas, mon ami.

LE MARQUIS.

J'y pense très-fort, car je ne partirai qu'après et selon sa réponse.

LE BARON.

Mais que cette réponse soit bonne ou mauvaise, qu'a-t-elle à faire avec notre ambassade? Vous ne voulez pas, je suppose, emmener la comtesse?

LE MARQUIS.

Pourquoi non, si elle y consent?

LE BARON.

Miséricorde, une femme en voyage! Des chapeaux, des robes, des femmes de chambre, une pluie de cartons, des nuits d'auberge, des cris pour un carreau cassé!

LE MARQUIS.

Vous parlez là de bagatelles.

LE BARON.

Je parle de ce qui est convenable, et ceci ne l'est pas du tout. Il n'est point dit, dans les lettres que j'ai, que vous emmèneriez une femme, et je ne sais si on le trouverait bon.

LE MARQUIS.

C'est ce dont je me soucie fort peu.

LE BARON.

Mais je m'en soucie beaucoup, moi qui vous parle; et si vous insistez, je vous déclare...

(Le marquis se met au piano et prélude.)

(A part.)

En vérité, ce garçon-là est fou; il est impossible qu'il aille à Gotha. Que faire? je ne puis partir seul, son nom est tout au long dans la lettre Royale. Si je dis ce qui en est, voilà un scandale, et quand bien même j'obtiendrais que mon nom fût mis à la place du sien (ce qui serait de toute justice), voilà un retard considérable, et l'à-propos sera manqué.

(On entend sonner.)

Grand Dieu! c'est la comtesse qui sonne... Je vais manquer M. Duplessis. Mon neveu, de grâce, écoutez-moi.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous croyais parti.

LE BARON.

Vous êtes amoureux de la comtesse.

LE MARQUIS.

C'est mon secret.

LE BARON.

Vous venez de me le dire.

LE MARQUIS.

Si cela m'est échappé, je ne m'en cache pas.

LE BARON.

Ne plaisantons point, je vous prie. Je ne puis parler

pour vous à la comtesse ; elle me déteste, et je suis pressé. Voici ce que je vous propose. Deux choses sont, qu'il faut mener à bien, votre mariage et votre ambassade. Ne sacrifiez pas l'un à l'autre.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

LE BARON.

Voyez donc la comtesse, obtenez une réponse. Si elle accepte, je ne m'oppose pas à ce qu'elle vienne en Allemagne, mais ce ne saurait être du jour au lendemain; cela se conçoit naturellement.

LE MARQUIS.

Naturellement.

LE BARON.

Ainsi elle pourrait nous rejoindre.

LE MARQUIS.

Vous avez là une excellente idée.

LE BARON.

N'est-il pas vrai? Si elle refuse...

LE MARQUIS.

Si elle refuse, je la quitte pour jamais.

LE BARON.

C'est cela même; vous fuyez une ingrate.

LE MARQUIS.

Ah! je l'adorerai toujours!

LE BARON.

Certainement.

(A part.)

Il n'est point méchant, et ses distractions même, entre des mains habiles, peuvent tourner à son profit. On n'a pas su le guider jusqu'ici. Allons, il peut venir à Gotha.

(Haut.)

Voilà qui est convenu; je vous laisse. A mon retour, votre démarche sera faite, et le succès, je l'espère, sera favorable, car la comtesse, apparemment, s'attend à votre proposition.

LE MARQUIS.

Mais je ne sais pas trop, car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours; mais, cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

LE BARON.

Cela fait un mariage bien avancé.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas si elle y consentira, car il est difficile de la fixer longtemps sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, et elle est à cent lieues de là.

LE BARON.

Elle est peut-être distraite?

LE MARQUIS.

Oui, elle est distraite. C'est insupportable, cela.

LE BARON.

Oh! je vous en réponds. — Je vais chez M. Duplessis.

LE MARQUIS.

Oui, vous ferez bien, parce que ce mariage, le procès de la comtesse et cette ambassade, tout cela m'occupe beaucoup. On a mille lettres à répondre. Elle veut que je lise un roman nouveau... tout cela ne peut pas s'accorder ensemble... vous en conviendrez bien.

LE BARON.

Oui, oui, songez à votre mariage.

LE MARQUIS.

C'est vrai. Cette diable d'affaire-là me tourne la tête! Je n'y pense jamais. Je ne vous reconduis pas.

LE BARON.

Hé! non, non. Vous vous moquez de moi.

(A part en s'en allant.)

Il voulait, disait-il, surveiller Germain, mais je vais le faire surveiller lui-même.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, VICTOIRE.

LE MARQUIS.

Holà! ho! quelqu'un.

VICTOIRE.

Qu'est-ce que veut monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Donnez-moi ma robe de chambre.

VICTOIRE.

Vous badinez, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Hé! ah!... oui, oui.

VICTOIRE.

On a dit à madame la comtesse que vous étiez ici, et elle va venir.

LE MARQUIS.

Pourquoi cela? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, et j'irai chez elle.

VICTOIRE.

Mais, monsieur, vous y êtes, chez elle.

LE MARQUIS.

Vous avez raison... c'est que je pensais...

VICTOIRE.

Monsieur, voilà madame.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VICTOIRE.

LA COMTESSE, en entrant.

François, dites à Victoire de venir.

VICTOIRE.

Me voilà, madame.

LA COMTESSE.

C'est bon. — Monsieur de Valberg, je suis enchantée de vous voir... Vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde... Je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, madame, au contraire, cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Donnez-moi un autre collet.

(Elle s'assied à sa toilette.)

Celui-ci va à faire horreur.

(Au marquis.)

Asseyez-vous donc.

VICTOIRE.

Mais, madame n'a qu'à le rendre si elle n'en veut pas; cependant il est bien fait. C'est qu'il y a là un pli... Attendez.

(Elle l'arrange.)

LA COMTESSE.

Oui, un pli, voyons.

(Elle se mire.)

Eh! bien, voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme cela. Ayez soin que mademoiselle Dufour m'en fasse un autre tout pareil, mais je dis tout de même, entendez-vous.

VICTOIRE.

Oui, madame. Et quand madame le veut-elle?

LA COMTESSE.

Quand? mais demain matin. Il n'y a qu'à envoyer François tout à l'heure, j'en suis très-pressée.

VICTOIRE.

Il n'y aura peut-être pas assez de temps.

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous trouvez toujours ce que je désire impossible, et puis vous viendrez dire que vous m'êtes bien attachée.

VICTOIRE.

C'est que rien n'est plus vrai. — Madame me gronde.

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon, donnez-moi du rouge. Eh! bien, monsieur de Valberg, vous ne dites rien?

LE MARQUIS.

Mais vous ne m'écoutez pas, madame.

LA COMTESSE, mettant son ruban.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parliez-vous pas des contraires?

LE MARQUIS.

Des contraires? N'est-ce pas des contrats, plutôt?

LA COMTESSE.

Cela peut bien être. Victoire!

VICTOIRE.

Madame?

LA COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je voulais dire, avec vos contrats.

LE MARQUIS.

Ah! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

LA COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaisir.

LE MARQUIS.

Aurez-vous du monde aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Non, si vous voulez. C'est même ce que je voulais dire, car tous les ennuyeux de la ville prennent ce parc pour leur promenade. Victoire! Qu'on ne laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire, madame.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très-sérieusement.

LA COMTESSE, à Victoire.

Ma belle-sœur, pourtant.

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Elle raffolle de vous, monsieur de Valberg.

LE MARQUIS.

Moi, je la trouve charmante ! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

LA COMTESSE.

Victoire, dites qu'on laisse entrer aussi M. de Clervaut.

VICTOIRE.

Est-ce là tout?

LE MARQUIS.

Ah! madame, M. de Latour aussi, je vous prie.

LA COMTESSE.

M. de Latour? Eh! bien oui, M. de Latour; je le veux bien.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire.

LA COMTESSE.

Attendez. — La liste d'hier.

VICTOIRE.

Mais, madame a laissé entrer tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous croyez?

VICTOIRE.

J'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce cas-là, tout le monde.

VICTOIRE.

Madame aura-t-elle besoin de moi?

LA COMTESSE.

Non, non. — Cependant ne vous éloignez pas... Qu'on m'avertisse quand mes étoffes viendront.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous faites des emplettes?

LA COMTESSE.

Oui, pour cet hiver.

LE MARQUIS.

Vous aimez beaucoup le monde, madame.

LA COMTESSE.

Sans doute, je ne connais que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendue malheureuse, pendant trois ans qu'il m'a tenue enfermée avec lui, dans une de ses terres.

LE MARQUIS.

Dans une de ses terres?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, excepté ce voyage que nous avons fait sur les bords du Rhin.

LE MARQUIS.

Sur les bords du Rhin?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Est-ce un beau pays?

LA COMTESSE.

Je ne peux pas trop vous dire, je ne m'y connais pas. On se donne beaucoup de fatigue pour visiter toutes sortes d'endroits, et je ne vois pas la différence. C'est

une faculté qui m'est refusée. On me montre des châteaux, des bois, des rivières, des églises surtout... Ah! Dieu, les églises, les églises gothiques, il y fait un froid! c'est un rhume de tous les jours. Je me souviens encore de mes réveils, quand j'étais le matin dans un lit bien chaud, brisée par un voyage en poste, et que M. de Vernon entrait dans ma chambre avec la perspective d'une cathédrale!

LE MARQUIS.

Oui, cela doit être fort pénible.

LA COMTESSE.

A se faire Turc pour rester chez soi. Et notez bien que ce n'était pas assez d'essuyer des caveaux humides, de se tordre le cou pour voir des rosaces. Le triomphe de mon mari était de monter dans les flèches, et l'on me hissait après lui. Connaissez-vous ce travail-là? On grimpe en rond autour d'un pilier, dans une tourelle qui vous suffoque, et l'on s'en va montant et tournant, toujours comme avec un tire-bouchon dans la tête, jusqu'à ce que le mal de mer vous prenne, et qu'on ferme les yeux pour ne pas tomber. C'est alors que votre cornac tire de sa poche une lorgnette pour vous faire admirer le pays. Voilà comme j'ai vu l'Allemagne.

LE MARQUIS.

C'est pourtant cette route-là, sans doute, que nous allons prendre avec le Baron.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il est ici, le Baron?

LE MARQUIS.

Oui, madame, il vient d'arriver. Il est venu de Paris ce matin, par ce grand orage; — c'est là ce qui a dérangé le temps, sûrement.

LA COMTESSE, riant.

L'arrivée du Baron! ah! vous êtes délicieux!

LE MARQUIS.

Comment! ne parliez-vous pas de lui?

LA COMTESSE, riant.

Si fait, si fait, c'est à merveille.

LE MARQUIS.

Je le croyais. Je me trompe quelquefois, et c'est insupportable.

LA COMTESSE.

Non, non. — Je vous trouve charmant comme cela.

(Elle cherche quelque chose.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez? Du tabac? j'en ai de fort bon.

(Il ouvre sa tabatière.)

Ah! j'oubliais bien!

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Vous voyez ce papier-là. Devinez.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas deviner, dites-moi tout de suite.

LE MARQUIS.

C'est que si vous voulez vous remarier...

LA COMTESSE, cherchant sur son piano.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez encore?

LA COMTESSE, cherchant.

Parlez, parlez toujours.

LE MARQUIS.

Vous seriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

LA COMTESSE, cherchant toujours.

Avec vous?

LE MARQUIS.

Oh! sûrement.

LA COMTESSE.

Je ne le trouve pas: c'est inconcevable!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez donc là?

LA COMTESSE.

Un papier que j'avais tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Est-ce une chose de conséquence?

LA COMTESSE.

Oui et non, c'est une chanson.

LE MARQUIS.

J'en ai un recueil; si vous voulez, je vous le prêterai. Il est très-complet depuis 1650.

LA COMTESSE.

C'était une chanson nouvelle.

LE MARQUIS.

Il y en a beaucoup dedans.

LA COMTESSE.

Des chansons nouvelles?

LE MARQUIS.

Oui, pour ce temps-là.

LA COMTESSE, riant.

De 1650! ah! ah! ah! vous êtes toujours le même.

LE MARQUIS.

Oui, je suis constant. Cela ne réussit pas toujours, comme vous savez, avec les femmes.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes?

LE MARQUIS.

Ah! si vous vouliez être la mienne!... Voici une visite.

LA COMTESSE.

Eh! c'est votre domestique.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Pardon, madame, c'est un papier que j'apporte à M. le Marquis, de la part de M. le Baron.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, il s'agit bien... Ah! ah! madame, c'est assez singulier; c'est une romance. Est-ce celle que vous cherchiez?

LA COMTESSE.

Voyons; mais il me semble que oui. Vous me l'aviez volée apparemment.

(Elle se met au piano et joue.)

GERMAIN, à part.

Justement, c'est celle de la malle.

(Au marquis.)

Monsieur, M. le Baron m'a dit de vous demander...

LE MARQUIS.

Quoi? qu'est-ce que c'est?

GERMAIN.

Si vous songiez à vos affaires.

LE MARQUIS.

Eh! oui, tu viens nous déranger...

GERMAIN.

C'est que M. le Baron tout à l'heure a reçu un exprès de Fontainebleau, et cela l'inquiète beaucoup. Il est retourné encore chez M. Duplessis; il paraissait tout bouleversé.

LE MARQUIS.

En vérité?

GERMAIN.

Oui, et je vous ai apporté cette musique, afin d'avoir une raison d'entrer et afin de pouvoir vous dire en même temps qu'il faut une réponse sur-le-champ.

LE MARQUIS réfléchit.

Tu as bien fait. Mais il me semble... Ce n'est pas cela, madame, ce n'est pas cela, vous vous trompez.

(Il va au piano.)

LA COMTESSE.

Mais j'y vois clair apparemment. Tenez..

(Elle joue.)

GERMAIN.

Il ne me semble pas qu'ils parlent beaucoup d'affaires. M. le Baron m'a dit de saisir au vol quelques mots de leur entretien.

(Il se retire lentement.)

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que c'est écrit ainsi.

LE MARQUIS.

Oui, pour la musique. Mais les paroles...

LA COMTESSE.

Les paroles, je ne les sais pas.

LE MARQUIS.

Comment! elles sont de...

(Il chante.)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

GERMAIN, près de la porte.

Cela ne prend pas le chemin de Gotha.

LE MARQUIS.

J'ai oublié le reste; c'est singulier.

LA COMTESSE.

Très-singulier, avec votre mémoire!

LE MARQUIS.

Oui, ordinairement je retiens tout ce que je veux.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, GERMAIN, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Voilà vos étoffes, madame.

LA COMTESSE.

C'est bon.

LE MARQUIS.

On vous demande? je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

LA COMTESSE.

Ne venez-vous pas avec moi? vous me donnerez votre avis.

LE MARQUIS.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'attends quelqu'un à qui j'ai à parler.

LA COMTESSE.

Ici? chez moi?

LE MARQUIS.

Oui; — et à propos. — C'est vous.

LA COMTESSE.

Moi?

LE MARQUIS.

Oui, mais ne vous l'ai-je pas dit?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas quand.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure. Je ne suis venu ici que pour cela.

LA COMTESSE.

Je ne m'en souviens pas.

LE MARQUIS.

Mais à quoi donc pensez-vous? vos distractions, vraiment, ne sont pas concevables. Il me semble pourtant...

LA COMTESSE.

Dites.

LE MARQUIS.

Que je vous ai parlé de mon voyage.

LA COMTESSE.

Quel voyage?

LE MARQUIS.

En Allemagne.

LA COMTESSE.

Hé! non, c'est moi qui vous ai parlé du mien.

LE MARQUIS.

Comment du vôtre?

LA COMTESSE.

Oui, de ce voyage aux bords du Rhin, que j'ai fait avec mon mari.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, je vous assure...

LA COMTESSE.

Vous extravaguez, venez voir mes étoffes. Je vous donnerai mon volume de je ne sais plus qui, et vous trouverez la fin de notre romance.

LE MARQUIS, s'en allant.

Mais, c'est moi...

LA COMTESSE, de même.

Je vous dis que c'est moi.

SCÈNE VIII.

GERMAIN, VICTOIRE.

GERMAIN.

Mam'zelle Victoire, que dites-vous de cela! Vous savez que monsieur aime madame.

VICTOIRE.

Et je sais que madame aime monsieur.

GERMAIN.

Et que monsieur veut épouser madame.

VICTOIRE.

Et que madame ne demande pas mieux.

GERMAIN.

En êtes-vous sûre?

VICTOIRE.

Parfaitement.

GERMAIN.

Mais vous ne savez peut-être pas que nous allons en ambassade.

VICTOIRE.

Où?

GERMAIN.

A Gotha. Il paraît, d'après ce qu'on m'a dit, que la Duchesse est accouchée, et nous allons lui faire compliment de la part de Sa Majesté.

VICTOIRE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GERMAIN.

Cela signifie que mon maître veut que la Comtesse dise oui ou non avant ce départ, afin d'en avoir la conscience nette. Que nous partons demain matin avec le Baron, qu'il ne faudrait qu'un mot pour arranger tout, et qu'au lieu de le dire, ils chantent.

VICTOIRE.

Il a pourtant parlé mariage et voyage.

GERMAIN.

Et elle lui a répondu chanson.

VICTOIRE.

Pourquoi votre Baron ne vient-il pas au secours?

GERMAIN.

Par crainte de tout gâter, parce qu'il est brouillé, à ce qu'il croit, avec votre maîtresse.

VICTOIRE.

Monsieur Germain.

GERMAIN.

Mam'zelle Victoire.

VICTOIRE.

Nos maîtres sont de grands enfants; il faut arranger cette affaire-là. Vous venez d'apporter un papier; n'est-ce pas cela qu'ils chantaient?

GERMAIN.

Oui, le voici.

VICTOIRE.

Donnez-le-moi, et maintenant...

(Elle écrit sur la romance.)

GERMAIN.

Qu'est-ce que vous écrivez là-dessus?

VICTOIRE.

Ne vous mettez pas en peine. Posons cela sur le piano.

GERMAIN, lisant.

Mais s'ils se fâchent?

VICTOIRE.

Est-ce que cela se peut? Elle rêve de lui en plein jour. A plus forte raison...

GERMAIN.

Les voici qui viennent; sauvons-nous.

VICTOIRE.

Et écoutons.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Vous n'aimez pas ce pou-de-soie rose?

LE MARQUIS, un livre à la main.

Non, ce n'est pas ce que je choisirais.

(Lisant.)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

LA COMTESSE.

Vous voilà bien content. Avec votre livre en main, vous êtes bien sûr de votre mémoire.

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, je n'avais que faire du livre, cela me serait revenu tout de suite.

(Lisant.)

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire,
Sait, à te voir parler, et rougir et sourire
De quels hôtes divins le ciel est habité.

LA COMTESSE.

Vous y mettez une expression!...

LE MARQUIS.

Il n'est pas difficile, madame, d'exprimer ce qu'on sent du fond du cœur, et ces vers ne semblent-ils pas faits tout exprès pour qu'on vous les dise?

Fanny, l'heureux mortel...

LA COMTESSE.

Vous vous divertissez, je crois.

LE MARQUIS.

Non, je vous le jure sur mon âme, et par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je... je trouve ces vers-là charmants.

LA COMTESSE.

Eh bien, venez les chanter, je vous accompagnerai.

(Elle s'assied au piano.)

LE MARQUIS, près d'elle.

Vous verrez que je me passerai de livre... A quoi pensez-vous donc, madame?

LA COMTESSE.

A ce pou-de-soie rose. Vous ne l'aimez pas?

LE MARQUIS.

Non, j'aime mieux ce taffetas feuille-morte.

LA COMTESSE.

C'est une étoffe trop âgée.

LE MARQUIS.

Elle m'a paru toute neuve.

LA COMTESSE.

Laissez donc! Il y a de ces choses qui sont toujours de l'an passé.

LE MARQUIS.

Que c'est bien femme, ce que vous dites-là!

LA COMTESSE.

Comment, bien femme? Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, oui. Toujours du nouveau — voilà ce qu'il vous faut, à vous autres.

LA COMTESSE.

A vous autres! Vous êtes poli.

LE MARQUIS.

Hors le moment présent, vous ne connaissez rien. Vous ne vous souciez plus des choses de la veille, et, celles du lendemain, vous n'y songez pas. Je vous réponds bien que si j'étais marié, ma femme n'aurait pas tant de fantaisies.

LA COMTESSE.

Vous lui feriez porter une robe feuille-morte

LE MARQUIS.

Feuille-morte, soit, si c'était mon goût.

LA COMTESSE.

Elle s'en moquerait, et ne la porterait pas.

LE MARQUIS.

Elle la porterait toute sa vie, madame, si elle m'aimait véritablement.

LA COMTESSE.

Eh bien! à ce compte-là, vous resterez garçon.

LE MARQUIS.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA COMTESSE.

Oui, je vous conseille de renoncer à trouver une victime de bonne volonté.

LE MARQUIS.

O ciel! mais c'est ma mort que vous m'annoncez là!

LA COMTESSE.

Comment, votre mort!

LE MARQUIS.

Assurément. Je ne suis pas comme vous, moi, madame. Il ne faut pas me dire deux fois les choses. Oh! je craignais cette cruelle parole, mais en la prévoyant, je ne l'entendais pas. Elle me désespère, elle m'accable... au nom du ciel! ne la répétez pas.

LA COMTESSE.

Mais, bon Dieu, quelle mouche vous pique?

LE MARQUIS.

Croyez-vous donc que je puisse rester au monde loin de vous, loin de tout ce qui m'est cher? La vie me serait insupportable. Riez-en, madame, tant qu'il vous plaira. Je sais bien que vous me direz qu'un voyage à la hâte est toujours fâcheux, que, si j'ai mes projets, vous avez les vôtres? que sais-je? — Vous trouverez cent raisons, cent obstacles... mais en est-il un seul, en voit-on quand on aime? Est-ce votre procès qui vous retient? mais je vous ai dit qu'il était gagné. Je suis allé vingt fois chez votre avoué. Il demeure un peu loin, mais qu'importe? Ce n'est pas là ce qui vous occupe — non, madame, vous ne m'aimez pas.

LA COMTESSE.

Je vous demande bien pardon; mais quel galimatias me faites-vous là?

LE MARQUIS.

Je ne dis que l'exacte vérité; mais puisque vous ne voulez pas l'entendre, je me retire. Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Savez-vous une chose, Marquis? c'est que les distractions ne plaisent qu'à la condition d'être plaisantes. Quand vous prenez le chapeau du voisin, ou quand vous appelez le curé « mademoiselle », personne ne songe à s'en fâcher; mais il ne faut pas que cela vous encourage jusqu'à perdre tout à fait le sens, et à parler, pour une robe feuille-

morte, comme un homme qui va se noyer; car vous comprenez que dans ce cas-là, notre part à nous, qui vous voyons faire, ce n'est plus de la gaieté, c'est de la patience, et il n'est jamais bon d'avoir affaire à elle; c'est l'ennemie mortelle des femmes.

LE MARQUIS.

Cela veut dire que je vous importune. Raison de plus pour m'éloigner de vous.

LA COMTESSE.

En vérité, vous perdez l'esprit.

LE MARQUIS.

De mieux en mieux. — Que je suis malheureux!

LA COMTESSE.

Vous ne soupez pas avec moi?

LE MARQUIS.

Non, je m'en vais. — Adieu, madame.

(Il s'assied dans un coin.)

LA COMTESSE.

Ma foi, faites ce que vous voudrez, vous êtes intolérable et incompréhensible. Tenez, laissez-moi à ma musique. Qu'est-ce que c'est que cela?

(Elle se retourne vers le piano, et lit tout bas ce qu'il y a sur la romance.)

LE MARQUIS, assis.

Elle que j'aimais si tendrement! faut-il que j'aie pu lui déplaire! qu'ai-je donc fait qui l'ait offensée? Quoi! je viens ici, le cœur tout plein d'elle, mettre à ses pieds ma vie entière; je lui fais en toute confiance l'aveu sincère de mon amour; je lui demande sa main le plus clairement et le plus honnêtement du monde, et elle me repousse avec cette dureté! C'est une chose inconcevable; plus j'y réfléchis, moins je le comprends.

(Il se lève et se promène à grands pas sans voir la Comtesse.)

Il faut sans doute que j'aie commis à mon insu quelque faute impardonnable.

LA COMTESSE, lui présentant le papier quand il passe devant elle.

Tenez, Valberg, lisez donc cela.

LE MARQUIS, de même.

Impardonnable? ce n'est pas possible. Quand je la reverrai, elle me pardonnera. Allons, Germain, je veux sortir. Oui, sans doute, il faut que je la revoie. Elle est si bonne, si indulgente! et si gracieuse et si belle! pas une femme ne lui est comparable.

LA COMTESSE, à part.

Je laisse passer cette distraction-là.

LE MARQUIS, de même.

Il est bien vrai qu'elle est coquette en diable, et paresseuse... à faire pitié! Son étourderie continuelle...

LA COMTESSE, présentant le papier.

Le portrait se gâte. Monsieur de Valberg!

LE MARQUIS, de même.

Son étourderie continuelle pourrait-elle véritablement convenir à un homme raisonnable? Aurait-elle ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère nécessaires dans un ménage? — J'aurais fort à faire avec cette femme-là.

LA COMTESSE.

Ceci mérite d'être écouté.

LE MARQUIS.

Mais elle si bonne musicienne! Germain! Ah! que nous serions heureux, seuls, dans quelque retraite paisible, avec quelques amis, avec tout ce qu'elle aime, car je serais sûr de l'aimer aussi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais non, elle aime le monde, les fêtes! — Germain! — Eh bien! Je ne serais pas jaloux. Qui pourrait l'être d'une pareille femme? —Germain!—Je la laisserais faire; j'aimerais pour elle ces plaisirs qui m'ennuient; je mettrais mon orgueil à la voir admirée; je me fierais à elle comme à

moi-même, et si jamais elle me trahissait... Germain! je lui plongerais un poignard dans le cœur.

LA COMTESSE, lui prenant la main.

Oh! que non, monsieur de Valberg.

LE MARQUIS.

C'est vous, Comtesse! grand Dieu! je ne croyais pas...

LA COMTESSE.

Avant de me tuer, lisez cela.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est donc?

(Il lit.)

« Monsieur le Marquis est prié de vouloir bien se souvenir d'épouser madame la Comtesse avant de partir pour l'Allemagne. »

Eh bien! madame, vous voyez bien que c'était moi et non pas vous, qui avais parlé de ce voyage-là.

LA COMTESSE.

Mais c'est donc réel, ce départ?

LE MARQUIS.

Vous le demandez! voilà deux heures que je me tue à vous le répéter.

LA COMTESSE.

Vous aurez pris ma femme de chambre pour moi, car ces trois lignes sont de son écriture.

LE MARQUIS.

Vraiment? elle n'écrit pas trop mal.

LA COMTESSE.

Non, mais elle écrit des impertinences.

LE MARQUIS.

Point du tout, c'était ma pensée.

LA COMTESSE.

Mais qu'allez-vous faire en Allemagne?

LE MARQUIS.

Des compliments, de la part du Roi, à la Grande-Duchesse.

LA COMTESSE.

Et quand partez-vous?

LE MARQUIS.

Demain matin.

LA COMTESSE.

Vous vouliez donc m'épouser en poste?

LE MARQUIS.

Justement, je voulais vous emmener. Ce serait le plus délicieux voyage!

LA COMTESSE.

Un enlèvement?

LE MARQUIS.

Oui, dans les formes.

LA COMTESSE.

Elles seraient jolies.

LE MARQUIS.

Certainement, nous publierions nos bans...

LA COMTESSE.

A chaque relais, n'est-il pas vrai? Et les témoins?

LE MARQUIS.

Nous avons mon oncle.

LA COMTESSE.

Et nos parents?

LE MARQUIS.

Ils ne demandent pas mieux.

LA COMTESSE.

Et le monde?

LE MARQUIS.

Que pourrait-on dire? Nous sommes d'honnêtes gens, je suppose. Parce que nous montons dans une chaise de poste, on ne va pas nous prendre tout à coup pour des banqueroutiers.

LA COMTESSE.

Votre projet est si absurde, si extravagant, qu'il m'amuse.

LE MARQUIS.

Suivons-le, il sera tout simple.

LA COMTESSE.

J'en suis presque tentée.

LE MARQUIS.

J'en suis enchanté. Holà ! Germain.

(Entre Germain.)

GERMAIN.

Vous avez appelé, monsieur ?

(A part.)

Je crois que le danger est passé.

LE MARQUIS.

Va vite chercher cette grande malle, qui est là-bas au milieu de la chambre, et apporte-la tout de suite.

GERMAIN.

Ici, monsieur ?

LE MARQUIS.

Oui, dépêche-toi.

(Germain sort.)

LA COMTESSE, riant.

Ah ! mon Dieu, mais quelle folie ! vous envoyez prendre votre malle ?

LE MARQUIS.

Oui, il faut faire nos paquets sur-le-champ, parce que, voyez-vous, quand on a une bonne idée, il faut s'y tenir ; je ne connais que cela.

LA COMTESSE.

Un instant, Marquis ; avant de s'embarquer, bride abattue, pour les Grandes-Indes, il faut prendre son passeport. Êtes-vous bien sûr que je sois douée de toutes les qualités requises pour faire convenablement votre ménage dans quelqu'un de ces grands châteaux que vous possédez en Espagne ?

LE MARQUIS.

En Espagne ? je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

Ai-je bien ce calme, cette présence d'esprit, cette égalité de caractère, si nécessaires dans une maison, surtout quand le maître en donne l'exemple?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez. Est-il donc besoin que je vous répète ce que sait tout le monde, qu'on voit en vous toutes les qualités, comme tous les talents et toutes les grâces?

LA COMTESSE.

Mais vous oubliez que je suis coquette, paresseuse à faire pitié, et étourdie, surtout étourdie...

LE MARQUIS.

Qui a jamais dit cela, madame?

LA COMTESSE.

Un de mes amis.

LE MARQUIS.

Un impertinent.

LA COMTESSE.

Pas toujours. C'est un original qui fait des portraits devant son miroir, et qui les peint à son image. Devinez-le. C'est un diplomate qui est assez bon musicien; un poëte connaisseur en étoffes; un chasseur très-dangereux pour la haie du voisin, très-redoutable au whist pour son partenaire; un homme d'esprit qui dit des bêtises; un fort galant homme qui en fait quelquefois; enfin, c'est un amant plein de délicatesse qui, pour gagner le cœur d'une femme, lui adresse des compliments par usage, et des injures par distraction.

LE MARQUIS.

Si j'ai commis celle-là, madame, ce sera la dernière de ma vie, et vous verrez si dans ce voyage...

LA COMTESSE.

Mais ce voyage, est-ce que j'y consens?

LE MARQUIS.

Vous avez dit : Oui.

LA COMTESSE.

J'ai dit presque oui. Entre ces deux mots-là il y a tout un monde.

LE MARQUIS.

Consentez donc, madame, et ce portrait que vous venez de faire, ce portrait ne sera plus le mien. Oui, s'il est ressemblant aujourd'hui, c'est grâce à vous, je le proteste. C'est le doute, la crainte, l'espérance, l'inquiétude où j'étais sans cesse qui m'empêchaient de voir et d'entendre, de comprendre ce qui n'était pas vous. Ne me faites pas l'injure de croire que j'aurais perdu la raison si je vous avais moins aimée; je l'avais laissée dans vos yeux; il ne vous faut qu'un mot pour me la rendre.

LA COMTESSE.

Ce que vous dites là me donne une idée plaisante, c'est qu'il pourrait se faire que, sans nous en douter, nous nous fussions volé notre raison l'un à l'autre. Vous êtes distrait, dites-vous, pour l'amour de moi, peut-être suis-je étourdie par amitié pour vous. Dites donc, Marquis, si nous essayions de réparer mutuellement le dommage que nous nous sommes fait? Puisque j'ai pris votre bon sens, et vous le mien, si nous nous conduisions tous deux d'après nos conseils réciproques? Ce serait peut-être un moyen excellent de parvenir à une grande sagesse.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux que de vous obéir.

LA COMTESSE

Il ne s'agit pas de cela, mais d'un simple échange. Par exemple, je suis paresseuse, vous me l'avez dit...

LE MARQUIS.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Vous me l'avez dit, et j'en conviens. Vous, au contraire, vous remuez toujours; vous revenez de la chasse quand je me lève; vous avez sans cesse les doigts tachés d'encre, et c'est pour moi un chagrin d'écrire. Pour la lecture, c'est

tout de même ; vous dévorez jusqu'à des tragédies avec un appétit féroce, pendant que je dors à leur doux murmure. Dans le monde vous ne savez que faire, à moins que ce ne soit comme M. de Brancas, d'accrocher votre perruque à un lustre ; vous ne dites mot, ou vous parlez tout seul, sans vous soucier de ce qui vous entoure ; moi, je l'avoue, j'aime la causerie, j'irais volontiers jusqu'au bavardage si tant de gens ne s'en mêlaient pas, et pendant que vous êtes dans un coin, boudant d'un air sauvage, le bruit m'amuse, m'entraîne, un bal m'éblouit. Est-ce qu'avec toutes ces disparates on ne pourrait pas faire un tableau ? Trouvons un cadre où nous pourrions mettre, vous, votre feuille-morte, moi, ma couleur de rose, nos qualités par dessus nos défauts, où nous serions, à tour de rôle, tantôt le chien, tantôt l'aveugle. Ne serait-ce pas un bel exemple à donner au monde, qu'un homme ayant assez d'amour pour renoncer à dire : « Je veux » et une femme, sacrifiant plus encore, le plaisir de dire : « Si je voulais? »

LE MARQUIS.

Vous me ravissez, vous me transportez. Ah ! madame, si vous me jugiez digne de vous confier ma vie entière, je mourrais de joie à vos pieds.

LA COMTESSE.

Non pas ; où seraient mes profits?

(Entre Germain avec la malle.)

GERMAIN, entrant.

Voilà votre malle, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et mon oncle?

GERMAIN.

Il n'est pas revenu de chez M. Duplessis.

LE MARQUIS.

Eh bien ! madame?

LA COMTESSE.

Eh bien !... essayons.

LE MARQUIS.

Vite, Germain, François, Victoire, apportez tout ce qu'il y a ici.

LA COMTESSE.

C'est là votre manière de me remercier?

LE MARQUIS.

Hé! madame, j'aurai bien le temps.

LA COMTESSE.

Comment, bien le temps? c'est honnête.

LE MARQUIS.

Certainement, puisqu'à compter de ce jour je ne veux plus faire autre chose pendant tout le reste de ma vie.

(Entre Victoire.)

VICTOIRE.

Madame a besoin de moi?

LA COMTESSE.

C'est donc vous, mademoiselle Victoire, qui vous êtes permis tantôt...

LE MARQUIS.

Ne la grondez pas. Si j'avais maintenant le diamant de Buckingham, au lieu de le jeter par la fenêtre, je le lui mettrais dans sa poche.

(Il y met une bourse.)

LA COMTESSE.

Est-ce là cet homme si raisonnable!

LE MARQUIS

Ah! madame, grâce pour aujourd'hui. Plaçons d'abord ici toute votre musique.

LA COMTESSE.

Voilà un bon commencement.

LE MARQUIS, arrangeant la musique.

On l'aime beaucoup en Allemagne. Nous trouverons des connaisseurs là-bas. Je me fais une fête de vous voir chanter devant eux.

(Il chante.)

Fanny, l'heureux mortel....

Ils vous adoreront, ces braves gens. Germain!

GERMAIN.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Va me chercher mon violon.

(Germain sort.)

LA COMTESSE.

N'oubliez pas cette romance, au moins.

LE MARQUIS.

Elle me rappellera le plus beau jour de ma vie.

LA COMTESSE.

Et ma robe feuille-morte? Victoire!

VICTOIRE.

Oui, madame.

(Elle rapporte la robe, Germain le violon un peu plus tard.)

LE MARQUIS.

Vous voulez la prendre?

LA COMTESSE.

Puisque c'est une de vos conditions.

LE MARQUIS.

Ah! grand Dieu, elle est cause que j'ai pu vous déplaire! Apportez-en d'autres, mademoiselle.

(Il la jette sur un meuble.)

LA COMTESSE.

Savez-vous ce qu'il faut faire? emportons très-peu de choses, rien que le plus important; nous ferons toutes sortes d'emplettes dans le pays.

LE MARQUIS.

C'est cela même. Germain!

GERMAIN.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Mon fusil et mon cor de chasse; oui, nous achèterons le reste à Gotha.

LA COMTESSE.

Comment, à Gotha?

LE MARQUIS.

Eh! oui, c'est là que nous allons.

LA COMTESSE.

Ah! tenez, prenez ce petit coffre.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il dedans, des papiers de famille?

(Regardant.)

Non, c'est du thé; mais on en trouve partout.

LA COMTESSE.

Oh! je ne peux pas en prendre d'autre.

LE MARQUIS.

Que d'heureux jours nous allons passer!

LA COMTESSE.

Nous achèterons là bas des costumes allemands; ce sera ravissant pour un bal masqué.

LE MARQUIS.

Madame, si nous prenions mon cadran solaire? Il va très-bien.

LA COMTESSE.

Êtes-vous fou, Valberg? et vos belles promesses?

LE MARQUIS.

Vous avez raison; ma montre suffit.

(Il la met dans la malle.)

LA COMTESSE.

Songez qu'il faut veiller sur vous, maintenant que vous voilà diplomate.

LE MARQUIS.

Oh! ne craignez rien, j'ai fait mes preuves.

(Il prend divers objets au hasard dans la chambre, et les met dans la malle. Tout en parlant, il y met aussi son portefeuille, ses gants, son mouchoir et son chapeau.)

J'ai déjà été en Danemark et je m'en suis très-bien tiré. Mon oncle, qui se croit un génie, voulait me faire la leçon, mais il n'a pas la tête parfaitement saine; entre nous, il radote un peu!

(Fermant la malle.)

LA COMTESSE.

Le voici.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON, GERMAIN, VICTOIRE.

LE BARON.

Madame, je vous demande pardon d'entrer ainsi à l'improviste sans en demander la permission; mais une circonstance imprévue...

LA COMTESSE.

Vous me faites grand plaisir, monsieur.

LE MARQUIS.

Oh! mon cher oncle, embrassez-moi. Il faut aussi que vous embrassiez madame. Tout est fini, tout est oublié!... Je veux dire, tout est convenu. Vous devez comprendre mon bonheur.

LE BARON.

Hélas! mon neveu, tout est perdu. La Grande-Duchesse de Gotha est morte.

LE MARQUIS.

C'est malheureux; nos paquets étaient faits.

LE BARON.

C'est chez M. Duplessis, tout à l'heure, que je viens d'apprendre cette affreuse nouvelle.

LA COMTESSE.

Comment, Valberg, nous ne partons pas? Moi qui n'avais pas d'autre idée.

LE MARQUIS.

Juste ciel! m'abandonnez-vous?

LA COMTESSE.

Non, mais emmenez-moi quelque part.

LE MARQUIS.

En Italie, madame, en Turquie, en Norwége, si vous voulez.

LE BARON.

Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cette épouvantable catastrophe! toutes mes dispositions étaient prises, j'avais les lettres royales, les cadeaux à donner, j'avais tout préparé, tout prévu; il faut que la seule chance à laquelle on n'eût pas songé!...

LE MARQUIS.

Hé! oui, c'est ce que dit le proverbe: On ne saurait penser à tout.

FIN DE ON NE SAURAIT PENSER A TOUT.

CARMOSINE

PERSONNAGES.

PIERRE D'ARAGON, roi de Sicile.
MAITRE BERNARD, médecin.
MINUCCIO, troubadour.
PERILLO, jeune avocat.
SER VESPASIANO, chevalier de fortune.
UN OFFICIER DU PALAIS.
MICHEL, domestique chez maître Bernard.
PAGES, ECUYERS, etc.
LA REINE CONSTANCE, femme du roi Pierre.
DAME PAQUE, femme de maître Bernard.
CARMOSINE, leur fille.
DEMOISELLES D'HONNEUR, SUIVANTES DE LA REINE, etc.

(La scène se passe à Palerme.)

ACTE PREMIER.

Une salle chez maître Bernard.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE BERNARD, DAME PAQUE.

DAME PAQUE.

Faites-moi le plaisir de laisser là vos drogues, et d'écouter un peu ce que je vous dis.

MAITRE BERNARD.

Faites-moi la grâce de ne pas me le dire du tout, ce sera tout aussitôt fait.

DAME PAQUE.

Comme il vous plaira. Mélangez vos herbes empestées tout à votre aise. Le seul résultat de votre obstination sera de la voir mourir dans nos bras!

MAITRE BERNARD.

Si mes remèdes ne peuvent rien, que peut donc votre

bavardage? Mais c'est votre unique passe-temps de nous inonder de discours inutiles. Dieu merci, la patience est une belle vertu.

DAME PAQUE.

Si vous aimiez votre pauvre fille, elle serait bientôt guérie.

MAITRE BERNARD.

Pourquoi me dites-vous cela? Êtes-vous folle? Ne voyez-vous pas ce que je fais du matin au soir? Pauvre chère âme! tout ce que j'aime! Dites-moi, n'est-ce donc pas assez de voir souffrir l'enfant de mon cœur, sans avoir sur le dos vos éternels reproches? car on dirait, à vous entendre, que je suis cause de tout le mal. Y a-t-il moyen de rien comprendre à cette mélancolie qui la tue? Maudites soient les fêtes de la Reine, et que les tournois aillent à tous les diables!

DAME PAQUE.

Vous en revenez toujours à vos moutons.

MAITRE BERNARD.

Oui, on ne m'ôtera pas de la tête qu'elle est tombée malade un dimanche, précisément en revenant de la passe-d'armes. Je la vois encore s'asseoir là, sur cette chaise; comme elle était pâle et toute pensive! comme elle regardait tristement ses petits pieds couverts de poussière! Elle n'a dit mot de la journée, et le souper s'est passé sans elle.

DAME PAQUE.

Allez, vous n'êtes qu'un vieux rêveur. Le meilleur de tous les remèdes, je vous le dirai, malgré votre barbe : c'est un beau garçon et un anneau d'or.

MAITRE BERNARD.

Si cela était, pourquoi refuserait-elle tous les partis qu'on lui présente? Pourquoi ne veut-elle même pas entendre parler de Périllo, qui était son ami d'enfance?

DAME PAQUE.

Vraiment, elle s'en soucie bien! Laissez-moi faire. On

lui proposera telle personne qu'elle ne refusera pas.

MAITRE BERNARD.

Je sais ce que vous voulez dire, et pour celui là, c'est moi qui le refuse. Vous vous êtes coiffée d'un flandrin.

DAME PAQUE.

Vous verrez vous-même ce qui en est.

MAITRE BERNARD.

Ce qui en est? mais, dame Pâque, il y a pourtant dans ce monde certaines choses à considérer. Je ne suis pas un grand seigneur, madame, mais je suis un honnête médecin, un médecin assez riche, dame Pâque, et même fort riche pour cette ville; j'ai dans mon coffre quantité de sacs bien et dûment cachetés. Je ne donnerai pas plus ma fille pour rien, que je ne la vendrai, entendez-vous?

DAME PAQUE.

Vraiment, vous ferez bien, et votre fille mourra de votre sagesse, si elle ne meurt de vos potions. Laissez donc là ce flacon, je vous en prie, et n'empoisonnez pas davantage cette pauvre enfant. Ne voyez-vous donc pas, depuis deux mois, que vos drogueries ne servent à rien? Votre fille est malade d'amour, voilà ce que je sais, moi, de bonne part. Elle aime Ser Vespasiano, et toutes les fioles de la terre n'y changeront pas un iota.

MAITRE BERNARD.

Ma fille n'est point une sotte, et Ser Vespasiano est un sot. Qu'est-ce qu'un âne peut faire d'une rose?

DAME PAQUE.

Ce n'est pas vous qui l'épouserez. Essayez donc d'avoir le sens commun. Ne convenez-vous pas que c'est en revenant des fêtes de la Reine que votre fille est tombée malade? N'en parle-t-elle pas sans cesse? N'amène-t-elle pas toujours les entretiens sur ce chapitre, sur l'habileté des cavaliers, sur les prouesses de celui-là, sur la belle tournure de celui-ci? Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience, que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes res-

plendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées? Ah! quand j'avais son âge!...

MAITRE BERNARD.

Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes.

DAME PAQUE.

Je le sais bien, mais ma fille est mon sang. Or, dans ces fêtes, je vous le demande, à qui peut-elle s'intéresser? Qui doit-elle chercher dans la foule, si ce n'est les gens qu'elle connaît? Et quel autre, parmi nos amis, quel autre que le beau, le galant, l'invincible Ser Vespasiano?

MAITRE BERNARD.

A telle enseigne, qu'au premier coup de lance, il est tombé les quatre fers en l'air.

DAME PAQUE.

Il se peut que son cheval ait fait un faux pas, que sa lance se soit détournée, je ne nie pas cela, il se peut qu'il soit tombé.

MAITRE BERNARD.

Cela se peut assurément; il a pirouetté en l'air comme un volant, et il est tombé, je vous le jure, autant qu'il est possible.

DAME PAQUE.

Mais de quel air il s'est relevé!

MAITRE BERNARD.

Oui, de l'air d'un homme qui a son dîner sur le cœur, et une forte envie de rester par terre. Si un pareil spectacle a rendu ma fille malade, soyez persuadée que ce n'est pas d'amour. Allons, laissez-moi lui porter ceci.

DAME PAQUE.

Faites ce que vous voudrez. Je vous préviens que j'ai invité ce chevalier à souper. Que votre fille ait faim ou non, elle y viendra, et vous jugerez par vous-même de ce qui se passe dans son cœur.

MAITRE BERNARD.

Et pourquoi ne parlerait-elle pas, si vous aviez raison? Suis-je donc un tyran, s'il vous plaît? Ai-je jamais rien refusé à ma fille, à mon unique bien? Est-ce qu'il peut lui tomber une larme des yeux sans que tout mon cœur... Juste ciel! plutôt que de la voir ainsi s'éteindre sans dire une parole, est-ce que je ne voudrais pas... Allons! vous me rendriez fou!

(Ils sortent chacun d'un côté différent.)

SCÈNE II.

PERILLO, seul, entrant.

Personne ici! Il me semblait avoir entendu parler dans cette chambre. Les clefs sont aux portes, la maison est déserte. D'où vient cela? En traversant la cour, un pressentiment m'a saisi... Rien ne ressemble tant au malheur que la solitude... maintenant j'ose à peine avancer. — Hélas! je reviens de si loin, seul et presque au hasard; j'avais écrit pourtant, mais je vois bien qu'on ne m'attendait pas. Depuis combien d'années ai-je quitté ce pays? Six ans! Me reconnaîtra-t-elle? Juste ciel! comme le cœur me bat! Dans cette maison de notre enfance, à chaque pas un souvenir m'arrête. Cette salle, ces meubles, les murailles même, tout m'est si connu, tout m'était si cher! D'où vient que j'éprouve à cet aspect un charme plein d'inquiétude qui me ravit et me fait trembler? Voilà la porte du jardin, et celle-ci!... J'ai fait bien du chemin pour venir y frapper; à présent j'hésite sur le seuil. Hélas! là est ma destinée; là est le but de toute ma vie, le prix de mon travail, ma suprême espérance! Comment va-t-elle me recevoir? Que dira-t-elle? Suis-je oublié? Suis-je dans sa pensée? Ah! voilà pourquoi je frissonne... tout est dans ces deux mots, l'amour ou l'oubli!... Eh bien! quoi? Elle est là sans doute. Je la verrai, elle me tendra la main : n'est-elle pas ma fiancée?

n'ai-je pas la promesse de son père? n'est-ce pas sur cette promesse que je suis parti? n'ai-je pas rempli toutes les miennes? Serait-il possible?... Non, mes doutes sont injustes; elle ne peut être infidèle au passé. L'honneur est dans son noble cœur, comme la beauté sur son visage, aussi pur que la clarté des cieux. Qui sait? elle m'attend peut-être; et tout à l'heure... O Carmosine!

SCÈNE III.

PERILLO, BERNARD.

MAITRE BERNARD.

Silence! elle dort. Quelques heures de bon sommeil, et elle est sauvée.

PERILLO.

Qui, monsieur?

MAITRE BERNARD.

Oui, sauvée, je le crois, du moins.

PERILLO.

Qui, monsieur?

MAITRE BERNARD.

C'est toi, Perillo? ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO.

Carmosine! Quel est son mal?

MAITRE BERNARD.

Je n'en sais rien. Eh bien! garçon, tu reviens de Padoue; j'ai reçu ta lettre l'autre jour, tu as terminé tes études, passé tes examens, tu es docteur en droit, tu vas recevoir et bien porter le bonnet carré; tu as tenu parole, mon ami; tu étais parti bon écolier, et tu reviens savant comme un maître. Hé! hé! voilà une belle carrière devant toi. Ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO.

Qu'a-t-elle donc, au nom du ciel?

MAITRE BERNARD.

Hé! je te dis que je n'en sais rien. C'est une joie pour

moi de te revoir, mon brave Antoine, mais une triste joie; car pourquoi viens-tu? Il était convenu entre ton père et moi que tu épouserais ma fille dès que tu aurais un état solide; tu as bien travaillé, n'est-ce pas? ton cœur n'a pas changé, j'en suis sûr, le mien non plus, et maintenant... O mon Dieu! Qu'a-t-elle donc fait?

PERILLO.

Vos paroles me font frémir. Quoi! sa vie est-elle en danger?

MAITRE BERNARD.

Veux-tu me faire mourir moi-même, à te répéter cent fois que je l'ignore? Elle est malade, Perillo, bien malade.

PERILLO.

Se pourrait-il qu'un homme aussi habile, aussi expérimenté que vous...

MAITRE BERNARD.

Oui, expérimenté, habile! Voilà justement ce qu'ils disent tous. Ne croirait-on pas que j'ai dans ma boutique la panacée universelle, et que la mort n'ose pas entrer dans la maison d'un médecin? Je ne m'en suis pas fié à moi seul, j'ai appelé à mon aide tout ce que je connais, tout ce que j'ai pu trouver au monde de docteurs, d'érudits, d'empiriques même, et nous avons dix fois consulté. Habileté de rêveurs, expérience de routine! La nature, Perillo, qui mine et détruit, quand elle veut se cacher, est impénétrable. Qu'on nous montre une plaie, une blessure ouverte, une fièvre ardente, nous voilà savants. Nous avons vu cent fois pareille chose, et l'habitude indique le remède; mais quand la cause du mal ne se découvre point, lorsque la main, les yeux, les battements du cœur, l'enveloppe humaine tout entière est vainement interrogée; lorsqu'une jeune fille de dix-huit ans, belle comme un soleil et fraîche comme une fleur, pâlit tout à coup et chancelle, puis, quand on lui demande ce qu'elle souffre, répond seulement: « Je me meurs... » Antoine, combien de fois j'ai cherché d'un œil avide le secret de sa

souffrance, dans sa souffrance même! Rien ne me répondait, pas un signe, pas un indice clair et visible, rien devant moi que la douleur muette, car la pauvre enfant ne se plaint jamais; et moi, le cœur brisé de tristesse, plein de mon inutilité, je regarde les rayons poudreux où sont entassés depuis des années les misérables produits de la science : peut-être, me dis-je, y a-t-il là dedans un remède qui la sauverait, une goutte de cordial, une plante salutaire: mais laquelle? comment deviner?

PERILLO, à part.

Mes pressentiments étaient donc fondés; je suis venu pour trouver cela.

(Haut.)

Ce que vous me dites, monsieur, est horrible. Me sera-t-il permis de voir Carmosine?

MAITRE BERNARD.

Sans doute, quand elle s'éveillera; mais elle est bien faible, Perillo. Peut-être nous faudra-t-il d'abord la préparer à ta venue, car la moindre émotion la fatigue beaucoup et suffit quelquefois pour la priver de ses sens. Elle t'a aimé, elle t'aime encore, tu devais l'épouser... tu me comprends.

PERILLO.

J'agirai comme il vous plaira. Faut-il que je m'éloigne pour quelques jours, pour un aussi long temps que vous le jugerez nécessaire? Parlez, mon père, j'obéirai.

MAITRE BERNARD.

Non, mon ami, tu resteras. N'es-tu pas aussi de la famille?

PERILLO.

Il est bien vrai que j'espérais en être, et vous appeler toujours de ce nom de père que vous me permettiez quelquefois de vous donner.

MAITRE BERNARD.

Toujours, et tu ne nous quitteras plus.

PERILLO.

Mais vous me dites que ma présence peut être nuisible ou fâcheuse. Quand ma vue ne devrait causer qu'un moment de souffrance, la plus faible impression, la plus légère pâleur sur ses traits chéris, ô Dieu! plutôt que de lui coûter seulement une larme, j'aimerais mieux recommencer le long chemin que je viens de faire, et m'exiler à jamais de Palerme.

MAITRE BERNARD.

Ne crains rien, j'arrangerai cela.

PERILLO.

Aimez-vous mieux que j'aille loger dans un autre quartier de la ville? Je puis trouver quelque maison du faubourg (j'en avais une avant d'être orphelin). J'y demeurerais enfermé tout le jour, afin que mon retour fût ignoré; le soir seulement, n'est-ce pas, ou le matin de bonne heure, je viendrais frapper à votre porte et demander de ses nouvelles, car vous concevez que sans cela je ne saurais... Elle souffre donc beaucoup?

MAITRE BERNARD.

Tu pleures, garçon? Écoute donc, il ne faut pourtant pas nous désoler si vite. Cette incompréhensible maladie ne nous a pas dit son dernier mot. Elle dort dans ce moment-ci, et, je te l'ai dit, cela est de bon augure. Qui sait? Prenons nos précautions tout doucement, avec ménagement. Évitons, avant tout, qu'elle te voie trop vite; dans l'état où elle est, je n'oserais pas répondre...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DAME PAQUE.

DAME PAQUE.

Votre fille vient de se réveiller; elle voudrait... Ah! c'est vous, seigneur Perillo? Je suis charmée de vour revoir.

(Perillo salue.)

DAME PAQUE, à part.

Encore un amoureux transi! Nous nous serions bien passés de sa visite...

(Haut à son mari.)

Votre fille voudrait aller au jardin.

MAITRE BERNARD.

Que me dites-vous là? est-ce que cela est possible? à peine depuis trois jours peut-elle se soutenir.

DAME PAQUE.

Elle est debout, elle se sent beaucoup mieux, le sommeil lui a fait grand bien. Elle veut marcher et respirer un peu.

MAITRE BERNARD.

En vérité!

(A Perillo.)

Tu vois, mon cher Antoine, que je ne me trompais pas tout à l'heure. Voici un changement, un heureux changement. Elle va venir, retire-toi un instant.

PERILLO.

Elle va venir, et il faut que je m'éloigne! Si j'osais vous faire une demande...

MAITRE BERNARD.

Qu'est-ce que c'est?

PERILLO.

Laissez-moi la voir; je me cacherai derrière cette tapisserie, un seul moment, que je la voie passer!

MAITRE BERNARD.

Je le veux bien, mais ne te montre point que je ne t'appelle; je vais tenter en ta faveur tout ce qui me sera possible — et vous, dame Paque, ne soufflez le mot, je vous prie.

DAME PAQUE.

Sur vos affaires? Je n'en suis pas pressée; je n'aime pas les mauvaises commissions. Voici votre fille; je vais au jardin porter mon grand fauteuil auprès de la fontaine.

(Perillo se cache derrière une tapisserie.)

SCÈNE V.

MAITRE BERNARD, PERILLO, caché, CARMOSINE.

CARMOSINE.

Eh bien! mon père, vous êtes inquiet, vous me regardez avec surprise? Vous ne vous attendiez pas, n'est-il pas vrai, à me voir debout comme une grande personne? C'est pourtant bien moi.

(Elle l'embrasse.)

Me reconnaissez-vous?

MAITRE BERNARD.

C'est de la joie que j'éprouve, et aussi de la crainte. Es-tu bien sûre de n'avoir pas trop de courage?

CARMOSINE.

Oh! je voulais vous surprendre bien davantage encore, mais je vois que ma mère m'a trahie. Je voulais aller au jardin toute seule, et vous faire dire en confidence qu'une belle dame de Palerme vous demandait. Vous auriez pris bien vite votre belle robe de velours noir, votre bonnet neuf, et comme j'avais un masque... Hé bien, qu'auriez-vous dit?

MAITRE BERNARD.

Qu'il n'y a rien d'aussi charmant que toi; ainsi ta ruse eût été inutile. Hélas! ma bonne Carmosine, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue sourire!

CARMOSINE.

Oui, je suis toute gaie, toute légère, je ne sais pourquoi... C'est que j'ai fait un rêve. Vous souvenez-vous de Perillo?

MAITRE BERNARD.

Assurément. Que veux-tu dire?

(A part.)

C'est singulier; jamais elle ne parlait de lui.

CARMOSINE.

J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête. Je voyais les personnes de la ville passer devant moi vêtues de leurs plus beaux habits, les grandes dames, les cavaliers... Non, je me trompe, c'étaient des gens comme nous, tous nos voisins d'abord, et nos amis, puis une foule, une foule innombrable qui descendait par la Grand'-Rue, et qui se renouvelait sans cesse; plus le flot s'écoulait, plus il grossissait, et tout ce monde se dirigeait vers l'église qui resplendissait de lumière. J'entendais de loin le bruit des orgues, les chants sacrés, et une musique céleste formée de l'accord des harpes et de voix si douces, que jamais pareil son n'a frappé mon oreille. La foule paraissait impatiente d'arriver le plus tôt possible à l'église, comme si quelque grand mystère, unique, impossible à revoir une seconde fois, s'accomplissait. Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait aussi, mais je n'avais point envie de suivre les passants. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces; mais il n'avançait qu'à grand'peine, et je voyais très-clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais; il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir, et je le partageais; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient, mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui. Combien de temps dura cette vision, je n'en sais rien, peut-être une minute; mais, dans mon rêve, c'étaient des années. Enfin, il approcha et me prit la main; aussitôt la force irrésistible qui m'attachait à la même place cessa tout à coup, et je pus marcher. Une joie inexprimable s'empara de moi; j'avais brisé mes liens, j'étais libre. Pendant que nous partions tous deux avec la rapidité d'une

flèche, je me retournai vers mon fantôme, et je reconnus Perillo.

MAITRE BERNARD.

Et c'est là ce qui t'a donné cette gaieté inattendue?

CARMOSINE.

Sans doute. Jugez de ma surprise lorsqu'en m'éveillant tout à coup, je trouvai que mon rêve était vrai dans ce qu'il avait d'heureux pour moi, c'est-à-dire que je pouvais me lever et marcher sans aucune peine. Ma première pensée a été tout de suite de venir vous sauter au cou; après cela, j'ai voulu faire de l'esprit, mais j'ai échoué dans mon entreprise.

MAITRE BERNARD.

Eh bien! ma chère, puisque ce songe t'a mise de si bonne humeur, et puisqu'il est vrai sur ce point, apprends qu'il l'est aussi sur un autre. J'hésitais à t'en informer, mais maintenant je n'ai plus de scrupule : Perillo est dans cette ville.

CARMOSINE.

Vraiment! depuis quand?

MAITRE BERNARD.

De ce matin même, et tu le verras quand tu voudras. Le pauvre garçon sera bien heureux, car il t'aime plus que jamais. Dis un mot, et il sera ici.

CARMOSINE.

Vous m'effrayez. — Il y est peut-être!

MAITRE BERNARD.

Non, mon enfant, non, pas encore; il attend qu'on l'avertisse pour se montrer. Est-ce que tu ne serais pas bien aise de le voir? Il ne t'a pas déplu dans ton rêve; il ne te déplaisait pas jadis. Il est docteur en droit à présent : c'est un personnage que ce bambin, avec qui tu jouais à cligne-musette, et c'est pour toi qu'il a étudié, car tu sais qu'il a ma parole. Je ne voulais pas t'en parler, mais grâce à Dieu...

CARMOSINE.

Jamais! jamais!

MAITRE BERNARD.

Est-il possible? ton compagnon d'enfance, ce digne et excellent garçon, le fils unique de mon meilleur ami, tu refuserais de le voir? A-t-il rien fait pour que tu le haïsses?

CARMOSINE.

Rien, non... rien; je ne le hais pas — qu'il vienne, si vous voulez... Ah! je me sens mourir!

MAITRE BERNARD.

Calme-toi, je t'en prie; on ne fera rien contre ta volonté. Ne sais-tu pas que je te laisse maîtresse absolue de toi-même? Ce que je t'en ai dit n'a rien de sérieux, c'était pour savoir seulement ce que tu en aurais pensé dans le cas où par hasard... Mais il n'est pas ici, il n'est pas revenu, il ne reviendra pas.

(A part.)

Malheureux que je suis, qu'ai-je fait?

CARMOSINE.

Je me sens bien faible.

(Elle s'asseoit.)

MAITRE BERNARD.

Seigneur mon Dieu! il n'y a qu'un instant, tu te trouvais si bien, tu reprenais ta force! C'est moi qui ai détruit tout cela, c'est ma sotte langue que je n'ai pas su retenir! Hélas! pouvais-je croire que je t'affligerais? Ce pauvre Perillo était venu... Non, je veux dire... Enfin, c'était toi qui m'en avais parlé la première.

CARMOSINE.

Assez, assez, au nom du ciel! il n'y a point de votre faute. Vous ne saviez pas... vous ne pouviez pas savoir... Ce songe qui me semblait heureux, j'y vois clair maintenant, il me fait horreur!

MAITRE BERNARD.

Carmosine, ma fille bien-aimée! par quelle fatalité inconcevable...

(Perillo écarte la tapisserie sans être vu de Carmosine; il fait un signe d'adieu à Bernard, et sort doucement.)

CARMOSINE.

Que regardez-vous donc, mon père?

MAITRE BERNARD.

Qu'as-tu, toi-même? tu pâlis, tu frissonnes; qu'éprouves-tu? Écoute-moi; il y a dans ta pensée un secret que je ne connais pas, et ce secret cause ta souffrance; je ne voudrais pas te le demander, mais, tant que je l'ignorerai, je ne puis te guérir, et je ne peux pas te laisser mourir. Qu'as-tu dans le cœur? Explique-toi.

CARMOSINE.

Cela me fait beaucoup de mal, lorsque vous me parlez ainsi.

MAITRE BERNARD.

Que veux-tu? Je te le répète, je ne peux pas te laisser mourir. Toi si jeune, si forte, si belle! Doutes-tu de ton père? Ne diras-tu rien? T'en iras-tu comme cela? Nous sommes riches, mon enfant; si tu as quelques désirs... les jeunes filles sont parfois bien folles, qu'importe? il te faut un mot, rien de plus, un mot dit à l'oreille de ton père. Le mal dont tu souffres n'est pas naturel; ces faux espoirs que tu nous donnes, ces moments de bien-être que tu ressens, pour nous rejeter ensuite dans des craintes plus graves; toutes ces contradictions dans tes paroles, tous ces changements inexplicables, sont un supplice! Tu te meurs, mon enfant, je deviendrai fou; — Veux-tu faire mourir aussi de douleur ton pauvre père qui te supplie?

(Il se met à genoux.)

CARMOSINE.

Vous me brisez, vous me brisez le cœur.

MAITRE BERNARD.

Je ne puis pas me taire, il faut que tu le saches. Ta mère dit que tu es malade d'amour... elle a été jusqu'à nommer quelqu'un..

CARMOSINE.

Prenez pitié de moi!

(Elle s'évanouit.)

MAITRE BERNARD.

Ah! misérable, tu assassines ta fille! Ta fille unique, bourreau que tu es! Holà, Michel! holà, ma femme! Elle se meurt, je l'ai tuée, voilà mon enfant morte!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DAME PAQUE.

DAME PAQUE.

Que voulez-vous? Qu'est-il arrivé?

MAITRE BERNARD.

Vite du vinaigre, des sels, ce flacon, là, sur cette table.

DAME PAQUE, donnant le flacon.

J'étais bien sûre que votre Perillo nous ferait ici de mauvaise besogne.

MAITRE BERNARD.

Paix! sur le salut de votre âme! La voici qui rouvre les yeux.

DAME PAQUE.

Eh bien! mon pauvre ange, ma chère Carmosine, comment te sens-tu à présent?

CARMOSINE.

Très-bien. Où allez-vous, mon père? Ne me quittez pas.

MAITRE BERNARD.

Laissez-moi! laissez-moi!

DAME PAQUE.

Que veux-tu?

CARMOSINE.

Je ne veux rien; pourquoi mon père s'en va-t-il?

MAITRE BERNARD.

Pourquoi? pourquoi? parce que tout est perdu. Que Dieu me juge!

CARMOSINE.

Restez, mon père, ne vous inquiétez pas; tout cela finira bientôt.

DAME PAQUE.

Ser Vespasiano vient souper avec nous; seras-tu assez forte pour te mettre à table?

CARMOSINE.

Certainement, j'essaierai.

DAME PAQUE, à son mari.

Voyez-vous cela? elle y consent.

MAITRE BERNARD, à sa femme.

Que le diable vous emporte, vous et votre marotte! Vous ne comprenez donc rien à rien?

CARMOSINE.

Me voilà tout à fait bien maintenant. Le souper est-il prêt? Venez, mon père; donnez-moi le bras pour descendre.

DAME PAQUE.

J'ai ordonné qu'on apportât la table ici. Ne te dérange pas, n'essaie pas de marcher. Voici le seigneur Vespasiano.

MAITRE BERNARD, à part.

La peste soit du sot empanaché!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO.

SER VESPASIANO.

Bonsoir, chère dame. — Salut, maître Bernard.

MAITRE BERNARD.

Bonjour; ne parlez pas si haut.

SER VESPASIANO.

Que vois-je! La perle de mon âme à demi-privée de sentiment! Ses yeux d'azur presque fermés à la lumière, et les lis remplaçant les roses!

DAME PAQUE.

C'est le troisième accès depuis deux jours.

SER VESPASIANO.

Père infortuné! tendre mère! combien je sympathise avec votre douleur!

CARMOSINE, à Bernard, qui veut sortir.

Mon père, ne vous éloignez pas!

SER VESPASIANO, à Bernard.

Votre aimable fille vous rappelle, maître Bernard.

MAITRE BERNARD.

Allez au diable, Monsieur, et laissez-nous en repos chez nous!

(On apporte le souper.)

CARMOSINE, à son père.

Ne soyez donc pas triste; venez près de moi. Je veux vous verser un verre de vin.

MAITRE BERNARD, assis près d'elle.

O mon enfant! que ne puis-je t'offrir ainsi tout le sang que la vieillesse a laissé dans mes veines, pour ajouter un jour à tes jours!

(Il boit.)

SER VESPASIANO, s'asseyant près de dame Pâque.

Après ce que votre mari vient de me dire, je ne sais trop si je dois rester.

DAME PAQUE.

Plaisantez-vous? est-ce qu'un homme de votre mérite fait attention à de pareilles choses?

SER VESPASIANO.

Il est vrai. Voilà un rôti qui a une terrible mine.

CARMOSINE, à son père.

Dites-moi, qu'est-ce qu'il faut que je mange? Conseillez-moi, donnez-moi votre avis.

MAITRE BERNARD.

Pas de cela, ma chère, prends ceci, oui, je crois du moins... hélas! je ne sais pas.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Elle détourne les yeux quand je la regarde. Croyez-vous que je réussisse?

DAME PAQUE.

Hélas! peut-on vous résister?

SER VESPASIANO.

Que ne m'est-il permis de fendre mon cœur en deux avec ce poignard, et d'en offrir la moitié à une personne que je respecte... Il m'est impossible de m'expliquer.

DAME PAQUE.

Et il m'est défendu de vous entendre.

(On entend chanter dans la rue.)

CARMOSINE.

N'est-ce pas la voix de Minuccio?

SER VESPASIANO.

Oui, ma reine toute belle; c'est Minuccio d'Arezzo lui-même. Il sautille sous ces fenêtres, sa viole à la main.

CARMOSINE.

Priez-le de monter ici, mon père; il égayera notre souper.

MAITRE BERNARD, à la fenêtre.

Holà! Minuccio, mon ami, viens ici souper avec nous. Le voilà qui monte, il me fait signe de la tête.

SER VESPASIANO.

C'est un musicien remarquable, fort bon chanteur et joueur d'instruments. Le roi l'écoute volontiers, et il a su, avec ses aubades, s'attirer la protection des gens de cour. Il nous sonna fort doucement l'autre soir d'une guitare qu'il avait apportée, avec certaines amoureuses et tout à fait gracieuses ariettes; nous sommes là une demi-douzaine qui avons des bontés pour lui.

MAITRE BERNARD.

En vérité! Hé bien! à mes yeux, c'est là le moindre de ses mérites; non que je méprise une bonne chanson, il n'y a rien qui aille mieux à table avec un verre de cerigo; mais avant d'être un savant musicien, un troubadour,

comme on dit, Minuccio, pour moi, est un honnête homme, un bon, loyal et ancien ami, tout jeune et frivole qu'il paraît, ami dévoué à notre famille, le meilleur peut-être qui nous reste depuis la mort du père d'Antoine. Voilà ce que je prise en lui, et j'aime mieux son cœur que sa viole.

SCÈNE VIII.

Les précédents, MINUCCIO.

CARMOSINE.

Bonsoir, Minuccio. Puisque tu chantes pour le vent qui passe, ne veux-tu pas chanter pour nous?

MINUCCIO.

Belle Carmosine, je chantais tout à l'heure, mais maintenant j'ai envie de pleurer.

CARMOSINE.

D'où te vient cette tristesse?

MINUCCIO.

De vos yeux aux miens. Comment la gaieté oserait-elle rester sur mon pauvre visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer?

CARMOSINE.

Quelle est cette fleur merveilleuse?

MINUCCIO.

La beauté. Dieu l'a mise au monde dans trois excellentes intentions : premièrement, pour nous réjouir, en second lieu, pour nous consoler, et, enfin, pour être heureuse elle-même. Telle est la vraie loi de nature, et c'est pécher que de s'en écarter.

CARMOSINE.

Crois-tu cela?

MINUCCIO.

Il n'y a qu'à regarder. Trouvez sur terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un sourire, quand

c'est une belle fille qui sourit. Quel chagrin y résisterait? Donnez-moi un joueur à sec, un magistrat cassé, un amant disgracié, un chevalier fourbu, un politique hypocondriaque, les plus grands des infortunés, Antoine après Actium, Brutus après Philippes; que dis-je? un sbire rogneur d'écrits, un inquisiteur sans ouvrage; montrez à ces gens-là seulement une fine joue couleur de pêche, relevée par le coin d'une lèvre de pourpre où le sourire voltige sur deux rangs de perles! Pas un ne s'en défendra, sinon je le déclare indigne de pitié, car son malheur est d'être un sot.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Il a du jargon, il a du jargon; on voit qu'il s'est frotté à nous.

MINUCCIO.

Si donc cette chose plus légère qu'une mouche, plus insaisissable que le vent, plus impalpable et plus délicate que la poussière de l'aile d'un papillon, cette chose qui s'appelle une jolie femme, réjouit tout et console de tout, n'est-il pas juste qu'elle soit heureuse, puisque c'est d'elle que le bonheur nous vient? Le possesseur du plus riche trésor peut, il est vrai, n'être qu'un pauvre, s'il enfouit ses ducats en terre, ne donnant rien à soi ni aux autres; mais la beauté ne saurait être avare. Dès qu'elle se montre, elle se dépense, elle se prodigue sans se ruiner jamais; au moindre geste, au moindre mot, à chaque pas qu'elle fait, sa richesse lui échappe et s'envole autour d'elle, sans qu'elle s'en aperçoive, dans sa grâce comme un parfum, dans sa voix comme une musique, dans son regard comme un rayon de soleil! Il faut donc bien que celle qui donne tant, se fasse un peu, comme dit le proverbe, la charité à elle-même, et prenne sa part du plaisir qu'elle cause... Ainsi, Carmosine, souriez.

CARMOSINE.

En vérité, ta folle éloquence mérite qu'on la paye un tel prix. C'est toi qui es heureux, Minuccio; ce précieux

trésor dont tu parles, il est dans ton joyeux esprit. Nous as-tu fait quelques romances nouvelles?

(Elle lui donne un verre qu'elle remplit.)

SER VESPASIANO.

Hé, oui, l'ami, chante-nous donc un peu cette chanson que tu nous a dite là-bas.

MINUCCIO.

En quel endroit, magnanime Seigneur?

SER VESPASIANO.

Hé! par Dieu, mon cher, au palais du Roi.

MINUCCIO.

Il me semblait, vaillant chevalier, que le Roi n'était pas là-bas, mais là-haut.

SER VESPASIANO.

Comment cela, rusé compère?

MINUCCIO.

N'avez-vous jamais vu les fantoccini? Et ne sait-on pas que celui qui tient les fils est plus haut placé que ses marionnettes? Ainsi s'en vont de çà de là les petites poupées qu'il fait mouvoir, les gros barons vêtus d'acier, les belles dames fourrées d'hermine, les courtisans en pourpoint de velours, puis la cohue des inutiles qui sont toujours les plus empressés... enfin les chevaliers de fortune ou de hasard, si vous voulez, ceux dont la lance branle dans le manche et le pied vacille dans l'étrier...

SER VESPASIANO.

Tu aimes, à ce qu'il paraît, les énumérations, mais tu oublies les baladins et les troubadours ambulants.

MINUCCIO.

Votre invincible seigneurie sait bien que ces gens-là ne comptent pas; ils ne viennent jamais qu'au dessert. Le parasite doit passer avant eux.

DAME PAQUE, à Ser Vespasiano.

Votre repartie l'a piqué au vif.

SER VESPASIANO.

Elle était juste, mais un peu verte. Je ne sais si je ne devrais pas pousser encore plus loin les choses.

DAME PAQUE.

Vous vous moquez! qu'y a-t-il d'offensant?

SER VESPASIANO.

Il a parlé d'étriers peu solides et de lances mal emmanchées; c'est une allusion détournée.

DAME PAQUE.

A votre chute de l'autre jour? Ce sont les hasards des combats.

SER VESPASIANO.

Vous avez raison. Je meurs de soif.

(Il boit.)

UN DOMESTIQUE, entrant.

On vient d'apporter cette lettre.

(Il la place devant maître Bernard et sort.)

CARMOSINE.

A quoi songez-vous donc, mon père?

MAITRE BERNARD.

A quoi je songe?... Que me veut-on?

DAME PAQUE, qui a pris la lettre.

C'est un message de votre cher Antoine.

MAITRE BERNARD.

Donnez-moi cela. Peste soit des femmes et de leur fureur de bavarder!

CARMOSINE.

Si cette lettre...

MAITRE BERNARD.

Ce n'est rien, ma fille. C'est une lettre de Marc-Antoine, notre ami de Messine. Ta mère s'est trompée à cause de la ressemblance des noms.

CARMOSINE.

Si cette lettre est de Perillo, lisez-la-moi, je vous en prie.

MAITRE BERNARD.

Tranquillise-toi; je te répète...

CARMOSINE.

Je suis très-tranquille, donnez-la-moi. — Il n'y a personne de trop ici.

(Elle lit.)

« A MON SECOND PÈRE, MAITRE BERNARD.

« Je vais bientôt quitter Palerme. Je remercie Dieu « qu'il m'ait été permis d'approcher une dernière fois « des lieux où a commencé ma vie, et où je la laisse « tout entière. Il est vrai que, depuis six ans, j'avais « nourri une chère espérance, et que j'ai tâché de tirer « de mon humble travail ce qui pouvait me rendre digne « de la promesse que vous m'aviez faite. Pardonnez-« moi, j'ai vu votre chagrin, et j'ai entendu Carmo-« sine... » O ciel!

MAITRE BERNARD.

Je t'en supplie, rends-moi ce papier!

CARMOSINE.

Laissez-moi, j'irai jusqu'au bout.

(Elle continue.)

« Et j'ai entendu Carmosine dire que mon triste amour « lui faisait horreur. Je me doutais depuis longtemps que « cette application de ma pauvre intelligence à d'arides « études ne porterait que des fruits stériles. Ne craignez « plus qu'une seule parole, échappée de mes lèvres, tente « de rappeler le passé, et de faire renaître le souvenir « d'un rêve, le plus doux, le seul que j'aie fait, le seul « que je ferai sur la terre. Il était trop beau pour être « possible. Durant six ans ce rêve fut ma vie, il fut aussi « tout mon courage. Maintenant le malheur se montre à « moi. C'était à lui que j'appartenais, il devait être mon « maître ici-bas. — Je le salue, et je vais le suivre. Ne son-« gez plus à moi, monsieur; vous êtes délié de votre « promesse. »

(Un silence.)

Si vous le voulez bien, mon père, je vous demanderai une grâce.

MAITRE BERNARD.

Tout ce qui te plaira, mon enfant. Que veux-tu?

CARMOSINE.

Que vous me permettiez de rester seule un instant avec Minuccio, s'il y consent lui-même; j'ai quelques mots à lui dire, et je vous le renverrai au jardin.

MAITRE BERNARD.

De tout mon cœur.

(A part.)

Est-ce que, par hasard, elle se confierait à lui plutôt qu'à moi-même? Dieu le veuille! car ce garçon-là ne manquerait pas de m'instruire à son tour. Allons, dame Pâque, venez çà.

CARMOSINE.

Ser Vespasiano, j'ai lu devant vous la lettre que vous venez d'entendre, afin que vous sachiez que je ne fais pas mystère du dessein où je suis de ne me point marier, et pour vous montrer en même temps que les engagements pris et le mérite même ne sauraient changer ma résolution. Maintenant donc, excusez-moi.

SCÈNE IX.

MINUCCIO, CARMOSINE.

MINUCCIO.

Vous êtes émue, Carmosine, cette lettre vous a troublée.

CARMOSINE.

Oui, je me sens faible... Écoute-moi bien, car je ne puis parler longtemps... Minuccio, je t'ai choisi pour te confier un secret. J'espère d'abord que tu ne le révèleras à aucune créature vivante, sinon à celui que je te dirai; ensuite, qu'autant qu'il te sera possible, tu m'aideras, n'est-ce pas? je t'en prie. — Tu te rappelles, mon ami, cette journée où notre Roi Pierre fit la grande fête de son exaltation. Je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui

d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. Je sais combien il me convient peu d'avoir cet amour pour un roi, et j'ai essayé de m'en guérir; mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait auparavant, et, ne sachant comment lui faire connaître le dessein que j'ai pris, mieux que par toi (tu le vois souvent, Minuccio), je te supplie de le lui apprendre. Quand ce sera fait, tu me le diras, et je mourrai moins malheureuse.

MINUCCIO.

Carmosine, je vous engage ma foi, et soyez sûre qu'en y comptant, vous ne serez jamais trompée. — Je vous estime d'aimer un si grand Roi. Je vous offre mon aide, avec laquelle j'espère, si vous voulez prendre courage, faire de sorte qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles qui vous seront extrêmement chères; et, pour ne point perdre le temps, j'y vais tâcher dès aujourd'hui.

CARMOSINE.

Je t'en supplie encore une fois.

MINUCCIO.

Jurez-moi d'avoir du courage.

CARMOSINE.

Je te le jure. Va avec Dieu.

ACTE DEUXIÈME.

Au palais du Roi. — Une salle. — Une galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERILLO, UN OFFICIER DU PALAIS.

PERILLO.

Je puis attendre ici?

L'OFFICIER.

Oui, Monsieur. En rentrant au palais, le Roi va s'arrêter dans cette galerie, et toutes les personnes qui s'y trouvent peuvent approcher de Sa Majesté.

(Il sort.)

PERILLO, seul.

On ne m'avait point trompé; Pierre conserve ici cette noble coutume que pratiquait naguère en France le saint Roi Louis, de ne point céler la Majesté Royale, et de la montrer accessible à tous. Je vais donc lui parler, et un mot de sa bouche peut tout changer dans mon existence. N'aurais-je pas hésité hier, n'aurais-je pas été bien troublé, bien gêné dans la cour de ce Roi conquérant, qui se fait craindre autant qu'on l'aime? Tout m'est indifférent aujourd'hui : ce palais, où habite la puissance, où règnent toutes les passions, toutes les vanités et toutes les haines, est plus vide pour moi qu'un désert. Que pourrais-je redouter auprès de ce que j'ai souffert? Le désespoir ne vit que d'une pensée, et anéantit tout le reste.

SCÈNE II.

PERILLO, MINUCCIO.

MINUCCIO, marchant à grands pas.

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine.
S'il ne me vient...

Ce n'est pas cela — j'avais débuté autrement.

PERILLO, à part.

Voici un homme bien préoccupé; il n'a pas l'air de m'apercevoir.

MINUCCIO, continuant.

S'il ne me vient ou me veut secourir,
Craignant, hélas!...

Voilà qui est plaisant. — En achevant mes derniers vers, j'ai oublié net les premiers. Faudra-t-il donc refaire mon commencement? J'oublierai à son tour ma fin pendant ce temps-là, et il ne tient qu'à moi d'aller ainsi de suite jusqu'à l'éternité, versant les eaux de Castalie dans la tonne des Danaïdes! Et point de crayon! point d'écritoire! Voyons un peu ce que chantait ce pédant... Eh bien! où diable l'ai-je fourré?

(Il fouille dans ses poches et en tire un papier.)

PERILLO, à part.

Ce personnage ne m'est point inconnu : Est-ce l'absence ou le chagrin qui me trouble ainsi la mémoire! Il me semble l'avoir vu quand j'étais enfant; en vérité, cela est étrange! j'ai oublié le nom de cet homme, et je me souviens de l'avoir aimé.

MINUCCIO, à lui-même.

Rien de tout cela ne peut m'être utile; pas un mot n'a le sens commun. Non, je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose plus impatientante, plus plate, plus creuse, plus nauséabonde, plus inutilement boursoufflée, qu'un imbécile qui vous plante un mot à la place d'une pensée, qui écrit à côté de ce qu'il voudrait dire, et qui fait de

Pégase un cheval de bois comme aux courses de bagues, pour s'y essouffler l'âme à accrocher ses rimes! Aussi où avais-je la tête, d'aller demander à ce Cipolla de me composer une chanson sur les idées d'une jeune fille amoureuse? Mettre l'esprit d'un ange dans la cervelle d'un cuistre! Et point de crayon, bon Dieu! point de papier! Ah! voici un jeune homme qui porte une écritoire...

(Il s'approche de Perillo.)

Pardonnez-moi, Monsieur, pourrais-je vous demander?... Je voudrais écrire deux mots, et je ne sais comment...

PERILLO, lui donnant l'écritoire qui est suspendue à sa ceinture.

Très-volontiers, Monsieur. Pourrais-je, à mon tour, vous adresser une question? oserais-je vous demander qui vous êtes?

MINUCCIO, tout en écrivant.

Je suis poëte, Monsieur, je fais des vers, et dans ce moment-ci je suis furieux.

PERILLO.

Si je vous importune...

MINUCCIO.

Point du tout, c'est une chanson que je suis obligé de refaire, parce qu'un charlatan me l'a manquée. D'ordinaire, je ne me charge que de la musique, car je suis joueur de viole, Monsieur, et de guitare, à votre service; vous semblez nouveau à la cour, et vous aurez besoin de moi. Mon métier, à vrai dire, est d'ouvrir les cœurs; j'ai l'entreprise générale des bouquets et des sérénades, je tiens magasin de flammes et d'ardeurs, d'ivresses et de délires, de flèches et de dards, et autres locutions amoureuses, le tout sur des airs variés; j'ai un grand fonds de soupirs languissants, de doux reproches, de tendres bouderies, selon les circonstances et le bon plaisir des dames; j'ai un volume in-folio de brouilles (pour les raccommodements, ils se font sans moi); mais les promesses surtout sont innombrables, j'en possède une lieue de long sur parchemin vierge, les majuscules peintes et les oi-

seaux dorés, bref, on ne s'aime guère ici que je n'y sois, et on se marie encore moins; il n'est si mince et si leste écolier, si puissant ni si lourd seigneur, qui ne s'appuie sur l'archet de ma viole; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle.

PERILLO.

Tu es Minuccio d'Arezzo?

MINUCCIO.

Vous l'avez dit; vous me connaissez donc?

PERILLO.

Et toi, tu ne me reconnais donc pas? As-tu oublié aussi Perillo?

MINUCCIO.

Antoine! vive Dieu! combien l'on a raison de dire qu'un poëte en travail ne sait plus le nom de son meilleur ami! moi qui ne rimais que par occasion, je ne me suis pas souvenu du tien!

(Il l'embrasse.)

Et depuis quand dans cette ville?

PERILLO.

Depuis peu de temps... et pour peu de temps.

MINUCCIO.

Qu'est-ce à dire? Je supposais que tu allais me répondre : « Pour toujours! » Est-ce que tu n'arrives pas de Padoue?

PERILLO.

Laissons cela. Tu viens donc à la cour?

MINUCCIO, à part.

Sot que je suis! j'oubliais la lettre que Carmosine nous a lue! A quoi rêve donc mon esprit? Décidément la raison m'abandonne; je suis plus poëte que je ne croyais. Pauvre garçon! il doit être bien triste, et en conscience, je ne sais trop que lui dire...

(Haut.)

Oui, mon ami, le Roi me permet de venir ici de temps en

temps, ce qui fait que j'ai l'air d'y être quelqu'un; mais toute ma faveur consiste à me promener en long et en large. On me croit l'ami du Roi, je ne suis qu'un de ses meubles, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me dire en sortant de table : Chante-moi quelque chose, que je m'endorme. — Mais toi, qui t'amène en ce pays?

PERILLO.

Je viens tâcher d'obtenir du service dans l'armée qui marche sur Naples.

MINUCCIO.

Tu plaisantes! toi, te faire soldat, au sortir de l'école de Droit?

PERILLO.

Je t'assure, Minuccio, que je ne plaisante pas.

MINUCCIO, à part.

En vérité, son sang-froid me fait peur; c'est celui du désespoir. Qu'y faire? Il l'aime, et elle ne l'aime pas.

(Haut.)

Mais, mon ami, as-tu bien réfléchi à cette résolution que tu prends si vite? Songes-tu aux études que tu viens de faire, à la carrière qui s'ouvre devant toi? Songes-tu à l'avenir, Perillo?

PERILLO.

Oui, et je n'y vois de certain que la mort.

MINUCCIO.

Tu souffres d'un chagrin. — Je ne t'en demande pas la cause — je ne cherche pas à la pénétrer — mais je me trompe fort, ou, dans ce moment-ci, tu cèdes à un conseil de ton mauvais génie... Crois-moi, avant de te décider, attends encore quelques jours.

PERILLO.

Celui qui n'a plus rien à craindre ni à espérer, n'attend pas.

MINUCCIO.

Mais si je t'en priais, si je te demandais comme une grâce de ne point te hâter?

PERILLO.

Que t'importe !

MINUCCIO.

Tu me fais injure. Il me semblait que tout à l'heure tu m'avais pris pour un de tes amis. Écoute-moi — le temps presse — le Roi va arriver. Je ne puis t'expliquer clairement ni librement ce que je pense... Encore une fois, ne fais rien aujourd'hui. Est-ce donc si long d'attendre à demain?

PERILLO.

Aujourd'hui ou demain, ou un autre jour, ou dans dix ans, dans vingt ans, si tu veux, c'est la même chose pour moi; j'ai cessé de compter les heures.

MINUCCIO.

Par Dieu! tu me mettrais en colère! Ainsi donc, moi qui t'ai bercé lorsque j'étais un grand enfant et que tu en étais un petit, il faut que je te laisse aller à ta perte sans essayer de t'en empêcher, maintenant que tu es un grand garçon et moi un homme? Je ne puis rien obtenir? Que vas-tu faire? Tu as quelque blessure au cœur; qui n'a la sienne? Je ne te dis pas de combattre à présent ta tristesse, mais de ne pas t'attacher à elle et t'y enchaîner sans retour, car il viendra un temps où elle finira... Tu ne peux pas le croire, n'est-ce pas? Soit, mais retiens ce que je vais te dire : Souffre maintenant s'il le faut, pleure si tu veux, et ne rougis point de tes larmes; montre-toi le plus malheureux et le plus désolé des hommes; loin d'étouffer ce tourment qui t'oppresse, déchire ton sein pour lui ouvrir l'issue, laisse-le éclater en sanglots, en plaintes, en prières, en menaces; mais, je te le répète, n'engage pas l'avenir! Respecte ce temps que tu ne veux plus compter, mais qui en sait plus long que nous, et, pour une douleur qui doit être passagère, ne te prépare pas la plus durable de toutes, le regret, qui ravive la souffrance épuisée, et qui empoisonne le souvenir!

PERILLO.

Tu peux avoir raison. Dis-moi, vois-tu quelquefois maître Bernard?

MINUCCIO.

Mais oui... sans doute... comme par le passé...

PERILLO.

Quand tu le verras, Minuccio, tu lui diras...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO.

SER VASPASIANO, *en entrant.*

J'attendrai! c'est bon, j'attendrai! Messeigneurs, je vous annonce le Roi.

(*A Minuccio.*)

Ah! c'est toi, bel oiseau de passage! Je t'ai mené hier un peu rudement, à souper chez cette petite; mais je ne veux pas que tu m'en veuilles. Que diable, aussi! tu t'attaques à moi, sous les regards de la beauté!

MINUCCIO.

Je vous assure, Seigneur, que je n'ai point de rancune, et que si vous m'aviez fâché, vous vous en seriez douté tout de suite.

SER VESPASIANO.

Je l'entends ainsi; il y a place pour tout. Si tu t'avisais, dans ce palais, de gouailler un homme de ma sorte, on ne laisserait point passer cela; mais tu conçois que je déroge un peu quand je vais chez la Carmosine, et qu'on n'est plus là sur ses grands chevaux.

MINUCCIO.

Vous êtes trop bon de n'y pas monter. S'il ne s'agissait que de vous en faire descendre...

SER VESPASIANO.

Ne te fâche pas, je te pardonne. En vérité, je joue depuis hier, en toute chose, d'un merveilleux guignon. Il faut que je t'en fasse le récit.

PERILLO, à part.

Quelle espèce d'homme est-ce là? Il a parlé de Carmosine.

SER VESPASIANO.

Je t'ai dit combien j'aurais à cœur de posséder ces champs de Ceffalù et de Calatabellotte; tu n'ignores pas où ils sont situés?

MINUCCIO.

Pardonnez-moi, Illustrissime.

SER VESPASIANO.

Ce sont des terres à fruits, près de mes pâturages.

MINUCCIO.

Mais vos pâturages, où sont-ils?

SER VESPASIANO.

Eh! parbleu, près de Ceffalù et de Calata...

MINUCCIO.

J'entends bien, mais quand j'y ai été, autant qu'il peut m'en souvenir, il n'y avait là que des pierres et des moustiques.

SER VESPASIANO.

Calatabellotte est un lieu fertile.

MINUCCIO.

Oui, mais autour de ce lieu fertile, je dis qu'il n'y a...

SER VESPASIANO.

Tu es un badin. Je souhaitais d'avoir ces terres, non pour le bien qu'elles rapportent, mais seulement pour m'arrondir; cela m'encadrait singulièrement. Le Roi, à qui elles appartiennent, se refusait à me les céder, se réservant, à ce qu'il prétendait, de m'en faire don le jour de mes noces. L'intention était galante. Hier, sur un avis que je reçus de cette bonne dame Pâque...

PERILLO.

Se pourrait-il?...

SER VESPASIANO.

Vous la connaissez? Ce sont de petites gens, mais de bonnes gens, chez qui je vais le soir me débrider l'esprit,

et me débotter l'imagination. La fille a de beaux yeux, c'est vous en dire assez; car si ce n'était cela...

MINUCCIO.

Et la dot?

SER VESPASIANO.

Eh bien! oui, si tu veux, la dot. Ces gens de peu, cela amasse, mais ce n'est point ce dont je me soucie. Il suffit que l'enfant me plaise: j'en avais touché un mot à la mère, et la bonne femme s'était prosternée. Hier donc, on m'invite à souper, et je m'attendais à une affaire conclue... Devines-tu, maintenant, beau trouvère?

MINUCCIO.

Un peu moins qu'avant de vous entendre.

SER VESPASIANO.

Ce bouffon-là goguenarde toujours. Eh! mordieu, au lieu d'un festin et d'une joyeuse fiancée, voilà des visages en pleurs, une créature à demi-pâmée, et on me régale d'un écrit...

MINUCCIO, bas à Ser Vespasiano.

Taisez-vous, pour l'amour de Dieu!

SER VESPASIANO.

Pourquoi donc en faire mystère, quand la fillette elle-même m'a dit qu'elle n'en fait point? Quelle épître, beau Dieu, quelle lettre! quatre pages de lamentations...

MINUCCIO, bas.

Vous oubliez que j'étais là, et que j'en sais autant que vous.

SER VESPASIANO.

Mais non, pas du tout, c'est que tu ne sais rien, car tout le piquant de l'affaire, c'est que j'avais annoncé mon mariage au Roi.

MINUCCIO.

Et vous comptiez sur Ceffalù?

SER VESPASIANO.

Et Calatabellotte, cela va sans dire. A présent, que vais-je répondre, quand le Roi, rentrant au palais, va me crier

d'abord du haut de son destrier : « Eh bien! chevalier Vespasiano, où en êtes-vous de vos épousailles? » Cela est fort embarrassant. Tu me diras qu'en fin de compte la belle ne saurait m'échapper, je le sais bien ; mais pourquoi tant de façons? Ces airs de caprice, quand je consens à tout, sont blessants et hors de propos.

PERILLO, bas à Minuccio.

Minuccio, que veux dire tout ceci?

MINUCCIO, bas.

Ne vois-tu pas quel est le personnage?

SER VESPASIANO.

Du reste, ce n'est pas précisément à la Carmosine que j'en veux, mais à ses sots parents, car, pour ce qui la regarde, son intention était bien claire en me lisant cette lettre d'un rival dédaigné.

MINUCCIO.

Son intention était claire, en effet ; elle vous a dit qu'elle voulait rester fille.

SER VESPASIANO.

Bon! ce sont de ces petits détours, de ces coquetteries aimables où l'amour ne se trompe point. Quand une belle vous déclare qu'elle ne saurait s'accommoder de personne, cela signifie : « Je ne veux que de vous. »

PERILLO.

Qui avait écrit, s'il vous plaît, cette lettre dont vous parlez?

SER VESPASIANO.

Je ne sais qui, un certain Antoine, un clerc, je crois, un homme de la basoche...

PERILLO.

J'ai l'honneur d'en être un, Monsieur, et je vous prie de parler autrement.

SER VESPASIANO.

Je suis gentilhomme et chevalier. — Parlez vous-même d'autre sorte.

MINUCCIO, à Ser Vespasiano.

Et moi je vous conseille de ne pas parler du tout.
(A Perillo.)
Es-tu fou, Perillo, de provoquer un fou?

PERILLO, tandis que Ser Vespasiano s'éloigne.

O Minuccio! ma pauvre lettre! mon pauvre adieu écrit avec mes larmes, le plus pur sanglot de mon cœur, la chose la plus sacrée au monde, le dernier serrement de main d'un ami qui nous quitte, elle a montré cela, elle l'a étalé aux regards de ce misérable! O ingrate! ingénéreuse fille! elle a souillé le sceau de l'amitié, elle a prostitué ma douleur! Ah Dieu! je te disais tout à l'heure que je ne pouvais plus souffrir; je n'avais pas pensé à cela.

MINUCCIO.

Promets-moi du moins...

PERILLO.

Ne crains rien. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'impatience; mais tout est fini, je suis calme.
(Regardant Ser Vespasiano qui se promène sur la scène.)
Pourquoi en voudrais-je à cet inconnu, à cet automate ridicule que Dieu fait passer sur ma route? Celui-là ou tout autre, qu'importe? Je ne vois en lui que la Destinée, dont il est l'aveugle instrument; je crois même qu'il en devait être ainsi. Oui, c'est une chose très-ordinaire. Quand un homme sincère et loyal est frappé dans ce qu'il a de plus cher, lorsqu'un malheur irréparable brise sa force et tue son espérance, lorsqu'il est maltraité, trahi, repoussé par tout ce qui l'entoure, presque toujours, remarque-le, presque toujours c'est un faquin qui lui donne le coup de grâce, et qui, par hasard, sans le savoir, rencontrant l'homme tombé à terre, marche sur le poignard qu'il a dans le cœur.

MINUCCIO.

Il faut que je te parle, viens avec moi; il faut que tu renonces à ce projet que tu as...

PERILLO.

Il est trop tard.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER DU PALAIS.

(La salle se remplit de monde.)

L'OFFICIER.

Faites place, retirez-vous.

SER VESPASIANO, à Minuccio.

Tu es donc lié particulièrement avec ce jeune homme? Dis-moi donc, penses-tu que je ne doive pas me considérer comme offensé?

MINUCCIO.

Vous, magnifique chevalier?

SER VESPASIANO.

Oui, il m'a voulu imposer silence.

MINUCCIO.

Eh bien! ne l'avez-vous pas gardé?

SER VESPASIANO.

C'est juste. Voici Leurs Majestés. Le Roi paraît un peu courroucé; il faut pourtant que je lui parle à tout prix: car tu comprends que je n'attendrai pas qu'il me somme de m'expliquer.

MINUCCIO

Et sur quoi?

SER VESPASIANO.

Sur mon mariage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Que je n'entende jamais pareille chose! Ce malheureux royaume est-il donc si maudit du ciel, si ennemi de son repos, qu'il ne puisse conserver la paix au dedans, tandis que je fais la guerre au dehors! Quoi! l'ennemi est à peine

chassé, il se montre encore sur nos rivages, et lorsque je hasarde pour vous ma propre vie et celle de l'Infant, je ne puis revenir un instant ici sans avoir à juger vos disputes!

LA REINE.

Pardonnez-leur, au nom de votre gloire, et du nouveau succès de vos armes.

LE ROI.

Non, par le ciel, car ce sont eux précisément qui me feraient perdre le fruit de ces combats, avec leurs discordes honteuses, avec leurs querelles de paysans! Celui-là, c'est l'orgueil qui le pousse, et celui-ci, c'est l'avarice. On se divise pour un privilége, pour une jalousie, pour une rancune; pendant que la Sicile tout entière réclame nos épées, on tire les couteaux pour un champ de blé. Est-ce pour cela que le sang français coule encore depuis les vêpres? Quel fut alors votre cri de guerre! La liberté, n'est-ce pas, et la patrie? et tel est l'empire de ces deux grands mots, qu'ils ont sanctifié la vengeance. Mais de quel droit vous êtes-vous vengés, si vous déshonorez la victoire? Pourquoi avez-vous renversé un roi, si vous ne savez pas être un peuple?

LA REINE.

Sire, ont-ils mérité cela?

LE ROI.

Ils ont mérité pis encore, ceux qui troublent le repos de l'État, ceux qui ignorent ou feignent d'ignorer que, lorsqu'une nation s'est levée dans sa haine et dans sa colère, il faut qu'elle se rasseoie, comme le lion, dans son calme et sa dignité.

LA REINE, à demi-voix, aux assistants.

Ne vous effrayez pas, bonnes gens. Vous savez combien il vous aime.

LE ROI.

Nous sommes tous solidaires, nous répondons tous des hécatombes du jour de Pâques. Il faut que nous soyons

amis, sous peine d'avoir commis un crime. Je ne suis pas venu chez vous pour ramasser sous un échafaud la couronne de Conradin, mais pour léguer la mienne à une nouvelle Sicile. Je vous le répète, soyez unis; plus de dissentiments, de rivalité, chez les grands comme chez les petits; sinon, si vous ne voulez pas, si au lieu de vous entr'aider, comme la loi divine l'ordonne, vous manquez au respect de vos propres lois, par la croix-Dieu! je vous les rappellerai, et le premier de vous qui franchit la haie du voisin pour lui dérober un fétu, je lui fais trancher la tête sur la borne qui sert de limite à son champ. — Jérôme, ôte-moi cette épée.

(La foule se retire.)

LA REINE.

Permettez-moi de vous aider.

LE ROI.

Vous, ma chère! vous n'y pensez pas. Cette besogne est trop rude pour vos mains délicates.

LA REINE.

Oh! je suis forte, quand vous êtes vainqueur. Tenez, don Pèdre, votre épée est plus légère que mon fuseau. Le prince de Salerne est donc votre prisonnier?

LE ROI.

Oui, et Monseigneur d'Anjou payera cher pour la rançon de ce vilain boiteux. Pourquoi ces gens-là s'en vont-ils?

(Il s'assied.)

LA REINE.

Mais, c'est que vous les avez grondés.

LE ROI.

Oui, je suis bien barbare, bien tyran! n'est-ce pas, ma chère Constance?

LA REINE.

Ils savent que non.

LE ROI.

Je le crois bien; vous ne manquez pas de le leur dire, justement quand je suis fâché.

LA REINE.

Aimez-vous mieux qu'ils vous haïssent? Vous n'y réussirez pas facilement. Voyez pourtant, ils se sont tous enfuis; votre colère doit être satisfaite. Il ne reste plus dans la galerie qu'un jeune homme qui se promène là, d'un air bien triste et bien modeste. Il jette de temps en temps vers nous un regard qui semble vouloir dire : Si j'osais! — Tenez, je gagerais qu'il a quelque chose de très-intéressant, de très-mystérieux à vous confier. Voyez cette contenance craintive et respectueuse en même temps; je suis sûre que celui-là n'a pas de querelles avec ses voisins... Il s'en va. — Faut-il l'appeler?

LE ROI.

Si cela vous plaît.

(La Reine fait un signe à l'officier du palais, qui va avertir Perillo; celui-ci s'approche du Roi et met un genou en terre. La Reine s'asseoit à quelque distance.)

LE ROI.

As-tu quelque chose à me dire?

PERILLO.

Sire, je crains qu'on ne m'ait trompé.

LE ROI.

En quoi trompé?

PERILLO.

On m'avait dit que le Roi daignait permettre au plus humble de ses sujets d'approcher de sa personne sacrée, et de lui exposer...

LE ROI.

Que demandes-tu?

PERILLO.

Une place dans votre armée.

LE ROI.

Adresse-toi à mes officiers.

(Perillo se lève et s'incline.)

Pourquoi es-tu venu à moi?

PERILLO.

Sire, la demande que j'ose faire peut décider de toute

ma vie. Nous ne voyons pas la Providence, mais la puissance des Rois lui ressemble, et Dieu leur parle de plus près qu'à nous.

LE ROI.

Tu as bien fait, mais tu as un habit qui ne va guère avec une cuirasse.

PERILLO.

J'ai étudié pour être avocat, mais aujourd'hui j'ai d'autres pensées.

LE ROI.

D'où vient cela?

PERILLO.

Je suis Sicilien, et Votre Majesté disait tout à l'heure...

LE ROI.

L'homme de loi sert son pays tout aussi bien que l'homme d'épée. Tu veux me flatter. — Ce n'est pas là ta raison.

PERILLO.

Que Votre Majesté me pardonne...

LE ROI.

Allons, voyons! parle franchement. Tu as perdu au jeu, ou ta maîtresse est morte.

PERILLO.

Non, Sire, non, vous vous trompez.

LE ROI.

Je veux connaître le motif qui t'amène.

LA REINE.

Mais, Sire, s'il ne veut pas le dire?

PERILLO.

Madame, si j'avais un secret, je voudrais qu'il fût à moi seul, et qu'il valût la peine de vous être dit.

LA REINE.

S'il ne t'appartient pas, garde-le. — Ce n'est pas la moins rare espèce de courage.

LE ROI.

Fort bien. — Sais-tu monter à cheval?

PERILLO.

J'apprendrai, Sire.

LE ROI.

Tu t'imagines cela? Voilà de mes cavaliers en herbe, qui s'embarqueraient pour la Palestine, et qu'un coup de lance jette à bas, comme ce pauvre Vespasiano!

LA REINE.

Mais, Sire, est-ce donc si difficile? Il me semble que moi, qui ne suis qu'une femme, j'ai appris en fort peu de temps, et je ne craindrais pas votre cheval de bataille.

LE ROI.

En vérité!

(A Perillo.)

Comment t'appelles-tu?

PERILLO.

Perillo, Sire.

LE ROI.

Eh bien! Perillo, en venant ici, tu as trouvé ton étoile. Tu vois que la Reine te protége. — Remercie-la, et vends ton bonnet, afin de t'acheter un casque.

(Perillo s'agenouille de nouveau devant la Reine, qui lui donne sa main à baiser.)

LA REINE.

Perillo, tu as raison de vouloir être soldat plutôt qu'avocat. Laisse d'autres que toi faire leur fortune en débitant de longs discours. La première cause de la tienne aura été (souviens-toi de cela) la discrétion dont tu as fait preuve. Fais ton profit de l'avis que je te donne, car je suis femme et curieuse, et je puis te dire, à bon escient, que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait.

LE ROI.

Je vous dis qu'il a un chagrin d'amour, et cela ne vaut rien à la guerre.

PERILLO.

Pour quelle raison, Sire?

LE ROI.

Parce que les amoureux se battent toujours trop ou trop peu, selon qu'un regard de leur belle leur fait éviter ou chercher la mort.

PERILLO.

Celui qui cherche la mort peut aussi la donner.

LE ROI.

Commence par là ; c'est le plus sage.

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, MINUCCIO, SER VESPASIANO, PLUSIEURS DEMOISELLES, PAGES, ETC.

(Perillo, en sortant, rencontre Minuccio, et échange quelques mots avec lui.)

LE ROI.

Qui vient là-bas? N'est-ce pas Minuccio, avec ce troupeau de petites filles?

LA REINE.

C'est lui-même, et ce sont mes caméristes qui le tourmentent sans doute pour le faire chanter. Oh! je vous en conjure, appelez-le! je l'aime tant! personne à la cour ne me plaît autant que lui; il fait de si jolies chansons!

LE ROI.

Je l'aime aussi, mais avec moins d'ardeur. — Holà! Minuccio, approche, approche, et qu'on apporte une coupe de vin de Chypre afin de le mettre en haleine. Il nous dira quelque chose de sa façon.

MINUCCIO, à Vespasiano.

Retirez-vous, le Roi m'a appelé.

SER VESPASIANO.

Bon, bon, la Reine m'a fait signe.

MINUCCIO, à part.

Je ne m'en débarrasserai jamais. Il est cause que Perillo s'est échappé tantôt dans cette foule.

(Un valet apporte un flacon de vin ; l'officier remet en même temps un papier au Roi, qui le lit à l'écart.)

LA REINE.

Eh bien ! petites indiscrètes, petites bavardes, vous voilà encore, selon votre habitude, importunant ce pauvre Minuccio !

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous voulons qu'il nous dise une romance.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et des tensons.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et des jeux-partis.

LA REINE, à Minuccio.

Sais-tu que j'ai à me plaindre de toi ? On te voit paraître quand le Roi arrive, mais, dès que je suis seule, tu ne te montres plus.

SER VESPASIANO, s'avançant.

Votre Majesté est dans une grande erreur. Il ne se passe point de jour qu'on ne me voie en ce palais.

LA REINE.

Bonjour, Vespasiano, bonjour.

MINUCCIO, à part.

Que va-t-il devenir maintenant ? Il est soldat, il faut qu'il parte.

LE ROI, lisant d'un air distrait, et s'adressant à Minuccio.

Je suis bien aise de te voir. Tu vas me conter les nouvelles. Allons, bois un verre de vin.

SER VESPASIANO, buvant.

Votre Majesté a bien de la bonté. Mon mariage n'est point encore fait.

LE ROI.

C'est toi, Vespasiano ? Eh bien ! un autre jour.

SER VESPASIANO.

Certainement, Sire, certainement.

(A part.)

Il ne parle point de Calatabellotte.

(Aux demoiselles.)

Qu'avez-vous à rire, vous autres?

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Ah! vous autres!

SER VESPASIANO.

Oui, vous et les autres. Le Roi m'interroge, et je réponds. Qu'y a-t-il là de si plaisant?

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Beau sire chevalier, comment se porte votre cheval, depuis que nous ne vous avons vu?

TROISIÈME DEMOISELLE.

Nous avons eu grand'peur pour lui.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Et votre casque?

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et votre lance?

TROISIÈME DEMOISELLE.

Les avez-vous fait rajuster?

SER VESPASIANO.

Je ne fais point de cas des railleries des femmes.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous vous interrogeons, répondez, sinon nous dirons que vous n'êtes pas plus habile à repartir un mot de courtoisie...

SER VESPASIANO.

Eh bien!

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Qu'à parer une lance courtoise.

SER VESPASIANO, à part.

Petites perruches mal apprises!

LA REINE.

Minuccio est si préoccupé qu'il n'entend pas ce qu'on dit près de lui.

MINUCCIO.

Il est vrai, Madame, et j'en demande très-humblement pardon à Votre Majesté. Je ne saurais penser depuis hier

qu'à cette pauvre fille... je veux dire à ce pauvre garçon... non, je me trompe, c'est une romance que je tâche de me rappeler.

LA REINE.

Une romance? Tu nous la diras tout à l'heure. Mes bonnes amies veulent des jeux-partis. Fais-leur quelques demandes pour les divertir. — Ser Vespasiano!

SER VESPASIANO.

Majesté.

LA REINE.

Savez-vous trouver de bonnes réponses?

SER VESPASIANO, à part.

Encore la même plaisanterie!

(Haut.)

Il n'y a pas de ma faute, Madame, en vérité, il n'y en a pas.

LA REINE.

De quoi parlez-vous?

SER VESPASIANO.

De mon mariage. C'est bien malgré moi, je vous le jure, qu'il n'a pas été consommé.

LA REINE.

Une autre fois, une autre fois.

SER VESPASIANO.

Votre Majesté sera satisfaite.

(A part.)

« Un autre jour » a dit le Roi; « une autre fois, » a ajouté la Reine, et quand j'ai salué, tous deux m'ont tutoyé; en sorte que je suis au comble de la faveur, en même temps que je suis soulagé d'un grand poids. Dès que je pourrai m'esquiver, je vais voler chez cette belle.

LE ROI, lisant toujours.

Voilà qui est bien. Charles le Boiteux crie d'un côté, et Charles d'Anjou de l'autre. — Ne parliez-vous pas de jeux-partis?

LA REINE.

Oui, Sire, s'il vous plaît d'ordonner...

LE ROI.

Vous savez que je n'y entends rien ; mais il n'importe. Allons, Minuccio, fais jaser un peu ces jeunes filles.

(Tout le monde s'assied en cercle.)

MINUCCIO.

Lequel vaut mieux, mesdemoiselles, ou posséder ou espérer?

SER VESPASIANO.

Il vaut beaucoup mieux posséder.

MINUCCIO.

Pourquoi, Magnifique Seigneur?

SER VESPASIANO.

Mais parce que... Cela saute aux yeux.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Et si ce qu'on possède est une bourse vide, un nez trop long, ou un coup d'épée?

SER VESPASIANO.

Alors, l'Espérance serait préférable.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et si ce qu'on espère est la main d'une jeune fille, qui ne veut pas de vous et qui s'en moque?

SER VESPASIANO.

Ah! diantre! dans ce cas-là je ne sais pas trop...

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Il faut posséder beaucoup de patience.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et espérer peu de plaisir.

MINUCCIO, à la troisième demoiselle.

Et vous, ma mie, vous ne dites rien?

TROISIÈME DEMOISELLE.

C'est que votre question n'en est pas une, puisqu'on nous dit que l'Espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder.

LA REINE.

Ser Vespasiano est vaincu. Une autre demande, Minuccio.

MINUCCIO.

Lequel vaut mieux, ou l'amant qui meurt de douleur de ne plus voir sa maîtresse, ou l'amant qui meurt de plaisir de la revoir?

LES DEMOISELLES, ensemble.

Celui qui meurt! celui qui meurt!

SER VESPASIANO.

Mais puisqu'ils meurent tous les deux...

LES DEMOISELLES.

Celui qui meurt! celui qui meurt!

SER VESPASIANO.

Mais on vous dit... on vous demande...

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous n'aimons que les amants qui meurent d'amour!

SER VESPASIANO.

Mais observez qu'il y a deux manières...

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Il n'y a que ceux-là qui aiment véritablement.

SER VESPASIANO.

Cependant...

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

LE ROI.

Lequel vaut mieux, ou de jeunes filles sages, réservées et silencieuses, ou de petites écervelées qui crient et qui m'empêchent de finir ma lecture? Voyons, Minuccio, où est ta viole?

MINUCCIO.

Permettez, Sire, que je ne m'en serve pas. La musique de ma romance nouvelle n'est pas encore composée; j'en sais seulement les paroles.

LE ROI.

Eh bien, soit. — Et vous, Mesdemoiselles ..

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, nous ne dirons plus un mot.

SER VESPASIANO, à part.

Quant à moi, j'ai assez de tensons et de chansons comme cela. Leurs Majestés m'ont ordonné de presser le jour de mes noces... Qui me résisterait à présent? Je m'esquive donc, et vole chez cette belle.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ SER VESPASIANO.

LA REINE, à Minuccio.

Les paroles sont-elles de toi?

MINUCCIO.

Non, Madame.

LA REINE.

Est-ce de Cipolla?

MINUCCIO.

Encore moins.

LE ROI.

Commence toujours. Après un combat, mieux encore qu'après un festin, j'aime à écouter une chanson, et plus la poésie en est douce, tranquille, plus elle repose agréablement l'oreille fatiguée; car c'est un grand fracas qu'une bataille, et pour peu qu'un bon coup de masse sur la tête...

(Les demoiselles poussent un cri.)

Silence! Récite d'abord ta chanson; tu nous diras ensuite quel est l'auteur. On porte ainsi un meilleur jugement.

MINUCCIO.

Votre Majesté se rit des principes. Que deviendrait la justice littéraire, si on lui mettait un bandeau comme à l'autre? L'auteur de ma romance est une jeune fille.

LA REINE.

En vérité!

MINUCCIO.

Une jeune fille charmante, belle et sage, aimable et modeste; et ma romance est une plainte amoureuse.

LA REINE.

Tout aimable qu'elle est, elle n'est donc pas aimée?

MINUCCIO.

Non, Madame, et elle aime jusqu'à en mourir. Le Ciel lui a donné tout ce qu'il faut pour plaire, et en même temps pour être heureuse; son père, homme riche et savant, la chérit de toute son âme, ou plutôt l'idolâtre, et sacrifierait tout ce qu'il possède pour contenter le moindre des désirs de sa fille; elle n'a qu'à dire un mot pour voir à ses pieds une foule d'adorateurs empressés, jeunes, beaux, brillants, gentilshommes même, bien qu'elle ne soit pas noble. Cependant jusqu'à dix-huit ans, son cœur n'avait pas encore parlé. De tous ceux qu'attiraient ses charmes, un seul, fils d'un ancien ami, n'avait pas été repoussé. Dans l'espoir de faire fortune, et de voir agréer ses soins, il s'était exilé volontairement, et durant de longues années, il avait étudié pour être avocat.

LE ROI.

Encore un avocat!

MINUCCIO.

Oui, Sire, et maintenant il est revenu plus heureux encore qu'il n'est fier d'avoir conquis son nouveau titre, comptant d'ailleurs sur la parole du père, et demandant pour toute récompense qu'il lui soit permis d'espérer; mais pendant qu'il était absent, l'indifférente et cruelle beauté a rencontré, pour son malheur, celui qui devait venger l'Amour. Un jour, étant à sa fenêtre avec quelques-unes de ses amies, elle vit passer un cavalier qui allait aux fêtes de la Reine. Elle suivit ce cavalier; elle le vit au tournois où il fut vainqueur... Un regard décida de sa vie.

LE ROI.

Voilà un singulier roman.

MINUCCIO.

Depuis ce jour, elle est tombée dans une mélancolie profonde, car celui qu'elle aime ne peut lui appartenir. Il est marié à une femme... la plus belle, la meilleure, la plus séduisante qui soit peut-être dans ce royaume, et il trouve une maîtresse dans une épouse fidèle. La pauvre dédaignée ne s'abuse pas, elle sait que sa folle passion doit rester cachée dans son cœur; elle s'étudie incessamment à ce que personne n'en pénètre le secret; elle évite toute occasion de revoir l'objet de son amour, elle se défend même de prononcer son nom; mais l'infortunée a perdu le sommeil, sa raison s'affaiblit, une langueur mortelle la fait pâlir de jour en jour; elle ne veut pas parler de ce qu'elle aime, et elle ne peut penser à autre chose; elle refuse toute consolation, toute distraction; elle repousse les remèdes que lui offre un père désolé, elle se meurt, elle se consume, elle se fond comme la neige au soleil. Enfin, sur le bord de la tombe, la douleur l'oblige à rompre le silence. Son amant ne la connaît pas, il ne lui a jamais adressé la parole, peut-être même ne l'a-t-il jamais vue; elle ne veut pas mourir sans qu'il sache pourquoi, et elle se décide à lui écrire ainsi :

(Il lit.)

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
A mon Seigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.

La Mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,

J'y vais dormir, emportant mon doux rêve ;
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la Mort me fait peur.
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir?
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, si je ne l'avais vu.
Dis-lui qu'un jour, une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs ; faisant mon mal savoir.

LA REINE.

Tu dis que cette romance est d'une jeune fille?

MINUCCIO.

Oui, Madame.

LA REINE.

Si cela est vrai, tu lui diras qu'elle a une amie, et tu lui donneras cette bague.

(Elle ôte une bague de son doigt.)

LE ROI.

Mais pour qui cette chanson a-t-elle été faite? Il semble, d'après les derniers mots, que ce doive être pour un étranger. Le connais-tu? quel est son nom?

MINUCCIO.

Je puis le dire à Votre Majesté, mais à elle seule.

LE ROI.

Bon! quel mystère!

MINUCCIO.

Sire, j'ai engagé ma parole.

LE ROI.

Éloignez-vous donc, Mesdemoiselles. Je suis curieux de savoir ce secret. Quant à la Reine, tu sais que je suis seul quand il n'y a qu'elle près de moi.

(Les demoiselles se retirent au fond du théâtre.)

MINUCCIO.

Sire, je le sais, et je suis prêt...

LA REINE.

Non, Minuccio. Je te remercie d'avoir assez bonne opinion de moi pour me confier ton honneur; mais puisque tu l'as engagé, je ne suis plus ta Reine en ce moment, je ne suis qu'une femme, qui ne veut pas être cause qu'un galant homme puisse se faire un reproche.

(Elle sort.)

LE ROI.

Eh bien! à qui s'adressent ces vers?

MINUCCIO.

Votre Majesté a-t-elle oublié qui fut vainqueur au dernier tournoi?

LE ROI.

Hé! par la croix-Dieu! c'est moi-même.

MINUCCIO.

C'est à vous-même aussi que ces vers sont adressés.

LE ROI.

A moi, dis-tu?

MINUCCIO.

Oui, Sire. Dans ce que j'ai raconté, je n'ai rien dit qui ne fût véritable. Cette jeune fille que je vous ai dépeinte belle, jeune, charmante, et mourant d'amour, elle existe, elle demeure là, à deux pas de votre palais; qu'un de vos officiers m'accompagne, et qu'il vous rende compte de ce qu'il aura vu. Cette pauvre enfant attend la mort, c'est à

sa prière que je vous parle; sa beauté, sa souffrance, sa résignation sont aussi vraies que son amour. — Carmosine est son nom.

LE ROI.

Cela est étrange.

MINUCCIO.

Et ce jeune homme à qui son père l'avait promise, qui est allé étudier à Padoue, et qui comptait l'épouser au retour, Votre Majesté l'a vu ce matin même; c'est lui qui est venu demander du service à l'armée de Naples; celui-là mourra aussi, j'en réponds, et plus tôt qu'elle, car il se fera tuer.

LE ROI.

Je m'en suis douté. Cela ne doit pas être; cela ne sera pas. Je veux voir cette jeune fille.

MINUCCIO.

L'extrême faiblesse où elle est...

LE ROI.

J'irai. Cela semble te surprendre?

MINUCCIO.

Sire, je crains que votre présence...

LE ROI.

Ne disais-tu pas, tout à l'heure, que tu aurais parlé devant la Reine?

MINUCCIO.

Oui, Sire.

LE ROI.

Viens chez elle avec moi.

ACTE TROISIÈME.

Un jardin. — A gauche, une fontaine avec plusieurs siéges et un banc. — A droite, la maison de maître Bernard. — Dans le fond, une terrasse et une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARMOSINE, assise sur le banc; près d'elle PERILLO ET MAITRE BERNARD, MINUCCIO, assis sur le bord de la fontaine, sa guitare à la main.

CARMOSINE.

« Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Que cette chanson me plaît, mon cher Minuccio!

MINUCCIO.

Voulez-vous que je la recommence? Nous sommes à vos ordres, moi et mon bâton.

(Il montre le manche de sa guitare.)

CARMOSINE.

Ne te montre pas si complaisant, car je te la ferais répéter cent fois, et je voudrais l'entendre encore et toujours, jusqu'à ce que mon attention et ma force fussent épuisées, et que je pusse mourir en y rêvant! — Comment la trouves-tu, Perillo?

PERILLO.

Charmante, quand c'est vous qui la dites.

MAITRE BERNARD.

Je trouve cela trop sombre. Je ne sais ce que c'est qu'une chanson lugubre. Il me semble qu'en général on ne chante pas à moins d'être gai, moi, du moins, quand cela m'arrive... mais cela ne m'arrive plus.

CARMOSINE.

Pourquoi donc, et que reprochez-vous à cette romance de notre ami? Elle n'est pas bouffonne, il est vrai, comme

un refrain de table; mais, qu'importe? ne saurait-on plaire autrement? Elle parle d'amour, mais ne savez-vous pas que c'est une fiction obligée, et qu'on ne saurait être poëte sans faire semblant d'être amoureux? Elle parle aussi de douleur et de regrets, mais n'est-il pas aussi convenu que les amoureux en vers sont toujours les plus heureuses gens du monde, ou les plus désolés? « Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Comment dit-elle donc ensuite?

MAITRE BERNARD.

Rien de bon, je n'aime point cela.

CARMOSINE.

C'est une romance espagnole, et notre Roi don Pèdre l'aime beaucoup; n'est-ce pas, Minuccio?

MINUCCIO.

Il me l'a dit, et la Reine aussi l'a fort approuvée.

MAITRE BERNARD.

Grand bien leur fasse! Un air d'enterrement!

CARMOSINE.

Perillo est peut-être, quoiqu'il ne le dise pas, de l'avis de mon père, car je le vois triste.

PERILLO.

Non, je vous le jure.

CARMOSINE.

Ce serait bien mal; ce serait me faire croire que tu ne m'as pas entièrement pardonné.

PERILLO.

Pensez-vous cela?

CARMOSINE.

J'espère que non; cependant, je me sens bien coupable. J'ai été bien folle, bien ingrate; et toi, pauvre ami, tu venais de si loin, tu avais été absent si longtemps! Mais que veux-tu? je souffrais hier.

MAITRE BERNARD.

Et maintenant...

CARMOSINE.

Ne craignez plus rien; cette fois mes maux vont finir.

MAITRE BERNARD.

Hier tu en disais autant.

CARMOSINE.

Oh! j'en suis bien sûre aujourd'hui. Hier, j'ai éprouvé un moment de bien-être, puis une souffrance... Ne parlons plus d'hier, à moins que ce ne soit, Perillo, pour que tu me répètes que tu ne t'en souviens plus.

PERILLO.

Puis-je songer un seul instant à moi, quand je vous vois revenir à la vie? Je n'ai rien souffert, si vous souriez.

CARMOSINE.

Oublie donc tes chagrins, comme moi ma tristesse. Minuccio, je voulais te demander...

MINUCCIO.

Que cherchez-vous?

CARMOSINE.

Où est donc ta romance? Il me semble que j'en ai oublié un mot.

(Minuccio lui donne sa romance écrite ; elle la relit tout bas.)

SCÈNE II.

Les précédents, SER VESPASIANO, DAME PAQUE, sortant de la maison.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Que vous avais-je dit? Cela ne pouvait manquer. Voyez quel délicieux tableau de famille!

DAME PAQUE.

Vous êtes un homme incomparable pour accommoder toute chose.

SER VESPASIANO.

Ce n'était rien; un mot, belle dame, un mot a suffi.

Je n'ai fait que répéter exactement à votre aimable fille ce que Leurs Majestés m'avaient dit à moi-même.

DAME PAQUE.

Et elle a consenti?

SER VESPASIANO.

Pas précisément. Vous savez que la pudeur d'une jeune fille...

CARMOSINE, se levant.

Ser Vespasiano!

SER VESPASIANO.

Ma princesse.

CARMOSINE.

Vous faites la cour à ma mère, sans quoi j'allais vous demander votre bras.

SER VESPASIANO.

Mon bras et mon épée sont à votre service.

CARMOSINE.

Non, je ne veux pas être importune. Viens, Perillo, jusqu'à la terrasse.

(Elle s'éloigne avec Perillo.)

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Vous le voyez; elle me lance des œillades bien flatteuses. Mais qu'est-ce donc que ce petit Perillo? — Je vous avoue qu'il me chagrine de le voir; il se donne des airs d'amoureux, et si ce n'était le respect que je vous dois, je ne sais à quoi il tiendrait...

DAME PAQUE.

Y pensez-vous? Se hasarderait-on...? Vous êtes trop bouillant, chevalier.

SER VESPASIANO.

Il est vrai. Vous me disiez donc que pour ce qui regarde la dot...

(Ils s'éloignent en se promenant.)

SCÈNE III.

MINUCCIO, MAITRE BERNARD.

MAITRE BERNARD.

Tu crois à tout cela, Minuccio?

MINUCCIO.

Oui; je l'écoute, je l'observe, et je crois que tout va pour le mieux.

MAITRE BERNARD.

Tu crois à cette espèce de gaieté? Mais toi-même, es-tu bien sincère? Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qu'elle t'a confié hier, seul à seul?

MINUCCIO.

Je vous ai déjà répondu que je n'avais rien à vous répondre. Elle m'avait chargé, comme vous le voyez, de lui ramener Perillo. A peine avait-il essayé son casque, l'oiseau chaperonné est revenu au nid.

MAITRE BERNARD.

Tout cela est étrange, tout cela est obscur. Et ce refrain que tu vas lui chanter, afin d'entretenir sa tristesse!

MINUCCIO.

Vous voyez bien qu'il ne sert qu'à la chasser. Pensez-vous que je cherche à nuire?

MAITRE BERNARD.

Non, certes, mais je ne puis me défendre....

MINUCCIO.

Tenez-vous en repos jusqu'à l'heure des vêpres.

MAITRE BERNARD.

Pourquoi cela? pourquoi jusqu'à cette heure? C'est la troisième fois que tu me le répètes, sans jamais vouloir t'expliquer.

MINUCCIO.

Je ne puis vous en dire plus long, car je n'en sais pas moi-même davantage. La plus belle fille ne donne que ce

qu'elle a, et l'ami le plus dévoué se tait sur ce qu'il ignore.

MAITRE BERNARD.

La peste soit de tes mystères! Que se prépare-t-il donc pour cette heure-là? Quel événement doit nous arriver? Est-ce donc le Roi en personne qui va venir nous rendre visite?

MINUCCIO, à part.

Il ne croit pas être si près de la vérité.

(Haut.)

Mon vieil ami, ayez bon espoir. Si tout ne s'arrange pas à souhait, je casse le manche de ma guitare.

MAITRE BERNARD.

Beau profit! Enfin, nous verrons, puisqu'à toute force il faut prendre patience; mais je ne te pardonne point ces façons d'agir.

MINUCCIO.

Cela viendra plus tard, j'espère. Encore une fois, doutez-vous de moi?

MAITRE BERNARD.

Hé non, enragé que tu es, avec ta discrétion maussade! — Écoute; il faut que je dise tout, bien que tu ne veuilles me rien dire. Une chose ici me fait plus que douter, me fait frémir, entends-tu bien? Cette nuit, poussé par l'inquiétude, je m'étais approché doucement de la chambre de Carmosine, pour écouter si elle dormait. A travers la fente de la porte, entre le gond et la muraille, je l'ai vue assise dans son lit, avec un flambeau tout près d'elle; elle écrivait, et, de temps en temps, elle semblait réfléchir très-profondément, puis elle reprenait sa plume avec une vivacité effrayante, comme si elle eût obéi à quelque impression soudaine. Mon trouble en la voyant, ou ma curiosité, sont devenus trop forts. Je suis entré : tout aussitôt sa lumière s'est éteinte, et j'ai entendu le bruit d'un papier qui se froissait en glissant sous son chevet.

MINUCCIO.

C'est quelque adieu à ce pauvre Antoine, qui s'est fait soldat, à ce qu'il croit.

MAITRE BERNARD.

Ma fille l'ignorait.

MINUCCIO.

Oh! que non. Est-ce qu'un amant s'en va en silence? Il ne se noierait même pas sans le dire.

MAITRE BERNARD.

Je n'en sais rien, mais je croirais presque... Voilà cet imbécile qui revient avec ma femme... Rentrons; je veux que tu saches tout.

MINUCCIO.

C'est encore votre fille qui a rappelé celui-là. Vous voyez bien qu'elle ne pense qu'à rire.

(Ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE IV.

SER VESPASIANO, DAME PAQUE, viennent du fond du jardin.

SER VESPASIANO.

Pour la dot, je suis satisfait, et je vous quitte pour voler chez le tabellion, afin de hâter le contrat.

DAME PAQUE.

Et moi, chevalier, je suis ravie que vous soyez de si bonne composition.

SER VESPASIANO.

Comment donc! la dot est honnête, la fille aussi; mon but principal est de m'attacher à votre famille.

DAME PAQUE.

Mon mari fera quelques difficultés; entre nous, c'est une pauvre tête, un homme qui calcule, un homme besoigneux.

SER VESPASIANO.

Bah! cela me regarde. Nous ferons des noces, si vous m'en croyez, magnifiques. Le Roi y viendra.

DAME PAQUE.

Est-ce possible!

SER VESPASIANO.

Il y dansera, mort-Dieu! il y dansera, et avec vous-même, dame Pâque. Vous serez la reine du bal.

DAME PAQUE.

Ah! ces plaisirs-là ne m'appartiennent plus.

SER VESPASIANO.

Vous les verrez renaître sous vos pas. Je vole chez le tabellion.

SCÈNE V.

CARMOSINE ET PERILLO viennent du fond.

CARMOSINE.

Il faut me le promettre, Antoine. Songez à ce que deviendrait mon père, si Dieu me retirait de ce monde.

PERILLO.

Pourquoi ces cruelles pensées? vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure.

CARMOSINE.

Songez que je suis ce qu'il aime le mieux, presque sa seule joie sur la terre. S'il venait à me perdre, je ne sais vraiment pas comment il supporterait ce malheur. Votre père fut son dernier ami, et quand vous êtes resté orphelin, vous vous souvenez, Perillo, que cette maison est devenue la vôtre. En nous voyant grandir ensemble, on disait dans le voisinage que maître Bernard avait deux enfants. S'il devait aujourd'hui n'en avoir plus qu'un seul...

PERILLO.

Mais vous nous disiez d'espérer?

CARMOSINE.

Oui, mon ami, mais il faut me promettre de prendre soin de lui, de ne pas l'abandonner... Je sais que vous avez fait une demande, et que vous pensez à quitter Palerme... Mais, écoutez-moi, vous pouvez encore... Il m'a semblé entendre du bruit.

PERILLO.

Ce n'est rien; je ne vois personne.

CARMOSINE.

Vous pouvez encore revenir sur votre détermination... j'en suis convaincue, je le sais. Je ne vous parle pas de cette démarche, ni du motif qui l'a dictée; mais s'il est vrai que vous m'avez aimée, vous prendrez ma place après moi.

PERILLO.

Rien après vous!

CARMOSINE.

Vous la prendrez, si vous êtes honnête homme... Je vous lègue mon père.

PERILLO.

Carmosine!... vous me parlez, en vérité, comme si vous aviez un pied dans la tombe. Cette romance que, tout à l'heure, vous vous plaisiez à répéter, je ne m'y suis pas trompé, j'en suis sûr, c'est votre histoire, c'est pour vous qu'elle est faite, c'est votre secret, vous voulez mourir.

CARMOSINE.

Prends garde! Ne parle pas si haut.

PERILLO.

Et qu'importe que l'on m'entende, si ce que je dis est la vérité! Si vous avez dans l'âme cette affreuse idée de quitter volontairement la vie, et de nous cacher vos souffrances, jusqu'à ce qu'on vous voie tout à coup expirer au milieu de nous... Que dis-je, grand Dieu! quel soupçon horrible! S'il se pouvait que, lassée de souffrir, fidèle seulement à votre affreux silence, vous eussiez conçu la

pensée... Vous me recommandiez votre père... Vous ne voudriez pas tuer sa fille!

CARMOSINE.

Ce n'est pas la peine, mon ami; la mort n'a que faire d'une main si faible.

PERILLO.

Mais vous souhaitez donc qu'elle vienne? Pourquoi trompez-vous votre père? Pourquoi affectez-vous devant lui ce repos, cet espoir que vous n'avez pas, cette sorte de joie qui est si loin de vous?

CARMOSINE.

Non pas si loin que tu peux le croire. Lorsque Dieu nous appelle à lui, il nous envoie, n'en doute point, des messagers secrets qui nous avertissent. Je n'ai pas fait beaucoup de bien, mais je n'ai pas non plus fait grand mal. L'idée de paraître devant le Juge suprême ne m'a jamais inspiré de crainte; il le sait, je le lui ai dit; il me pardonne et m'encourage. J'espère, j'espère être heureuse. J'en ai déjà de charmants présages.

PERILLO.

Vous l'aimez beaucoup, Carmosine!

CARMOSINE.

De qui parles-tu!

PERILLO.

Je n'en sais rien; mais la Mort seule n'a point tant d'attraits.

CARMOSINE.

Écoute. Ne fais pas de vaines conjectures, et ne cherche pas à pénétrer un secret qui ne saurait être bon à personne; tu l'apprendras quand je ne serai plus. Tu me demandes pourquoi je trompe mon père? C'est précisément par cette raison que je ne ferais, en m'ouvrant à lui, qu'une chose cruelle et inutile. Je ne t'aurais point non plus parlé comme je l'ai fait, si, en le faisant, je n'eusse rempli un devoir. Je te demande de ne point trahir la confiance que j'ai en toi.

PERILLO.

Soyez sans crainte, mais, de votre côté, promettez-moi du moins...

CARMOSINE.

Il suffit. Songe, mon ami, qu'il y a des maux sans remède. Tu vas maintenant aller dans ma chambre ; voici une clef, tu ouvriras un coffre qui est derrière le chevet de mon lit ; tu y trouveras une robe de fête... je ne la porterai plus, celle-là, je l'ai portée aux fêtes de la Reine, lorsque pour la première fois... Il y a dessous un papier écrit, que tu prendras et que tu garderas ; je te le confie... à toi seul, n'est-ce pas ?

PERILLO.

Votre testament, Carmosine ?

CARMOSINE.

Oh ! cela ne mérite pas d'être appelé ainsi. De quoi puis-je disposer au monde ? C'est bien peu de chose que ces adieux qu'on laisse malgré soi à la vie, et qu'on nomme dernières volontés ! Tu y trouveras ta part, Perillo.

PERILLO.

Ma part ! Dieu juste, quelle horreur !... Et vous pensez qu'il est possible...

CARMOSINE.

Épargne-moi, épargne-moi. Nous en reparlerons tout à l'heure, dans ma chambre, car je vais rentrer ; il se fait tard, voici l'heure des vêpres.

SCÈNE VI.

CARMOSINE, SEULE.

Ta part ! pauvre et excellent cœur ! — elle eût été plus douce, et tu la méritais, si l'impitoyable hasard ne m'eût fait rencontrer... Dieu puissant ! quel blasphème sort donc de mes lèvres ? O ma douleur, ma chère douleur, j'oserais me plaindre de toi ? Toi mon seul bien, toi ma vie et ma mort, toi qu'il connaît maintenant ? O bon Minuccio ! di-

gne, loyal ami! il t'a écouté, tu lui as tout dit, il a souri, il a été touché, il m'a envoyé une bague...

(Elle la baise.)

Tu reposeras avec moi! Ah! quelle joie, quel bonheur ce matin, quand j'ai entendu ces mots: « Il sait tout! » Qu'importent maintenant et mes larmes, et ma souffrance, et toutes les tortures de la mort! Il sait que je pleure, il sait que je souffre! Oui, Perillo avait raison — cette joie devant mon père a été cruelle; mais pouvais-je la contenir? Rien qu'en regardant Minuccio, le cœur me battait avec tant de force! Il l'avait vu, lui, il lui avait parlé! O mon amour! ô charme inconcevable! délicieuse souffrance, tu es satisfaite! je meurs tranquille, et mes vœux sont comblés. — L'a-t-il compris en m'envoyant cette bague? A-t-il senti qu'en disant que j'aimais, je disais que j'allais mourir? Oui, il m'a comprise, il m'a devinée. Il m'a mis au doigt cet anneau, qui restera seul dans ma tombe quand je ne serai plus qu'un peu de poussière... Grâces te soient rendues, ô mon Dieu! je vais mourir, et je puis mourir!

(On entend sonner à la grille du jardin.)

On sonne à la grille, je crois? — Holà, Michel! personne ici? Comment m'a-t-on laissée toute seule?

(Elle s'approche de la maison.)

Ah! ils sont tous là, dans la salle basse. Ils lisent quelque chose attentivement, et paraissent se consulter. Minuccio semble les retenir.... Perillo m'aurait-il trahie?

(On sonne une seconde fois.)

Ce sont deux dames voilées qui sonnent. Michel, où es-tu? Ouvre donc.

SCÈNE VII.

CARMOSINE, LA REINE, MICHEL, ouvrant la grille.

(Une femme, qui accompagne la Reine, reste au fond du théâtre.)

LA REINE.

N'est-ce pas ici que demeure maître Bernard, le médecin?

MICHEL.

Oui, madame.

LA REINE.

Puis-je lui parler?

MICHEL.

Je vais l'avertir.

LA REINE.

Attends un instant. Qui est cette jeune fille?

MICHEL.

C'est mademoiselle Carmosine.

LA REINE.

La fille de ton maître?

MICHEL.

Oui, madame.

LA REINE.

Cela suffit, c'est à elle que j'ai affaire.

SCÈNE VIII.

CARMOSINE, LA REINE.

LA REINE.

Pardon, mademoiselle...

(A part.)

Elle est bien jolie.

(Haut.)

Vous êtes la fille de maître Bernard?

CARMOSINE.

Oui, madame.

LA REINE.

Puis-je, sans être indiscrète, vous demander un moment d'entretien?

(Carmosine lui fait signe de s'asseoir.)

Vous ne me connaissez pas?

CARMOSINE.

Je ne saurais dire...

LA REINE s'assied.

Je suis parente... un peu éloignée... d'un jeune homme qui demeure ici, je crois, et qui se nomme Perillo.

CARMOSINE.

Il est à la maison; si vous voulez le voir...

LA REINE.

Tout à l'heure, si vous le permettez. — Je suis étrangère, mademoiselle. et j'occupe à la cour d'Espagne une position assez élevée. Je porte à ce jeune homme beaucoup d'intérêt, et il serait possible qu'un jour le crédit dont je puis disposer devînt utile à sa fortune.

CARMOSINE.

Il le mérite à tous égards.

(Maître Bernard et Minuccio paraissent sur le seuil de la maison.)

MAITRE BERNARD, bas à Minuccio.

Qui donc est là, avec ma fille?

MINUCCIO.

Ne dites mot, venez avec moi.

(Il l'emmène.)

LA REINE.

C'est précisément sur ce point que je désire être éclairée, et je vous demande encore une fois pardon de ce que ma démarche peut avoir d'étrange.

CARMOSINE.

Elle est toute simple, Madame, mais mon père serait plus en état de vous répondre que moi; je vais, s'il vous plaît...

LA REINE.

Non, je vous en prie, à moins que je ne vous importune. Vous êtes souffrante, m'a-t-on dit.

CARMOSINE.

Un peu, Madame.

LA REINE.

On ne le croirait pas.

CARMOSINE.

Le mal dont je souffre ne se voit pas toujours, bien qu'il ne me quitte jamais.

LA REINE.

Il ne saurait être bien sérieux, à votre âge.

CARMOSINE.

En tout temps Dieu fait ce qu'il veut.

LA REINE.

Je suis sûre qu'il ne veut pas vous faire grand mal. — Mais la crainte que j'ai de vous fatiguer me force à préciser mes questions, car, je ne veux point vous le cacher, c'est de vous, et de vous seulement, que je désirerais une réponse, et je suis persuadée, si vous me la faites, qu'elle sera sincère. Vous avez été élevée avec ce jeune homme ; vous le connaissez depuis son enfance. — Est-ce un honnête homme? est-ce un homme de cœur?

CARMOSINE.

Je le crois ainsi; mais, Madame, je ne suis pas un assez bon juge...

LA REINE.

Je m'en rapporte entièrement à vous.

CARMOSINE.

D'où me vient l'honneur que vous me faites? Je ne comprends pas bien que, sans me connaître...

LA REINE.

Je vous connais plus que vous ne pensez, et la preuve que j'ai toute confiance en vous, c'est la question que je vais vous faire, en vous priant de l'excuser, mais d'y répondre avec franchise. Vous êtes belle, jeune et riche, dit-on. Si ce jeune homme dont nous parlons demandait votre main, l'épouseriez-vous?

CARMOSINE.

Mais, Madame...

LA REINE.

En supposant, bien entendu, que votre cœur fût libre, et qu'aucun engagement ne vînt s'opposer à cette alliance.

CARMOSINE.

Mais, Madame, dans quel but me demandez-vous cela?

LA REINE.

C'est que j'ai pour amie une jeune fille, belle comme vous, qui a votre âge, qui est, comme vous, un peu souffrante; c'est de la mélancolie ou, peut-être, quelque chagrin secret qu'elle dissimule, je ne sais trop, mais j'ai le projet, si cela se peut, de la marier, et de la mener à la cour, afin d'essayer de la distraire; car elle vit dans la solitude, et vous savez de quel danger cela est pour une jeune tête qui s'exalte, se nourrit de désirs, d'illusions; qui prend pour l'espérance tout ce qu'elle entrevoit, pour l'avenir tout ce qu'elle ne peut voir; qui s'attache à un rêve dont elle se fait un monde, innocemment, sans y réfléchir, par un penchant naturel du cœur, et qui, hélas! en cherchant l'impossible, passe bien souvent à côté du bonheur.

CARMOSINE.

Cela est cruel.

LA REINE.

Plus qu'on ne peut dire. Combien j'en ai vu, des plus belles, des plus nobles et des plus sages, perdre leur jeunesse, et quelquefois la vie, pour avoir gardé de pareils secrets!

CARMOSINE.

On peut donc en mourir, Madame?

LA REINE.

Oui, on le peut, et ceux qui le nient ou qui s'en raillent, n'ont jamais su ce que c'est que l'amour, ni en rêve ni autrement. Un homme, sans doute, doit s'en défendre. La réflexion, le courage, la force, l'habitude de l'activité, le métier des armes surtout, doivent le sauver; mais, une femme! — Privée de ce qu'elle aime, où est son soutien? Si elle a du courage, où est sa force? Si elle a un métier, fût-ce le plus dur, celui qui exige le plus d'application, qui peut dire où est sa pensée, pendant que ses yeux suivent l'aiguille, ou que son pied fait tourner le rouet?

CARMOSINE.

Que vous me charmez de parler ainsi!

LA REINE.

C'est que je dis ce que je pense. C'est pour n'être pas obligé de les plaindre, qu'on ne veut pas croire à nos chagrins. Ils sont réels, et d'autant plus profonds, que ce monde qui en rit nous force à les cacher; notre résignation est une pudeur; nous ne voulons pas qu'on touche à ce voile, nous aimons mieux nous y ensevelir; de jour en jour on se fait à sa souffrance, on s'y livre, on s'y abandonne, on s'y dévoue, on l'aime, on aime la mort... Voilà pourquoi je voudrais tâcher d'en préserver ma jeune amie.

CARMOSINE.

Et vous songez à la marier; est-ce que c'est Perillo qu'elle aime?

LA REINE.

Non, mon enfant, ce n'est pas lui; mais s'il est tel qu'on me l'a dit, bon, brave, honnête (savant, peu importe), sa femme ne serait-elle pas heureuse?

CARMOSINE.

Heureuse, si elle en aime un autre!

LA REINE.

Vous ne répondez pas à ma question première. Je vous avais demandé de me dire si, à votre avis personnel, Perillo vous semble, en effet, digne d'être chargé du bonheur d'une femme. Répondez, je vous en conjure.

CARMOSINE.

Mais, si elle en aime un autre, Madame, il lui faudra donc l'oublier?

LA REINE, à part.

Je n'en obtiendrai pas davantage.

(Haut.)

Pourquoi l'oublier? Qui le lui demande?

CARMOSINE.

Dès qu'elle se marie, il me semble...

LA REINE.

Eh bien! achevez votre pensée.

CARMOSINE.

Ne commet-elle pas un crime, si elle ne peut donner tout son cœur, toute son âme...

LA REINE.

Je ne vous ai pas tout dit. Mais je craindrais...

CARMOSINE.

Parlez, de grâce, je vous écoute; je m'intéresse aussi à votre amie.

LA REINE.

Eh bien! supposez que celui qu'elle aime, ou croit aimer, ne puisse être à elle; supposez qu'il soit marié lui-même.

CARMOSINE.

Que dites-vous?

LA REINE.

Supposez plus encore. Imaginez que c'est un très-grand seigneur, un prince; que le rang qu'il occupe, que le nom seul qu'il porte, mettent à jamais entre elle et lui une barrière infranchissable... Imaginez que c'est le Roi.

CARMOSINE.

Ah! Madame! qui êtes-vous?

LA REINE.

Imaginez que la sœur de ce prince, ou sa femme, si vous voulez, soit instruite de cet amour, qui est le secret de ma jeune amie, et que, loin de ressentir pour elle ni aversion ni jalousie, elle ait entrepris de la consoler, de la persuader, de lui servir d'appui, de l'arracher à sa retraite, pour lui donner une place auprès d'elle dans le palais même de son époux; imaginez qu'elle trouve tout simple que cet époux victorieux, le plus vaillant chevalier de son royaume, ait inspiré un sentiment que tout le monde comprendra sans peine; figurez-vous qu'elle n'a aucune défiance, aucune crainte de sa jeune rivale, non qu'elle fasse injure à sa beauté, mais parce qu'elle croit

à son honneur; supposez qu'elle veuille enfin que cette enfant, qui a osé aimer un si grand prince, ose l'avouer, afin que cet amour, tristement caché dans la solitude, s'épure en se montrant au grand jour, et s'ennoblisse par sa cause même.

CARMOSINE fléchit le genou.

Ah! Madame, vous êtes la Reine!

LA REINE.

Vous voyez donc bien, mon enfant, que je ne vous dis pas d'oublier don Pèdre.

CARMOSINE.

Je l'oublierai, n'en doutez pas, Madame, si la mort peut faire oublier. Votre bonté est si grande, qu'elle ressemble à Dieu! Elle me pénètre d'admiration, de respect et de reconnaissance; mais elle m'accable, elle me confond. Elle me fait trop vivement sentir combien je suis peu digne d'en être l'objet... Pardonnez-moi, je ne puis exprimer... Permettez que je me retire, que je me cache à tous les yeux.

LA REINE.

Remettez-vous, ma belle, calmez-vous. Ai-je rien dit qui vous effraie?

CARMOSINE.

Ce n'est pas de la frayeur que je ressens. O mon Dieu! vous ici! la Reine! Comment avez-vous pu savoir?... Minuccio m'a trahie sans doute... Comment pouvez-vous jeter les yeux sur moi?... Vous me tendez la main, Madame! Ne me croyez-vous pas insensée?... Moi, la fille de maître Bernard, avoir osé élever mes regards!... Ne voyez-vous pas que ma démence est un crime, et que vous devez m'en punir?... Ah! sans nul doute, vous le voyez; mais vous avez pitié d'une infortunée dont la raison est égarée, et vous ne voulez pas que cette pauvre folle soit plongée au fond d'un cachot, ou livrée à la risée publique!

LA REINE.

A quoi songez-vous, juste ciel!

CARMOSINE.

Ah! je mériterais d'être ainsi traitée, si je m'étais abusée un moment, si mon amour avait été autre chose qu'une souffrance! Dieu m'est témoin, Dieu qui voit tout, qu'à l'instant même où j'ai aimé, je me suis souvenue qu'il était le Roi. Dieu sait aussi que j'ai tout essayé pour me sauver de ma faiblesse, et pour chasser de ma mémoire ce qui m'est plus cher que ma vie. Hélas! Madame, vous le savez sans doute, que personne ici-bas ne répond de son cœur, et qu'on ne choisit pas ce qu'on aime. Mais croyez-moi, je vous en supplie; puisque vous connaissez mon secret, connaissez-le du moins tout entier. Croyez, Madame, et soyez convaincue, je vous le demande, les mains jointes, croyez qu'il n'est entré dans mon âme ni espoir, ni orgueil, ni la moindre illusion. C'est malgré mes efforts, malgré ma raison, malgré mon orgueil même, que j'ai été impitoyablement, misérablement accablée par une puissance invincible, qui a fait de moi son jouet et sa victime. Personne n'a compté mes nuits, personne n'a vu toutes mes larmes, pas même mon père. Ah! je ne croyais pas que j'en viendrais jamais à en parler moi-même. J'ai souhaité, il est vrai, quand j'ai senti la mort, de ne point partir sans un adieu; je n'ai pas eu la force d'emporter dans la tombe ce secret qui me dévorait. Ce secret! c'était ma vie elle-même, et je la lui ai envoyée. Voilà mon histoire, Madame, je voulais qu'il la sût, et mourir.

LA REINE.

Eh bien! mon enfant, il la sait, car c'est lui qui me l'a racontée; Minuccio ne vous a point trahie.

CARMOSINE.

Quoi! Madame, c'est le Roi lui-même...

LA REINE.

Qui m'a tout dit. Votre reconnaissance allait beaucoup trop loin pour moi. C'est le Roi qui veut que vous repreniez courage, que vous guérissiez, que vous soyez heureuse. Je ne vous demandais, moi, qu'un peu d'amitié.

CARMOSINE, d'une voix faible.

C'est lui qui veut que je reprenne courage?

LA REINE.

Oui; je vous répète ses propres paroles.

CARMOSINE.

Ses propres paroles? Et que je guérisse?

LA REINE.

Il le désire.

CARMOSINE.

Il le désire? Et que je sois heureuse, n'est-ce pas?

LA REINE.

Oui, si nous y pouvons quelque chose.

CARMOSINE.

Et que j'épouse Perillo? Vous me le proposiez tout à l'heure... car je comprends tout à présent... votre jeune amie, c'était moi.

LA REINE.

Oui, c'était vous, c'est à ce titre que je vous ai envoyé cette bague. Minuccio ne vous l'a-t-il pas dit?

CARMOSINE.

C'était vous?... Je vous remercie... et je suis prête à obéir.

(Elle tombe sur le banc.)

LA REINE.

Qu'avez-vous, mon enfant? Grand Dieu! quelle pâleur! Vous ne me répondez pas? je vais appeler.

CARMOSINE.

Non, je vous en prie! ce n'est rien; pardonnez-moi.

LA REINE.

Je vous ai affligée? Vous me feriez croire que j'ai eu tort de venir ici, et de vous parler comme je l'ai fait.

CARMOSINE se lève.

Tort de venir? ai-je dit cela, lorsque j'en suis encore à comprendre que la bonté humaine puisse inspirer une générosité pareille à la vôtre! Tort de venir, vous, ma souveraine, quand je devrais vous parler à genoux! lors-

qu'en vous voyant devant moi je me demande si ce n'est point un rêve! Ah! Madame, je serais plus qu'ingrate en manquant de reconnaissance. Que puis-je faire pour vous remercier dignement? je n'ai que la ressource d'obéir. Il veut que je l'oublie, n'est-ce pas?... Dites-lui que je l'oublierai.

LA REINE.

Vous m'avez donc bien mal comprise, ou je me suis bien mal exprimée? Je suis votre reine, il est vrai, mais si je ne voulais qu'être obéie, enfant que vous êtes, je ne serais pas venue. Voulez-vous m'écouter une dernière fois?

CARMOSINE.

Oui, Madame; je vois maintenant que ce secret qui était ma souffrance, et qui était aussi mon seul bien, tout le monde le connaît. Le Roi me méprise, et je pensais bien qu'il en devait être ainsi, mais je n'en étais pas certaine. Ma triste histoire, il l'a racontée; ma romance, on la chante à table, devant ses chevaliers et ses barons. Cette bague, elle ne vient pas de lui; Minuccio me l'avait laissé croire. A présent, il ne me reste rien; ma douleur même ne m'appartient plus. Parlez, Madame, tout ce que je puis dire, c'est que vous me voyez résignée à obéir, ou à mourir.

LA REINE.

Et c'est précisément ce que nous ne voulons pas, et je vais vous dire ce que nous voulons. Écoutez donc : Oui, c'est le Roi qui veut d'abord que vous guérissiez, et que vous reveniez à la vie; c'est lui qui trouve que ce serait grand dommage qu'une si belle créature vînt à mourir d'un si vaillant amour — ce sont là ses propres paroles. — Appelez-vous cela du mépris? — Et c'est moi qui veux vous emmener, que vous restiez près de moi, que vous ayez une place parmi mes filles d'honneur qui, elles aussi, sont mes bonnes amies; c'est moi qui veux que, loin d'oublier don Pèdre, vous puissiez le voir tous les

jours; qu'au lieu de combattre un penchant dont vous n'avez pas à vous défendre, vous cédiez à cette franche impulsion de votre âme vers ce qui est beau, noble et généreux, car on devient meilleur avec un tel amour; c'est moi, Carmosine, qui veux vous apprendre que l'on peut aimer sans souffrir, lorsque l'on aime sans rougir, qu'il n'y a que la honte ou le remords qui doivent donner de la tristesse, car elle est faite pour le coupable, et, à coup sûr, votre pensée ne l'est pas.

CARMOSINE.

Bonté du ciel!

LA REINE.

C'est encore moi qui veux qu'un époux digne de vous, qu'un homme loyal, honnête et brave, vous donne la main pour entrer chez moi; qu'il sache comme moi, comme tout le monde, le secret de votre souffrance passée; qu'il vous croie fidèle sur ma parole, que je vous croie heureuse sur la sienne, et que votre cœur puisse guérir ainsi, par l'amitié de votre Reine, et par l'estime de votre époux... Prêtez l'oreille, n'est-ce pas le bruit du clairon?

CARMOSINE.

C'est le Roi qui sort du palais.

LA REINE.

Vous savez cela, jeune fille?

CARMOSINE.

Oui, Madame, nous demeurons si près! nous sommes habitués à entendre ce bruit.

LA REINE.

C'est le Roi qui vient, en effet, et il vient ici.

CARMOSINE.

Est-ce possible?

LA REINE.

Il vient nous chercher toutes deux. Entendez-vous aussi ces cloches?

CARMOSINE.

Oui, et j'aperçois derrière la grille une foule immense

qui se rend à l'église. Aujourd'hui... je me rappelle... n'est-ce pas un jour de fête? Comme ils accourent de tous côtés! Ah! mon rêve! je vois mon rêve!

LA REINE.

C'est l'heure de la bénédiction.

CARMOSINE.

Oui, en ce moment le prêtre est à l'autel, et tous s'inclinent devant lui. Il se retourne vers la foule, il tient entre ses mains l'image du Sauveur, il l'élève... Pardonnez-moi!

(Elle s'agenouille.)

LA REINE.

Prions ensemble, mon enfant; demandons à Dieu quelle réponse vous allez faire à votre Roi.

(On entend de nouveau le son des clairons. Des écuyers et des hommes d'armes s'arrêtent à la grille, le roi paraît bientôt après.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, PERILLO, près de lui, MAITRE BERNARD, DAME PAQUE, SER VESPASIANO, MINUCCIO.

LE ROI.

Vous avez là un grand jardin, cela est commode et agréable.

MAITRE BERNARD.

Oui, Sire, cela est commode, et, en effet...

LE ROI.

Où est votre fille?

MAITRE BERNARD.

La voilà, Sire, devant Votre Majesté...

LE ROI.

Est-elle mariée?

MAITRE BERNARD.

Non, Sire, pas encore... c'est-à-dire... si Votre Majesté...

LE ROI, à Carmosine.

C'est donc vous, gentille demoiselle, qui êtes souffrante et en danger, dit-on? Vous n'avez pas le visage à cela.

MAITRE BERNARD.

Elle a été, Sire, et elle est encore gravement malade. Il est vrai que depuis ce matin à peu près, l'amélioration est notable.

LE ROI.

Je m'en réjouis. En bonne foi, il serait fâcheux que le monde fût sitôt privé d'une si belle enfant.

(A Carmosine.)

Approchez un peu, je vous prie.

SER VESPASIANO, à Minuccio.

Voyez-vous ce que je vous ai dit? Il va arranger toute l'affaire. Calatabellotte est à moi.

MINUCCIO.

Point, c'est une simple consultation, qu'ils vont faire en particulier. Les Espagnols tiennent cela des Arabes. Le roi est un grand médecin; c'est la méthode d'Albucassis.

LE ROI, à Carmosine.

Vous tremblez, je crois. Vous défiez-vous de moi?

CARMOSINE.

Non, Sire.

LE ROI.

Eh bien donc, donnez-moi la main. Que veut dire ceci, la belle fille? Vous qui êtes jeune et qui êtes faite pour réjouir le cœur des autres, vous vous laissez avoir du chagrin? Nous vous prions, pour l'amour de nous, qu'il vous plaise de prendre courage, et que vous soyez bientôt guérie.

CARMOSINE.

Sire, c'est mon trop peu de force à supporter une trop grande peine, qui est la cause de ma souffrance. Puisque vous avez pu m'en plaindre, j'espère que Dieu m'en délivrera.

LE ROI.

Voilà qui est bien, mais ce n'est pas tout. Il faut m'obéir sur un autre point. Quelqu'un vous en a-t-il parlé?

CARMOSINE.

Sire, on m'a dit toute la bonté, toute la pitié qu'on daignait avoir...

LE ROI.

Pas autre chose?

(A la Reine.)

Est-ce vrai, Constance?

LA REINE.

Pas tout à fait.

LE ROI.

Belle Carmosine, je parlerai en roi et en ami. Le grand amour que vous nous avez porté vous a, près de nous, mise en grand honneur; et celui qu'en retour nous voulons vous rendre, c'est de vous donner de notre main, en vous priant de l'accepter, l'époux que nous vous avons choisi.

(Il fait signe à Perillo, qui s'avance et s'incline.)

Après quoi, nous voulons toujours nous appeler votre chevalier, et porter dans nos passe-d'armes votre devise et vos couleurs, sans demander autre chose de vous, pour cette promesse, qu'un seul baiser.

LA REINE, à Carmosine.

Donne-le, mon enfant, je ne suis pas jalouse.

CARMOSINE donne son front à baiser au roi.

Sire, la Reine a répondu pour moi.

FIN DE CARMOSINE.

BETTINE

PERSONNAGES.

LE MARQUIS STÉFANI.
LE BARON DE STEINBERG.
CALABRE, valet de chambre du Baron.
UN NOTAIRE.
UN DOMESTIQUE.
BETTINE, cantatrice italienne.

(La scène est en Italie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon de campagne.

CALABRE, LE NOTAIRE.

CALABRE.

Venez par ici, monsieur le notaire, venez, monsieur Capsucefalo. Veuillez entrer là, dans le pavillon.

LE NOTAIRE.

Les futurs conjoints, où sont-ils?

CALABRE.

Il faut que vous ayez la bonté d'attendre quelques instants, s'il vous plaît. Désirez-vous vous rafraîchir? Il n'y a pas loin d'ici à la ville; mais il fait chaud.

LE NOTAIRE.

Oui, et je suis venu à pied par un soleil bien incommode. Mais je ne vois pas les futurs conjoints.

CALABRE.

Madame n'est pas encore levée.

LE NOTAIRE.

Comment! il est midi passé.

CALABRE.

Alors elle ne tardera guère.

LE NOTAIRE.

Et M. de Steinberg, est-il levé, lui?

CALABRE.

Il est à la chasse.

LE NOTAIRE.

A la chasse! Voilà, en vérité, une plaisante manière de se marier. On me fait dresser un contrat, on me fait venir à une heure expresse, et quand j'arrive, madame dort et monsieur court les champs. Vous conviendrez, mon cher monsieur Calabre...

CALABRE.

C'est qu'il faut vous imaginer, mon cher monsieur Capsucefalo, que nous ne vivons pas comme tout le monde. Madame est une artiste, vous savez.

LE NOTAIRE.

Oui, une grande artiste; elle chante fort bien. Je ne l'ai jamais entendue elle-même, mais je l'ai ouï dire, vous comprenez.

CALABRE.

Justement; c'est qu'elle a chanté cette nuit jusqu'à trois heures du matin. Aimez-vous la musique, monsieur Capsucefalo?

LE NOTAIRE.

Certainement, monsieur Calabre, autant que mes fonctions me le permettent. Il y avait donc chez vous grande soirée, beaucoup de monde?

CALABRE.

Non, ils étaient tous deux tout seuls, madame et M. le baron, et ils se sont donné ainsi un grand concert en tête à tête. Ce n'est pas la première fois. C'est une habitude que madame a prise depuis qu'elle a quitté le théâtre. Elle ne peut pas dormir, si elle n'a pas chanté. Au point du jour, elle s'est couchée, et monsieur a pris son fusil.

LE NOTAIRE.

Vous en direz ce qui vous plaira, cela me paraît de l'extravagance. La chasse et la musique sont deux fort

bonnes choses; mais quand on se marie, monsieur Calabre, on se marie. Et les témoins?

CALABRE.

Monsieur a dit qu'il les amènerait. Un peu de patience. Que me veut-on?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur, c'est une lettre de la princesse.

CALABRE, *prenant la lettre.*

C'est bon. Vous savez bien que monsieur n'y est pas.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un homme à cheval.

CALABRE.

Qu'il attende. Ah! voici M. le baron.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, STEINBERG.

STEINBERG.

Pas encore levée! C'est bien de la paresse. Bonjour, Cefalo, vous êtes exact, et moi aussi, comme vous voyez; mais la signora ne l'est guère.

LE NOTAIRE.

Voici le contrat, monsieur le baron, dans ce portefeuille. Si vous vouliez, en attendant, jeter un coup d'œil...

STEINBERG.

Tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

CALABRE.

C'est de la part de la princesse, monsieur.

STEINBERG *ouvre la lettre.*

Voyons.

LE NOTAIRE.

Je me retire, monsieur, j'attendrai vos ordres.

SCÈNE III.

STEINBERG, CALABRE.

CALABRE, à part.

Si c'est encore quelque invitation, quelque partie de plaisir en l'air, nous allons avoir un orage.

STEINBERG, lisant.

Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents?

CALABRE.

Moi, monsieur, je n'ai pas dit un mot.

STEINBERG.

Vous vous mêlez de bien des choses, monsieur Calabre; vous vous donnez des airs d'importance, sous prétexte de discrétion, qui ne me conviennent pas du tout, je vous en avertis.

CALABRE.

Si la discrétion est un tort...

STEINBERG.

Assurément, lorsqu'elle est affectée, lorsqu'en se taisant on laisse croire qu'on pourrait avoir quelque chose à dire.

CALABRE.

Hé! de quoi parlerais-je, monsieur? Est-ce ma faute si la princesse...

STEINBERG.

Eh bien! qu'est-ce? que voulez-vous dire? Toujours cette princesse! Qu'est-ce donc? Nous habitons cette maison depuis un mois. La princesse est notre voisine de campagne, et son palais est à deux pas de nous. Qu'y a-t-il d'étonnant, qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'il existe entre nous des relations de bon voisinage et même d'amitié, si l'on veut? Nous ne sommes pas ici en France, où l'on vit dix ans sur le même palier sans se saluer quand on se rencontre, ni en Angleterre, où l'on n'avertirait pas le voisin que sa bourse est tombée de sa poche, si on ne lui

est pas présenté dans les règles. Nous sommes en Italie, où les mœurs sont franches, libres, exemptes de cette morgue inventée par l'orgueil timide à la plus grande gloire de l'ennui ; nous sommes dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on en dise, n'en a jamais gêné un autre, où l'on se fait un ami en demandant son chemin, où enfin la mauvaise humeur est aussi inconnue que le mauvais temps.

CALABRE.

Monsieur le baron prend bien chaudement les choses. Je demande pardon à monsieur, mais les réflexions d'un pauvre diable comme moi ne valent pas la peine qu'on s'en occupe.

STEINBERG.

Quelles sont ces réflexions? Je veux le savoir. Dites votre pensée, je le veux.

CALABRE.

Oh! mon Dieu, c'est bien peu de chose. Seulement, quand monsieur le baron s'en va comme cela pour toute une journée chez la princesse, il m'a semblé quelquefois que madame était triste.

STEINBERG.

Est-ce là tout?

CALABRE.

Je n'en sais pas plus long, mais je vous avoue...

STEINBERG.

Quoi?

CALABRE.

Rien, monsieur, je n'ai rien à dire.

STEINBERG.

Parlerez-vous, quand je l'ordonne?

CALABRE.

Eh bien! monsieur, à vous dire vrai, cela me fait de la peine. Elle vous aime tant!

STEINBERG.

Elle m'aime tant!

CALABRE.

Oh! oui, monsieur, presque autant que je vous aime. Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, que de questions elle me fait, et que de petits cadeaux de temps en temps, pour tâcher de savoir ce que vous dites, ce que vous pensez au fond du cœur, si vous l'aimez toujours, si vous lui êtes fidèle... Vous m'accusez d'être bavard... Eh bien! monsieur, demandez-lui comment je parle de mon maître, et si jamais la moindre indiscrétion... Voilà pourquoi j'ose dire que cela me fait de la peine, quand je sais qu'elle en a, oui, monsieur, et quand elle pleure... Mais enfin, puisque vous allez l'épouser...

STEINBERG.

Calabre! mon pauvre vieux Calabre!

CALABRE.

Plaît-il, monsieur?

STEINBERG.

Ce mariage...

CALABRE.

Eh bien?

STEINBERG.

Eh bien! je sais que je suis engagé. Je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas voulu me donner le temps de réfléchir, je me suis laissé entraîner, ou, pour mieux dire, je me suis trompé moi-même. J'ai cédé, je me suis aveuglé, je me suis étourdi de ma passion pour elle.

CALABRE.

Pardonnez-moi encore, monsieur, mais...

STEINBERG se lève.

Écoute-moi. Bettine est charmante; avec son talent, sa brillante renommée, au milieu de tous les plaisirs, de toutes les séductions qui entourent et assiégent

une actrice à la mode, elle a su vivre de telle sorte que la calomnie elle-même n'a jamais osé approcher d'elle, et l'honnêteté de son cœur est aussi visible que la pure clarté de ses yeux. Assurément, si rien ne s'y opposait, personne plus qu'elle ne serait capable de faire le bonheur d'un mari; mais...

CALABRE.

Eh bien! monsieur, s'il en est ainsi... pourquoi alors....

STEINBERG.

Tu le demandes? Eh! sais-tu ce que c'est que d'épouser une cantatrice?

CALABRE.

Non, par moi-même, je ne m'en doute pas. Il me semble pourtant...

STEINBERG.

Quoi?

CALABRE.

Que si monsieur épousait madame, il ne pourrait y avoir grand mal. Il me semble qu'il y a bien des exemples... Elle est jeune et jolie; sa réputation, comme vous le disiez, est excellente. Elle est riche... vous l'êtes aussi...

STEINBERG.

En es-tu sûr?

CALABRE.

Vous êtes si généreux!...

STEINBERG.

Preuve de plus que je ne suis pas riche! Je l'ai été, mais je ne le suis plus.

CALABRE.

Est-il possible, monsieur?

STEINBERG.

Oui, Calabre. Quand je n'aimais que le plaisir, ce que m'ont coûté mes folies, je ne le regrette pas, je n'en sais rien; mais depuis que j'ai l'amour au cœur, c'est une

ruine. Rien ne coûte si cher que les femmes qui ne coûtent rien — et par là-dessus le lansquenet...

CALABRE.

Vous jouez donc toujours, monsieur?

STEINBERG.

Eh! pas plus tard qu'hier, cela m'est arrivé.

CALABRE.

Chez la princesse? Et vous avez perdu...

STEINBERG.

Cinq cents louis. Ce n'est pas là ce qui me ruine, je vais les payer ce matin, et je compte bien prendre ma revanche; mais, je te le dis, je suis ruiné, je n'ai plus le sou, je n'ai plus de quoi vivre.

CALABRE.

Si une pareille chose pouvait être vraie, et si monsieur le baron se trouvait gêné, j'ai quelques petites économies...

STEINBERG.

Je te remercie, je n'en suis pas encore là. Tu n'as pas compris ce que je voulais dire. Ma fortune étant à moitié perdue...

CALABRE.

Il me semble alors que ce serait le cas...

STEINBERG.

De me marier, n'est-il pas vrai? D'autres que toi pourraient me donner ce conseil, d'autres que moi pourraient le suivre. Voilà justement le motif, la raison impossible à dire, mais impossible à oublier, qui me force à quitter Bettine.

CALABRE.

Quitter madame? est-ce vrai?...

STEINBERG.

Eh! que veux-tu donc que je fasse? J'avais le dessein, en l'épousant, de lui faire abandonner le théâtre; mais,

si je ne suis plus assez riche pour cela, ne veux-tu pas que je l'y suive, quitte à rester dans la coulisse? — Que me veut-on? qu'est-ce que c'est?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le baron, c'est une carte que je porte à madame.

STEINBERG.

Elle n'est pas levée.

UN DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur le baron.

(On entend chanter dans la coulisse.)

STEINBERG.

Tu as raison; voyons cette carte. Le marquis Stéfani? Qu'est-ce que c'est que cela?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le baron, c'est un monsieur qui se promène dans le jardin.

STEINBERG.

Dans le jardin?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, voyez plutôt; le voilà auprès du bassin, qui regarde les poissons rouges. Il dit qu'il revient d'un grand voyage.

STEINBERG.

Eh bien! qu'est-ce qu'il veut?

UN DOMESTIQUE.

Il veut voir madame, et il attend qu'elle soit visible.

STEINBERG, à part.

Stéfani! Je connais ce nom-là.

(Haut.)

Calabre, n'est-ce pas ce Stéfani dont on parlait tant à Florence?

CALABRE.

Mais... oui, monsieur... je le crois du moins.

STEINBERG, regardant au balcon.

C'est lui-même, je le reconnais. C'est un vrai pilier de coulisses, soi-disant connaisseur, et grand admirateur de la signora Bettina.

CALABRE.

C'est un homme riche, monsieur, un grand personnage.

STEINBERG.

Oui, c'est un patricien qui a fait du commerce, à l'ancienne mode de Venise; mais il n'est pas prouvé que son engouement pour la signora s'en soit tenu à l'admiration. Tu me feras le plaisir, Calabre, de dire à Bettine que je la prie de ne pas recevoir cet homme-là. Je sors; je reviendrai tantôt.

CALABRE.

Vous allez encore jouer, monsieur?

STEINBERG.

Fais ce que je te dis; tu m'as entendu?

(Il sort.)

CALABRE.

Oui, monsieur.

SCÈNE V.

CALABRE, LE NOTAIRE, PUIS BETTINE.

CALABRE, à part.

Cela va mal, cela va bien mal. Pauvre jeune dame, si bonne, si jolie!

LE NOTAIRE.

Monsieur Calabre, voici quelque temps que je suis dans le pavillon, et je ne vois pas les futurs conjoints.

CALABRE.

Tout à l'heure, monsieur Capsucefalo.

LE NOTAIRE.

Et les témoins?

CALABRE.

Je vous ai dit que M. le baron les amènerait.

BETTINE arrive en chantant.

Ah! te voilà, notaire, ô cher notaire, mon cher ami! As-tu tes paperasses?

LE NOTAIRE.

Oui, madame, le contrat est prêt. J'ai seulement laissé en blanc les sommes qui ne sont point stipulées.

BETTINE.

Tu ne stipuleras pas grand'chose, quand ce serait tous mes trésors. — Est-ce que tu n'as pas vu Filippo Valle, mon chargé d'affaires? Il a dû t'instruire là-dessus.

LE NOTAIRE.

Madame veut plaisanter, mais M. le baron est connu pour puissamment riche.

BETTINE.

Je n'en sais rien. Où est-il donc?

CALABRE.

Il est sorti, madame, pour un instant.

BETTINE.

Sorti maintenant? Est-ce que tu rêves?

CALABRE.

C'est-à-dire... je ne sais pas trop...

BETTINE.

Va donc le chercher. — Capsucefalo, attendez-nous dans le pavillon.

LE NOTAIRE.

J'en sors, madame, je suis à vos ordres.

(A Calabre.)

Que ces grandes artistes sont charmantes! Avez-vous observé qu'elle m'a tutoyé?

CALABRE.

C'est sa manière quand elle est contente.

LE NOTAIRE.

Hum! vous m'aviez promis quelques rafraîchissements.

BETTINE.

Mais certainement.

(A Calabre.)

A quoi penses-tu donc?

CALABRE.

Je l'avais oublié, madame.

BETTINE.

Vite, des citrons, du sucre, de l'eau bien fraîche, ou du café, du chocolat, ce qu'il voudra. Non, il a peut-être faim; vite, un flacon de moscatelle et un grand plat de macaroni.

LE NOTAIRE.

Madame, je suis bien reconnaissant.

(Il se retire avec de grandes salutatious.)

BETTINE, à Calabre.

Eh bien! toi, qu'est-ce que tu fais-là? Tu as l'air d'un âne qu'on étrille. Je t'avais dit d'aller chercher Steinberg. Tiens, le voilà dans le jardin.

CALABRE.

Pardon, madame, ce n'est pas lui.

BETTINE.

Qui est-ce donc? Ah! jour heureux! c'est Stéfani, mon cher Stéfani. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est là?... Dis-lui qu'il vienne, dépêche-toi.

CALABRE.

Il vous a sans doute aperçue, madame, car le voilà qui monte le perron; mais je dois vous dire que M. le baron...

BETTINE.

Que je suis contente! Eh bien! le baron, le perron, qu'est-ce que tu chantes? Est-ce que tu fais des vers?

CALABRE.

Non, madame, pas si bête! Je dis seulement que M. de Steinberg m'a recommandé...

BETTINE.

Parle donc.

CALABRE.

M. le baron m'a chargé de vous prier...

BETTINE.

Tu me feras mourir avec tes phrases.

CALABRE.

De ne pas recevoir ce seigneur.

BETTINE.

Qui? Stéfani? tu perds la tête.

CALABRE.

Non, madame; M. le baron m'a ordonné expressément...

BETTINE, riant.

Ah! tu es fou... Ah! le pauvre homme! il ne sait ce qu'il dit, c'est clair, il radote... Ne pas recevoir Stéfani! un vieil ami que j'aime de tout mon cœur!... Ah! le voici. . Va-t'en vite, va chercher Steinberg.

CALABRE, à part, en sortant.

Qu'est-ce que j'y peux? Je n'y peux rien... Cela va mal, cela va bien mal.

SCÈNE VI.

BETTINE, LE MARQUIS.

BETTINE, allant au-devant du marquis.

Et depuis quand dans ce pays? et par quel hasard, cher marquis?... Comment vous portez-vous? que faites-vous? que devenez-vous?... Vous avez bon visage... Que je suis ravie de vous voir!

LE MARQUIS.

Et moi aussi, belle dame, et moi aussi je suis ravi, je suis enchanté; mais, dès qu'on vous voit, c'est tout simple.

BETTINE.

Des compliments! vous êtes toujours le même.

LE MARQUIS.

Je ne vous en dirai pas autant, car vous voilà plus charmante que jamais; et savez-vous qu'il y a quelque chose comme deux ou trois ans que je ne vous ai vue?

BETTINE.

Cher Stéfani, si vous saviez dans quel moment vous arrivez!... Je vais me marier... Avez-vous déjeuné?

LE MARQUIS.

Oui, certes; vous me connaissez trop pour me croire capable de m'embarquer sans avoir pris...

BETTINE.

Vos précautions. D'où venez-vous donc?

LE MARQUIS.

Là, d'à côté, de chez la princesse, votre voisine.

BETTINE.

Ah! vous êtes lié avec elle? On dit qu'elle est très-séduisante.

LE MARQUIS.

Mais oui, elle est fort bien. C'est elle qui par hasard, en causant, m'a appris que vous étiez ici. Je ne m'en doutais pas, je suis accouru... Et vous allez vous marier?

BETTINE.

Oui, mon ami, aujourd'hui même.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui même?

BETTINE.

Le notaire est là.

LE MARQUIS.

Eh bien! tant mieux, voilà une bonne nouvelle. C'est bien de votre part, cela, c'est très-bien. Je ne m'y attendais pas, je suis enchanté.

BETTINE.

Vous ne vous y attendiez pas? Voilà un beau compli-

ment cette fois. Est-ce que vous êtes venu ici pour me dire des injures, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Non pas, non pas, ma belle, Dieu m'en garde! Oh! comme je vous retrouve bien là! Voilà déjà vos beaux yeux qui s'enflamment. Calmez-vous; je sais que vous êtes sage, très-sage, je vous estime autant que je vous aime, c'est assez dire que je vous connais. Mais vous avez une certaine tête...

BETTINE.

Comment, une tête?

LE MARQUIS.

Eh! oui, une tête...

(Il la regarde.)

Une tête charmante, pleine de grâce et de finesse, d'esprit et d'imagination, qui comprend tout, à qui rien n'échappe, et qui porterait une couronne au besoin, témoin le dernier acte de *Cendrillon*...

BETTINE.

Oui, vous aimiez à me voir dans ma gloire.

LE MARQUIS.

C'est vrai, avec votre blouse grise, vous aviez beau chanter comme un ange, quand je vous voyais courbée dans les cendres, j'avais toujours envie de sauter sur la scène, de rosser monsieur votre père, et de vous enlever dans mon carrosse.

BETTINE.

Miséricorde, marquis! quelle vivacité!

LE MARQUIS.

Aussi, quand je vous voyais revenir dans votre grande robe lamée d'or, avec vos trois diadèmes l'un sur l'autre, étincelante de diamants...

BETTINE.

Je chantais bien mieux, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien, mais c'était charmant. Tra, tra, comment était-ce donc?

BETTINE chante les premières mesures de l'air final de la *Cenerentola*, puis s'arrête tout à coup et dit :

Ah! que tout cela est loin maintenant!

LE MARQUIS.

Que dites-vous là? Renoncez-vous au théâtre?

BETTINE.

Il le faut bien. Est-ce que mon mari (je dis mon mari, il le sera tout à l'heure) me laisserait remonter sur la scène? Cela ne se pourrait pas, marquis. Songez-y donc sérieusement.

LE MARQUIS.

C'est selon le goût et les idées des gens. Mais vous ne renoncez pas du moins à la musique?

BETTINE.

Ah! je crois bien. Est-ce que je pourrais? Nous en vivons ici, cher marquis, et quand vous nous ferez l'honneur de venir manger la soupe, nous vous en ferons tant que vous voudrez... plus que vous n'en voudrez.

LE MARQUIS.

Oh! pour cela, j'en défie... Mais c'est égal, cela me fend le cœur de penser que je ne pourrai plus, après le dîner, m'aller blottir dans ce cher petit coin où j'étais à demeure pour me délecter à vous entendre.

BETTINE.

Oui, vous étiez un de mes fidèles.

LE MARQUIS.

Pour cela, je m'en vante. L'allumeur de chandelles me faisait chaque soir un petit salut en accrochant son dernier quinquet, car je ne manquais pas d'arriver dans ce moment-là. Ma foi, j'étais de la maison.

BETTINE.

Mieux que cela, marquis; je me souviens très-bien que vous avez été mon chevalier.

LE MARQUIS.

C'est vrai. Contre ce grand benêt d'officier...

BETTINE.

Qui m'avait sifflée dans *Tancrède*.

LE MARQUIS.

Justement. Je le provoquai en Orbassan, et j'en reçus le plus rude coup d'épée... — Ah! c'était le bon temps, celui-là!

BETTINE.

Oui. Ah! Dieu! que tout cela est loin!

LE MARQUIS.

C'est votre refrain, à ce qu'il paraît? Que dirai-je donc, moi qui suis vieux?

BETTINE.

Vous, marquis? Est-ce que vous pouvez? Victor Hugo a fait son vers pour vous, lorsqu'il a dit que le cœur n'a pas de rides.

LE MARQUIS.

Si fait, si fait, je m'en aperçois. Et savez-vous pourquoi, Bettine? C'est que je commence à aimer mes souvenirs plus qu'il ne faudrait; c'est un grand tort. Je m'étais promis toute ma vie de ne jamais tomber dans ce travers-là. J'ai vu tant de bons esprits devenir injustes, tant de connaisseurs incurables, par ce triste effet des années, que je m'étais juré de rester impartial pour les choses nouvelles comme pour les anciennes. Je ne voulais pas être de ces bonnes gens qui ressemblent aux cloches de Boileau :

> Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Eh bien! j'ai beau faire, j'aime mieux maintenant ce que j'ai aimé que ce que j'aime. Je ne dis point de mal de vos auteurs nouveaux; mais Rossini est toujours mon homme. Ici marchait la grande Pasta avec ses gestes de statue antique; là gazouillait ce rossignol que Rubini avait dans la gorge; je vois le vieux Garcia avec sa fière tournure, escorté du long nez de Pellegrini; Lablache

m'a fait rire, la Malibran pleurer. Eh! que diantre voulez-vous que j'y fasse?

BETTINE.

Je ne vois pas que vous ayez si grand tort. Et moi aussi, j'aime mes souvenirs.

LE MARQUIS.

Est-ce qu'on peut en avoir à votre âge?

BETTINE.

Pourquoi donc pas, monsieur le marquis? Si vos souvenirs sont les aînés des miens, cela n'empêche pas qu'ils ne se ressemblent.

LE MARQUIS.

Bah! les vôtres sont nés d'hier; ce sont des enfants qui grandissent. Vous reviendrez tôt ou tard au théâtre.

BETTINE.

Jamais, cher Stéfani, jamais.

LE MARQUIS.

Mais, voyons, dans ce temps-là n'étiez-vous pas heureuse?

BETTINE.

C'est-à-dire que je ne pensais à rien. Ah! c'est que je n'avais pas aimé.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

BETTINE.

Ce que je dis. J'ai été un peu folle, c'est vrai, insouciante, coquette, si vous voulez. Est-ce que ce n'est pas notre droit, par hasard? Mais je ne suis plus rien de tout cela, depuis que j'ai senti mon cœur.

LE MARQUIS.

L'amour vous a rendu la raison? Ah! morbleu, prouvez-nous cela! Mais ce serait à en devenir fou, rien que pour tâcher de se guérir de la sorte. Vous l'aimez donc beaucoup, ce monsieur de... de... vous ne m'avez pas dit.

BETTINE.

Si je l'aime! ah! mon cher ami, que les mots sont

froids, insignifiants, que la parole est misérable quand on veut essayer de dire combien l'on aime! Vous n'avez pas l'idée de notre bonheur, vous ne pouvez pas vous en douter.

LE MARQUIS.

Si fait, si fait, pardonnez-moi.

BETTINE.

C'est tout un roman que ma vie. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous aviez eu quelquefois l'envie de m'enlever?

LE MARQUIS.

Oui, le diable m'emporte.

BETTINE.

Eh bien! il l'a fait, lui. Figurez-vous, mon cher, quel charme inexprimable! Nous avons tout quitté, nous sommes partis ensemble, en chaise de poste, comme deux oiseaux dans l'air, sans regarder à rien, sans songer à rien; j'ai rompu tous mes engagements, et lui, ma sacrifié toute sa carrière; j'ai désespéré tous mes directeurs...

LE MARQUIS.

Peste! vous disiez bien, en effet, que l'amour vous avait rendue sage.

BETTINE.

Eh! que voulez-vous, quand on s'aime! Nous avons fait le plus délicieux voyage! Imaginez, marquis, que nous n'avons rien vu, ni une ville, ni une montagne, ni un palais, pas la plus petite cathédrale, pas un monument, pas la moindre statue, pas seulement le plus petit tableau !

LE MARQUIS.

Voilà une manière nouvelle de faire le voyage d'Italie.

BETTINE.

N'est-ce pas, marquis, quand on s'aime! Qu'est-ce que cela nous faisait, vos curiosités? Si vous saviez comme il est bon, aimable! Que de soins il prenait de moi! Ah! quel voyage, bonté divine! Moi qui bâillais en chemin

de fer, rien que pour aller à Saint-Denis, j'ai fait quatre cents lieues comme une rêve. — Votre Italie! qui veut peut la voir, mais je défie qu'on la traverse comme nous! Nous avons passé comme une flèche, et nous sommes venus droit ici.

LE MARQUIS.

Pourquoi ici, dans cette province?

BETTINE.

Pourquoi?... mais je ne sais trop... parce qu'il l'a voulu... parce qu'il avait loué cette campagne... Que vous dirais-je?... Je n'en sais rien... Je serais aussi bien allée autre part... au bout du monde... que m'importait? Je me suis arrêtée ici, parce qu'en descendant devant la grille, il m'a dit : Nous sommes arrivés.

LE MARQUIS.

Que ne vous épousait-il à Paris?

BETTINE.

Sa famille s'y opposait. C'est encore là un des cent mille obstacles...

LE MARQUIS.

Vous ne m'avez pas encore dit son nom.

BETTINE.

Ah! bah! je ne vous l'ai pas dit? C'est qu'il me semble que tout le monde le sait. Il se nomme Steinberg, le baron de Steinberg.

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas un nom français, cela.

BETTINE.

Non, mais sa famille habite la France.

LE MARQUIS.

En êtes-vous sûre?

BETTINE.

Oh! il me l'a dit.

LE MARQUIS.

Steinberg! je connais cela. Il me semble même me rap-

peler certaines circonstances... assez peu gracieuses... Eh! parbleu, c'est lui que je viens de voir ce matin.

BETTINE.

Où cela? dites. Chez la princesse?

LE MARQUIS.

Précisément, chez la princesse.

BETTINE.

Ah! malheureuse! il y est encore!

LE MARQUIS.

Eh! qu'avez-vous, ma bonne amie?

BETTINE.

Il y est encore, c'est évident; c'est pour cela qu'il ne vient pas. Il y est encore, un jour comme celui-ci! quand tout est prêt, quand le notaire est là, quand je l'attends!... Ah! quel outrage!

LE MARQUIS.

Vous vous fâchez pour peu de chose.

BETTINE.

Pour peu de chose! où avez-vous donc le cœur? Vous ne ressentez pas l'insulte qu'on me fait? Et cet impertinent valet qui me répond d'un air embarrassé... Calabre! Calabre! où es-tu!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE.

Me voilà, madame, me voilà. Vous m'avez appelé?

BETTINE.

Oui, réponds. Pourquoi tout à l'heure as-tu fait l'ignorant, quand je t'ai demandé où était ton maître?

CALABRE.

Moi, madame?

BETTINE.

Oui; essaie donc de me mentir encore, lorsque tu sais qu'il est chez la princesse.

CALABRE.

Ma foi, madame, je ne savais pas...

BETTINE.

Tu ne savais pas!

CALABRE.

Pardon, je ne savais pas si je devais en instruire madame.

BETTINE.

Ah! on te l'avait donc défendu? Parleras-tu?

CALABRE.

Eh bien! madame, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien. M. le baron avait joué hier, il avait perdu sur parole. Il s'était engagé à payer ce matin. Il a voulu, avant toute autre affaire, tenir sa promesse.

BETTINE.

Il avait perdu, mon ami? Ah! mon Dieu, je n'en savais rien! Vous le voyez, marquis, c'était là son secret, c'était là tout ce qu'il me cachait. Et il l'avait dit à Calabre! N'est-ce pas que c'est mal de ne m'en avoir rien dit?

LE MARQUIS.

Je ne vois de sa part, dans tout cela, qu'un excès de délicatesse.

BETTINE.

N'est-ce pas? Oh! c'est que mon Steinberg n'a pas l'âme faite comme tout le monde... Il pourrait pourtant revenir plus vite.

LE MARQUIS.

Une femme qui joue et qui gagne au jeu, et qu'on paye dans les vingt-quatre heures, comme un huissier, croyez-moi, ma chère, ce n'est pas celle-là qu'on aime.

BETTINE.

Mais j'y pense, je me trompe encore. Dis-moi, Calabre, que ne t'envoyait-il porter cet argent?

CALABRE.

Madame, c'est qu'il ne l'avait pas. Il lui fallait aller à la ville le demander à son correspondant.

BETTINE.

Mais j'en avais, moi, de l'argent. Ah! que c'est mal! que c'est cruel! C'est donc une somme considérable?

CALABRE.

Non, madame, je ne sais pas au juste, mais il m'a dit que cela ne le gênait point.

LE MARQUIS.

Allons, madame et charmante amie, je vous quitte, je reprends ma course. Je suis heureux de vous voir heureuse. Adieu.

BETTINE.

Mais vous nous reviendrez? Oh! je veux que vous soyez notre ami, d'abord, entendez-vous? notre ami à tous deux! Je prétends vous voir tous les jours, à la mode de notre pays. Où demeurez-vous?

LE MARQUIS.

A trois pas d'ici, à cette maison blanche, là, derrière les arbres.

BETTINE.

C'est délicieux! nous voisinerons.

LE MARQUIS.

Je le voudrais, mais c'est que je pars demain.

BETTINE.

Ah! bah! si vite! c'est impossible! nous ne permettrons jamais cela. Et où allez-vous?

LE MARQUIS.

Je vais à Parme. Vous savez que j'ai là ma famille, et dans ce moment-ci je suis absolument forcé...

BETTINE.

Ah! mon Dieu! quel ennui! Vous êtes forcé, dites-vous? Eh bien! tenez, j'aimerais mieux ne pas vous avoir revu du tout. Oui, en vérité, car ce n'est qu'un regret de plus que vous êtes venu m'apporter, et Dieu sait maintenant quand vous reviendrez! Allez, vous êtes un méchant homme! — Mais au moins restez à dîner. Je veux que vous signiez mon contrat.

LE MARQUIS.

Je ne le peux pas, je suis engagé; mais je reviendrai vous faire ma visite d'adieu. Et, puisque je ne puis signer votre contrat, je vous enverrai un bouquet de noces.

BETTINE.

Un bouquet?

LE MARQUIS.

Oui.

BETTINE.

Va pour un bouquet.

LE MARQUIS.

Où allez-vous donc, s'il vous plaît?

BETTINE.

Je vous reconduis jusqu'à la grille. Je veux vous garder le plus longtemps possible. Dieu! que vous êtes ennuyeux! que vous êtes insupportable!

SCÈNE VIII.

CALABRE, seul, PUIS LE NOTAIRE.

CALABRE.

Allons, cela va un peu mieux. Je pense que M. le baron rendra cette fois quelque justice à mon intelligence. Ah! mon Dieu! le voilà qui rentre; il va rencontrer madame avec le marquis... et la défense qu'il m'a faite!

(Il regarde au balcon.)

Non, non! il prend une autre allée; il va du côté du petit bois, comme s'il faisait exprès de les éviter. Serait-il possible? Oui, c'est bien clair; il les a vus, il fait un détour.

LE NOTAIRE.

Monsieur Calabre, les futurs conjoints sont-ils disposés?...

CALABRE.

Non, monsieur Capsucefalo, non, pas encore; dans un instant, dans une minute.

LE NOTAIRE.

Fort bien, monsieur, je suis tout prêt.

CALABRE.

Plaît-il?

LE NOTAIRE.

Comment?

CALABRE, regardant toujours.

Je croyais que vous disiez quelque chose.

LE NOTAIRE.

Oui, je disais que je suis tout prêt.

CALABRE.

Fort bien. Vous avez encore de la moscatelle?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur, plus qu'il ne m'en faut.

CALABRE.

A merveille, monsieur, à merveille. Il est inutile de vous déranger. Je vous avertirai quand il sera temps.

LE NOTAIRE.

Je ne bougerai point, monsieur, je ne bougerai point d'ici.

SCÈNE IX.

CALABRE, STEINBERG.

STEINBERG.

C'est donc ainsi qu'on suit mes ordres?

CALABRE.

Monsieur, je puis vous assurer...

STEINBERG.

Quoi? Ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas voir cet homme ici?

CALABRE.

Monsieur, j'ai fait votre commission; mais madame n'en a tenu compte.

STEINBERG.

Ce n'est pas possible. Lui avez-vous répété?

CALABRE.

Tout ce que monsieur m'avait ordonné. J'ai même trouvé une excuse pour justifier l'absence de monsieur.

STEINBERG.

Quelle excuse as-tu trouvée?

CALABRE.

Monsieur, j'ai dit que vous aviez joué.

STEINBERG.

Comment, malheureux! Et qu'en savais-tu?

CALABRE.

Voilà encore que j'ai eu tort! Je n'avais pas d'autre ressource, monsieur; vous me l'aviez dit ce matin, et j'ai eu bien soin d'ajouter que c'était peu de chose.

STEINBERG.

Oui, peu de chose! C'était peu ce matin, mais maintenant... Mort et furies! c'est une maison de jeu, c'est un enfer que ce palais!

CALABRE.

Vous avez encore joué, monsieur? Hélas! je vous l'avais bien dit.

STEINBERG.

Tu me l'avais bien dit, animal! Répète-le donc encore une fois! Y a-t-il au monde une phrase plus sotte et plus inepte que celle-là? et dès qu'il vous arrive malheur, elle est dans la bouche de tout le monde. Mon cheval trébuche en sautant un fossé, je tombe, je me casse la jambe : Nous vous l'avions bien dit, s'écrient ceux qui vous relèvent. Quel doux effort de l'amitié!

CALABRE.

Monsieur, j'ai déjà essayé de prendre la liberté de vous dire que si mes petites économies...

STEINBERG.

Eh morbleu! tes économies, que diantre veux-tu que j'en fasse?

CALABRE.

J'ai quinze mille francs à moi, monsieur. Il me semble...

STEINBERG.

Quinze mille francs ! La belle avance ! Écoute-moi ; mais sur ta vie, garde pour toi ce que je vais te dire. Il faut que je parte.

CALABRE.

Vous, monsieur! Est-ce bien possible?

STEINBERG.

Je n'ai pas autre chose à faire. Cet argent perdu, je ne l'ai pas; il faut que je le trouve, et pour le trouver, il faut que j'aille à Rome ou à Naples. Je connais là quelques banquiers. Je partirai secrètement, je trouverai un prétexte.

CALABRE.

Et madame, monsieur, madame? Elle en mourra.

STEINBERG.

Elle en souffrira. Crois-tu donc que je ne souffre pas moi-même? C'est avec le désespoir dans l'âme que je m'éloigne de ces lieux, mais, je le répète, il faut que je parte... ou que je me donne la mort. Ainsi, que veux-tu? Va dans ma chambre, appelle Pietro et Giovanni, prépare tout... et pas un mot de trop. Tu enverras ensuite à la poste demander des chevaux pour ce soir.

CALABRE.

Et vous ne voulez pas de mes quinze mille francs, monsieur?

STEINBERG.

Quinze mille francs! Il m'en faut cent mille!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BETTINE.

BETTINE.

Cent mille francs, Steinberg! Il vous faut cent mille francs?

STEINBERG.

Qui dit cela, ma chère Bettine?

(Il lui baise la main.)

Comment vous portez-vous ce matin? Vous êtes fraîche comme une rose.

BETTINE.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Parlez franchement. Vous avez joué?

STEINBERG.

Vous avez mal entendu, ma chère.

BETTINE.

Mal entendu? est-ce vrai, Calabre?

CALABRE.

Moi, madame! je ne sais pas...

STEINBERG.

Allez à votre besogne, Calabre. Pour aujourd'hui, c'est assez bavarder.

CALABRE, à part, en sortant.

Bon! encore une gourmade en passant. Mon Dieu! tout cela va de mal en pis.

SCÈNE XI.

STEINBERG, BETTINE.

BETTINE.

Vous n'êtes pas sincère, mon ami.

STEINBERG.

Je vous dis que vous vous méprenez. Cette somme dont je parlais, c'était dans l'idée d'un changement, d'une fantaisie.

BETTINE.

D'un changement?

STEINBERG.

Oui, à propos d'une terre, d'une terre assez belle avec un palais, qui est à vendre, qui est pour rien, et que vous trouveriez peut-être à votre goût. Nous en causerons

plus tard, si cela vous plaît. J'ai quelques ordres à donner.

BETTINE.

Steinberg, vous n'êtes pas sincère.

STEINBERG.

Pourquoi me dites-vous cela?

BETTINE.

Parce que je le vois.

STEINBERG.

Que puis-je vous dire, du moment que vous ne me croyez pas?

BETTINE.

Vous pouvez me dire pourquoi, lorsque je vous ai vu venir de loin dans le jardin, vous étiez pâle, pourquoi vous parliez tout seul, pourquoi vous avez pris l'allée pour nous éviter.

STEINBERG.

J'ai pris l'allée couverte, parce que je ne me souciais pas de vous rencontrer dans la compagnie où je vous voyais.

BETTINE.

Comment! Stéfani! Vous ne le connaissez pas! C'est un ancien ami. Quel motif pourriez-vous avoir?...

STEINBERG.

Je n'aime pas les méchants propos. Je ne puis pas toujours m'empêcher d'en entendre; mais je ne les répète jamais.

BETTINE.

Des propos, sur quoi? Sur mon compte et sur celui de ce bon marquis? — Ah! cela n'est pas sérieux... Mais, maintenant je me rappelle... vous l'avez vu chez moi, à Florence... Est-ce là qu'on tenait *des propos?*

STEINBERG.

Peut-être bien.

BETTINE.

Quoi! à Florence? Mais Stéfani venait comme tout le monde. Souvenez-vous donc, j'avais une cour, j'étais reine

alors, mon ami; j'avais mes flatteurs et mes courtisans, voire mes soldats et mon peuple, ce brave parterre qui m'aimait tant, et à qui je le rendais si bien... Ingrat! qui, seul dans cette foule, m'étiez plus cher que mes triomphes, et que j'ai appelé entre tous pour mettre ma couronne à vos pieds... vous, Steinberg, jaloux d'un propos! fâché d'une visite que je reçois par hasard! Allons, voyons, c'est une plaisanterie, convenez-en, un pur caprice, ou plutôt, tenez, je vous devine, c'est un prétexte, un biais que vous prenez pour me faire oublier ce que je voulais savoir et vous délivrer de mes questions.

STEINBERG, s'asseyant.

Oh! ma chère Bettine, vous êtes bien charmante, et moi je suis... bien malheureux.

BETTINE.

Malheureux, vous! près de moi! Qu'est-ce que c'est? Vite, dites-moi, de quoi s'agit-il?

STEINBERG.

J'ai tort, je me suis mal exprimé. Vous savez ce que c'est qu'un joueur... eh bien! Bettine, c'est vrai, j'ai joué, et je suis rentré de mauvaise humeur; mais ce n'est rien, rien qui en vaille la peine; n'y pensons plus, pardonnez-moi.

BETTINE.

Ce n'est pas encore bien vrai, ce que vous dites là.

STEINBERG.

Je vous demande en grâce d'y croire.

BETTINE.

Vous le voulez?

STEINBERG.

Je vous en supplie.

BETTINE.

Eh bien! j'y crois, puisque cela vous plaît. Calmez-vous, voyons, trêve aux noirs soucis. Éclaircissez-nous ce front

plein d'orages. Vous souvenez-vous de cette chanson?

(Elle se met au piano et joue la ritournelle d'une romance.)

STEINBERG, se levant.

Bettine, pas cette chanson-là.

BETTINE.

Pourquoi? vous l'avez faite pour moi en passant à Sorrente, après une promenade en mer. Est-ce parce qu'elle se rattache à ces souvenirs qu'elle a déjà cessé de vous plaire? Elle vous ôtait jadis vos ennuis.

(Elle chante.)

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur, —

Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur...

STEINBERG, à part, tandis que Bettine joue sans chanter.

Pourrais-je jamais l'abandonner? et pour qui? grand Dieu! par quelle infernale puissance me suis-je laissé subjuguer?

BETTINE.

A quoi rêvez-vous donc, monsieur? est-ce que c'est poli ce que vous faites là?... Il me semble que je me trompe... je ne me rappelle pas bien... venez donc...

STEINBERG se rapproche du piano et chante.

Nina, ma charmante,
Pendant la tourmente,
La mer écumante
Grondait à nos yeux;
Riante et fertile,
La plage tranquille
Nous montrait l'asile
Qu'appelaient nos vœux!

ENSEMBLE.

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour!
Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour.

STEINBERG.

Mon amie, écoutez-moi. Cette chanson, ces paroles du cœur, ces souvenirs me pénètrent l'âme, me rendent à moi-même... Non, tant d'amour ne sera point un rêve! tant d'espoir de bonheur ne sera point un mensonge! j'en fais le serment à vos pieds.

(Il se met à genoux.)

Je viens de me montrer jaloux sans motif, mais je vous ai donné souvent trop de raison de l'être...

BETTINE.

Ne parlons pas de cela, Steinberg.

STEINBERG, se levant.

J'en veux parler, je suis las de feindre, de me contraindre, de me sentir indigne de vous. Mes visites chez la princesse vous ont coûté des larmes, je le sais...

BETTINE.

Charles!

STEINBERG.

Je ne veux plus la voir, je ne veux plus entendre parler d'elle. Vivons chez nous, en nous, pour nous, et que l'univers nous oublie à son tour! Le notaire est là, n'est-ce pas? Eh bien! Bettine, signons à l'instant même. Les témoins ne sont pas arrivés? Je sais bien pourquoi, et je vous le dirai. Prenez la première voisine venue, et moi, morbleu, je prendrai Calabre. Que je sois votre mari, et advienne que pourra! Je répète, avec le vieux proverbe :

Celui qui aime et qui est aimé est à l'abri des coups du sort!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE, entrant avec une lettre et une boîte.

On apporte cette lettre pour M. le baron.

STEINBERG.

Eh! que diantre! est-ce donc si pressé?

CALABRE.

Oui, monsieur, l'homme qu'on envoie a dit qu'on attendait la réponse.

STEINBERG.

Voyons ce que c'est.

(Il prend la lettre.)

CALABRE, donnant la boîte à Beltine.

Ceci est pour madame.

STEINBERG ouvre la lettre et lit précipitamment.

Calabre!

CALABRE.

Monsieur.

STEINBERG.

Qui est-ce qui est là?

CALABRE.

Monsieur, c'est un homme... de là bas...

STEINBERG.

De chez la princesse? Où est-il, cet homme?

CALABRE.

Là, dans l'antichambre.

STEINBERG.

Je vais lui parler.

SCÈNE XIII.

BETTINE, CALABRE.

BETTINE.

Qu'arrive-t-il encore, mon ami? As-tu remarqué, en ouvrant cette lettre, comme il a changé de visage? Est-ce encore un nouveau malheur? Ah! cette femme nous fait bien du mal.

CALABRE.

La lettre n'est pas d'elle, madame; c'est un de ses gens qui l'a apportée, mais ce n'est pas son écriture.

BETTINE.

Son écriture, hélas! excepté moi, tout le monde la connaît donc dans cette maison?

CALABRE, désignant la boîte.

Ceci, madame, vient de la part du marquis.

BETTINE.

Ah! je n'y pensais plus.

(Elle ouvre la boîte.)

Des diamants!

CALABRE.

Il y a un petit billet.

BETTINE.

Voyons :

(Elle lit.)

« Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noces... »

Ah! ciel! j'entends la voix de Steinberg; il parle avec une violence! L'entends-tu, Calabre? Il revient ici... Garde cet écrin, il ne faut pas qu'il le voie, pas maintenant, et dis-moi vite, avant qu'il ne vienne, combien a-t-il perdu?

CALABRE.

Ah! madame, il m'est impossible...

BETTINE.

Il faut que je sache, il faut que tu parles, quand tu se-

rais lié par mille serments! Faut-il te le demander à genoux?

CALABRE.

Ah! ma chère dame!

BETTINE

Est-ce cent mille francs?

CALABRE, à voix basse.

Eh bien! oui.

SCÈNE XIV.

Les précédents, STEINBERG.

STEINBERG, à Calabre.

Que faites-vous là? retirez-vous.

(Calabre sort.)

BETTINE.

Vous paraissez ému, Steinberg; cette lettre semble vous avoir... contrarié.

STEINBERG.

Pas le moins du monde. — Qu'est-ce donc que cette boîte que l'on vient de vous envoyer?

BETTINE.

Une bagatelle. — Dites-moi, mon ami, tout à l'heure...

STEINBERG.

Une bagatelle! mais enfin, quoi?

BETTINE.

Mon Dieu, ce n'est pas un mystère... c'est un cadeau de Stéfani.

STEINBERG.

Ah! un cadeau? et à quel propos?

BETTINE.

A propos... de notre mariage.

STEINBERG.

Un cadeau de noces!... Est-il votre parent?

BETTINE.

Non, mais, je vous l'ai dit, c'est un ancien ami.

STEINBERG.

Et les anciens amis font aussi des présents? Je ne connaissais pas cet usage. Voyons cette boîte, si vous le voulez bien.

BETTINE.

Elle n'est pas là, on l'a portée chez moi. Mais, mon ami, ne me ferez-vous pas la grâce de me dire ce que cette lettre...

STEINBERG.

Voulez-vous que j'appelle votre femme de chambre?

BETTINE.

Pourquoi?

STEINBERG.

Pour voir ce cadeau. Vous savez que je suis un connaisseur.

BETTINE.

Je me trompais... Cet écrin n'est pas chez moi... Calabre, je crois, l'a gardé.

STEINBERG.

Ah!... si c'est un objet de prix, la précaution est fort sage.

(Appelant.)

Calabre! holà, Calabre! où êtes-vous donc?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CALABRE.

CALABRE.

Monsieur...

STEINBERG.

Où êtes-vous donc, quand j'appelle?

CALABRE.

Monsieur, j'étais dan votre appartement. Vous vous rappelez sans doute les ordres...

STEINBERG.

Il n'est pas question de cela.

BETTINE.

Calabre, avez-vous là l'écrin que je viens de vous confier?

CALABRE.

Oui, madame.

BETTINE.

Donnez-le-moi.

(Elle le remet à Steinberg.)

STEINBERG, ouvrant l'écrin.

Ce sont de fort beaux diamants. Peste! un bouquet de fleurs en brillants, mêlés de rubis et d'émeraudes! c'est tout à fait galant! — Il y a un mot d'écrit.

BETTINE.

Vous pouvez le lire.

STEINBERG.

A Dieu ne plaise! ma curiosité ne va pas jusque-là.

BETTINE.

Je vous en prie; je ne l'ai pas lu.

STEINBERG.

Vraiment? Puisque vous le voulez...

(Il lit.)

« Vous m'avez permis, belle dame, de vous envoyer un bouquet de noces. Si je devais rester longtemps dans ce pays, je vous enverrais des fleurs qui, lorsqu'elles seraient fanées, se remplaceraient aisément; mais, puisque ma mauvaise étoile me défend de vivre près de vous, laissez-moi vous offrir, je vous le demande en grâce, quelques brins d'herbe un peu moins fragiles. Puisse ce souvenir d'une vieille amitié vous en rappeler parfois quelques autres que, pour ma part, je n'oublierai jamais. — J'aurai l'honneur de vous voir ce soir. »

C'est à merveille! — Monsieur Calabre, avez-vous fait demander des chevaux?

(Il pose l'écrin sur une table.)

CALABRE.

Pas encore, monsieur; je pensais...

STEINBERG.

Combien de fois faut-il donc que je parle pour qu'on m'entende? Que Pietro parte sur-le-champ.

BETTINE.

Des chevaux, Steinberg? pourquoi faire?

STEINBERG.

Il faut que j'aille à la ville. Hâtez-vous, Calabre.

BETTINE.

Un instant encore! Ne se pourrait-il?...

STEINBERG.

A qui obéit-on ici?

(Calabre s'incline et va pour sortir.)

BETTINE.

Charles, je sais votre secret! Je ne voulais vous en rien dire. J'aurais attendu, j'aurais désiré que la confidence m'en vînt de votre part; mais vous voulez partir... Pourquoi?

STEINBERG.

Vous savez tout, dites-vous, et vous le demandez! Il paraît qu'il y a ici une inquisition dans les règles, et qu'on s'inquiète fort de mes intérêts; mais il semble aussi que M. Calabre conserve plus discrètement ce que vous lui confiez, qu'il ne sait respecter mes ordres.

CALABRE.

Monsieur, je vous jure sur mon âme...

STEINBERG.

Je ne vous interroge pas. — Et moi aussi je voulais garder le silence; mais puisque vous avez voulu tout savoir, eh bien! madame, soyez satisfaite! Oui, j'ai agi imprudemment; oui, ma parole est engagée; ma fortune, déjà compromise, est aujourd'hui à peu près perdue. Cette lettre vient d'un créancier qui m'annonce tout d'un coup un voyage, qui prétexte un départ subit pour me demander de l'or, comme votre marquis pour vous en donner.

BETTINE.

Bonté divine! perdez-vous la raison?

STEINBERG.

Non pas. Croyez-vous, s'il vous plaît, que je ne sache pas par cœur ces finesses, ces artifices de comédie, ces petites ruses de coulisse! Supposer qu'on s'en va pour se faire retenir! accompagner cela d'un présent bien solide, afin qu'on sente tout ce qu'on va perdre! voilà qui est nouveau, voilà qui est merveilleux! Mais il faudrait, pour n'y pas voir clair, n'avoir jamais mis le pied dans le foyer d'un théâtre, n'avoir jamais connu vos pareilles!

BETTINE.

Mes pareilles, Steinberg? — Vous voulez m'offenser. Vous n'y parviendrez pas, je vous en avertis, car ce n'est pas vous qui parlez. Si vos ennuis vous rendent injuste, le plus simple est d'en détruire la cause. Écoutez-moi. — Je n'ai pas, bien entendu, cent mille francs dans mon tiroir; mais Filippo Valle, notre correspondant, les a pour moi. Il n'y a qu'à les faire prendre à la ville, et vous les aurez dans une heure.

STEINBERG.

Je n'en veux pas.

BETTINE.

Signons notre contrat; dès cet instant, vous êtes mon mari.

STEINBERG.

Jamais!

BETTINE.

Vous le vouliez tout à l'heure.

STEINBERG.

Jamais, jamais à un tel prix!

BETTINE.

A un tel prix!... Ah! vous ne m'aimez plus.

STEINBERG.

Il ne s'agit pas d'amour dans une question d'argent. Et

qu'arriverait-il si je cédais? Vous seriez ridicule, et moi méprisable.

BETTINE.

Ce ridicule me ferait rire, et ce mépris me ferait pitié.

STEINBERG.

Ririez-vous aussi de notre ruine?

BETTINE.

Je ne la crains pas. Si la pauvreté ne vous est pas insupportable, elle n'a rien que je redoute. Si elle vous effraye, eh bien! je ne suis pas morte, et ce que j'ai fait peut se recommencer.

STEINBERG.

Remonter sur la scène, n'est-il pas vrai? C'est là votre secret désir, d'autant plus vif, que vous savez bien que je n'y saurais consentir.

BETTINE.

Mon ami...

STEINBERG.

Brisons là, je vous en prie. Je n'ajouterai qu'un seul mot : j'étais prêt à vous épouser, lorsque je croyais pouvoir vous assurer une existence honorable et libre; maintenant je ne le puis plus.

BETTINE.

Pourquoi cela? où est le motif?

STEINBERG.

Où est le motif? Et mon nom? et ma famille, et mes amis? et le monde?...

BETTINE.

Ah! voilà l'obstacle.

STEINBERG.

Oui, le voilà, comprenez-le donc; oui, c'est le monde qui nous sépare, le monde, dont personne ne peut se passer, qui est mon élément, qui est ma vie, dont je n'attends rien, dont j'ai tout à craindre, mais que j'aime pardessus tout; le monde, l'impitoyable monde, qui nous laisse faire, nous regarde en souriant, qui ne nous pré-

viendrait pas d'un danger, mais qui, le lendemain d'une faute, se ferme devant nous comme un tombeau.

BETTINE.

Je ne croyais pas le monde si méchant.

STEINBERG.

Il ne l'est pas du tout, madame. Il a raison dans tout ce qu'il fait. C'est incroyable ce qu'il pardonne, et comme il vous soutient, comme il vous défend, par respect pour lui-même, dès l'instant qu'on en est, tant que vous vous conformez à ses lois, les plus douces, les plus praticables et les plus indulgentes qu'on puisse imaginer; mais malheur à qui les transgresse! Malheur à qui brave cette impunité, à qui abuse de cette indulgence! Il est perdu, il n'a rien à dire, et cette affable cruauté, cette sévère patience, qui ne frappe que lorsqu'on l'y force, n'est que justice.

BETTINE.

Ainsi vous partez?

STEINBERG.

Et que voulez-vous donc? De quel front, avec quel visage irais-je subir ce rôle d'un mari qui vit d'une fortune qui n'est pas la sienne, et promener par toute l'Italie une femme que je ne ferais que suivre, avec mon nom sur son passeport et mes armes sur sa voiture? Encore faudrait-il, si, par impossible, on consentait à pareille chose, encore faudrait-il que cette femme fût digne d'un tel sacrifice!

BETTINE.

Est-ce bien là le motif, Steinberg?

STEINBERG.

Je sais donc bien mal me faire comprendre?

(Montrant l'écrin.)

Eh bien! le motif, le voilà.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

BETTINE, CALABRE.

BETTINE.

Calabre.

CALABRE.

Madame.

BETTINE.

Je suis perdue.

CALABRE.

Patience, madame. Il ne faut pas croire...

BETTINE.

Je suis perdue, perdue à jamais.

CALABRE.

Non, madame, je vous le répète, il ne faut pas croire que M. le baron vous ait dit là son dernier mot, ni même qu'il ait parlé sincèrement; non, c'est impossible. Il changera de langage quand son dépit sera calmé, car ce n'est pas contre vous qu'il peut être irrité; il reviendra, madame, il va revenir.

BETTINE, regardant au balcon.

Le voilà qui part.

CALABRE.

Est-ce possible?

BETTINE.

Tu ne le vois pas? Il part seul, à pied. Où va-t-il? Sans doute à la ville. Cours après lui, Calabre, retiens-le... Ah! le cœur me manque.

CALABRE.

J'y vais, madame, je vous obéis... Mais permettez du moins...

BETTINE.

Non! arrête! laisse-le partir; mais il faut que tu partes aussi. Il faut que tu sois avant lui à la ville. Te sens-tu la force de prendre la traverse par le chemin de la montagne?

(Elle va à la table et écrit.)

CALABRE.

Pour vous, madame, je monterais au Vésuve.

BETTINE.

Il n'y a que toi qui puisses faire ma commission. Filippo Valle te connaît. — Et toi, connais-tu la personne à qui Steinberg doit ce qu'il a perdu?

CALABRE.

L'homme qui a apporté la lettre m'a dit que c'était le comte Alfani.

BETTINE.

Voici un mot pour Valle. Il doit avoir à moi, chez lui, la somme nécessaire. Il faut qu'il l'envoie sur-le-champ à cet Alfani, et qu'il fasse dire que c'est la princesse qui prête cet argent à Steinberg.

CALABRE.

Comment! madame, vous voulez...

BETTINE.

Oui. Il ne m'aime plus assez pour accepter de moi un service; mais, croyant qu'il vient d'elle, il n'osera refuser. Allons, Calabre, dépêche-toi; nous n'avons pas de temps à perdre.

CALABRE.

Mais, madame, pensez donc que cette somme est considérable, et que vous disiez ce matin même au notaire que votre fortune ne l'était guère...

BETTINE.

C'est bon, c'est bon. Ne t'inquiète pas.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le marquis Stéfani demande si madame veut le recevoir.

BETTINE.

Stéfani!

(*Après un silence.*)

Oui, sans doute, qu'il vienne. Allons, Calabre, tu n'es pas parti?

CALABRE.

Hélas! madame...

BETTINE.

Ne t'inquiète pas, te dis-je. Je t'ai entendu tantôt, il me semble, offrir quinze mille francs à ton maître?

CALABRE.

Oui, madame, et s'il se pouvait...

BETTINE.

En possèdes-tu beaucoup davantage?...

CALABRE.

Je ne dis pas; mais dans un cas pareil...

BETTINE.

Et tu ne veux pas que je fasse ce que tu voulais faire? Va, Calabre, va, mon vieil ami, — et quand je serai ruinée, tu me feras tes offres, à moi, et j'accepterai.

CALABRE.

Je vais prendre le vieux cheval de chasse. Il a encore le jarret ferme, et moi aussi, quoi qu'on en dise. Je serai bientôt parti et revenu. Ah! si M. de Steinberg a du cœur, il sera dans un quart d'heure à vos pieds!

BETTINE.

Va, ne me fais pas penser à cela.

SCÈNE XVII.

BETTINE, LE MARQUIS, entrant à droite pendant que Calabre sort à gauche.

BETTINE, à part.

C'est pourtant bien là ce que j'espère!

LE MARQUIS.

Voilà une action généreuse, ma chère, digne en tout point de vous, mais elle a son danger.

BETTINE.

C'est vous, Stéfani? De quoi parlez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! de ce que vous venez de faire.

BETTINE.

Etiez-vous là? M'auriez-vous écoutée?

LE MARQUIS.

Non, Dieu m'en garde! mais j'ai entendu.

BETTINE.

Marquis!

LE MARQUIS.

Ne vous fâchez pas, de grâce, et ne vous défendez pas non plus. Je venais vous voir tout bonnement, comme je vous l'avais dit, pour vous faire mes adieux. Il n'y avait personne à la salle basse, ni personne dans la galerie. J'attendais, devant vos tableaux, qu'il vînt à passer quelqu'un de vos gens, lorsque votre voix est venue jusqu'à moi. Je n'ai pas tout saisi au juste, mais j'ai bien compris à peu près. Vous payez une petite dette, et vous ne voulez pas qu'on le sache. Vous vous cachez même sous le nom d'un autre — c'est bien vous, cela, Élisabeth. Seriez-vous blessée de ce qu'une fois de plus j'ai eu la preuve de tout ce que votre âme renferme de délicatesse et de générosité?

BETTINE.

Mais... est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

LE MARQUIS.

Non, il n'y a pas plus de deux minutes, et, je vous le dis, j'ai compris vaguement. Comme je mettais le pied sur l'escalier, j'ai aperçu votre monsieur de... Steinberg, qui s'en allait par le jardin. Il ne m'a pas rendu mon salut. Est-ce que je lui ai fait quelque chose?

BETTINE.

Plaisantez-vous? Il vous connaît à peine.

LE MARQUIS.

Vous pourriez même dire pas du tout.

BETTINE.

Il ne vous aura sûrement pas vu. Il était très-préoccupé.

LE MARQUIS.

Oui... je comprends bien... cet argent perdu, pas vrai? ce jeune homme-là joue trop gros jeu.

BETTINE.

Oui.

LE MARQUIS.

Oui, et il ne sait pas jouer.

(Bettine s'assied pensive.)

Il ne faut pas croire que le lansquenet, tout bête qu'il est, soit de pur hasard. Il y a manière de perdre son argent. Je sais bien qu'à tout prendre c'est un jeu aussi savant que pile ou face ou la bataille. L'indifférent qui regarde n'en voit point davantage; mais demandez à celui qui touche aux cartes si elles ne lui représentent que cela. Ces petits morceaux de carton peint ne sont pas seulement pour lui rouge ou noir; ils veulent dire heur ou malheur. La Fortune, dès qu'on l'appelle, peu importe par quel moyen, accourt et voltige autour de la table, tantôt souriante, tantôt sévère; ce qu'il faut étudier pour lui plaire, ce n'est pas le carton peint ni les dés, ce sont ses caprices, ce sont ses boutades, qu'il faut pressentir, qu'il faut deviner, qu'il faut savoir saisir au vol... Il y a plus de science au fond d'un cornet, que n'en a rêvé d'Alembert.

BETTINE.

Vous parlez en vrai joueur, marquis. — Est-ce que vous l'avez été?

LE MARQUIS.

Oui, et joueur assez heureux, parce que j'étais très-hardi quand je gagnais, et dès que la fortune me tournait le dos, cela m'ennuyait.

BETTINE.

On dit que cette passion-là ne se corrige jamais.

LE MARQUIS.

Bon! comme les autres. Mais je suis là à bavarder... Je ne voulais que vous baiser la main, et je me sauve, car j'importunerais...

BETTINE.

Non, Stéfani, restez, je vous en prie. Puisque vous savez à peu près mes secrets, nous n'en dirons rien, n'est-ce pas? Et vous me pardonnerez si je suis distraite. — Le chagrin n'est jamais aimable.

LE MARQUIS.

Celui que vous avez est bien mieux que cela : il est estimable, et il vous honore. Je connais des gens qui rendent service comme l'ours de la fable avec son pavé. Ils se font prier, ils vous marchandent, et lorsqu'ils vous croient suffisamment plein d'une reconnaissance éternelle, ils vous assomment d'un affreux bienfait. Ils détruisent ainsi tout le vrai prix des choses, la bonne grâce d'une bonne action. Vous n'avez pas de ces façons-là, ma chère, et votre main est plus légère encore, lorsqu'elle obéit à votre cœur, que lorsqu'elle court sur ce piano pour exprimer votre pensée.

BETTINE.

Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

LE MARQUIS, s'asseyant.

A la bonne heure, pourvu que vous me promettiez, une minute avant que je sois de trop, d'être assez de mes amis pour me mettre à la porte.

BETTINE.

De vos amis, marquis? A propos, savez-vous bien que vous m'avez envoyé un bouquet magnifique, mais à tel point que je ne l'accepterais certainement de personne au monde, excepté vous.

LE MARQUIS.

Il n'y a ni perle ni diamant qui vaille une telle parole échappée de vos lèvres. — Mais il y a quelque chose qui me tracasse. — Laissez-moi vous faire une seule question. Est-ce que, dans ces affaires-là, vous ne prenez pas vos précautions?

BETTINE.

Quelles précautions?

LE MARQUIS.

Mais, dame, une signature, une hypothèque, une garantie.

BETTINE.

Je n'entends rien à tout cela.

LE MARQUIS.

Vous avez tort, morbleu! vous avez tort.

BETTINE.

C'était donc là ce qui vous faisait dire, en entrant, qu'il y avait un danger pour moi?

LE MARQUIS.

Précisément.

BETTINE.

Expliquez-vous donc.

LE MARQUIS.

C'est que cela est fort délicat, et puis j'augmenterais vos inquiétudes.

BETTINE.

Le vrai moyen de les augmenter, c'est de ne parler qu'à demi.

LE MARQUIS.

Vous avez raison, et j'ai tort. N'en parlons plus; prenez que je n'ai rien dit.

(Il se lève.)

BETTINE.

Non pas, car je comprend vos craintes... Vous connaissez la princesse?

LE MARQUIS.

Eh! oui, eh! oui, je la connais.

BETTINE.

La croyez-vous capable d'une mauvaise action?

LE MARQUIS.

Eh! je n'en sais rien.

BETTINE.

Mais je dis... d'une perfidie... d'une noirceur...

LE MARQUIS.

Eh! qui en répondrait?

BETTINE.

Stéfani, vous m'épouvantez. Écoutez-moi, vous m'avez vue ce matin presque jalouse de cette femme.

LE MARQUIS.

Vous l'étiez bien un peu tout à fait.

BETTINE.

Oui, par instants; mais vous savez ce que c'est, mon ami. — On croit douter des gens qu'on aime, on les accable de reproches, on les appelle parjures, infidèles... au fond de l'âme, on n'en croit pas un mot, et pendant que la bouche accuse, le cœur absout. N'est-ce pas vrai?

LE MARQUIS.

Sans doute. Eh bien! ma chère Bettine ..

BETTINE.

Eh bien! marquis, sincèrement, je n'ai jamais pensé, je n'ai jamais cru possible qu'il aimât cette femme. Cette horrible idée me vient maintenant. Vous l'avez vu chez elle — qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS.

Bon Dieu! ma belle! que demandez-vous là? On ne voit pas les cœurs, comme dit Molière. Franchement, d'ailleurs, je n'en crois rien.

BETTINE.

Que voulait dire alors ce danger dont vous me parliez?

LE MARQUIS.

Ah! c'est qu'il y a princesse et princesse, comme il y a fagot et fagot.

BETTINE.

Et vous croyez que celle-ci...

LE MARQUIS.

Elle me fait tant soit peu l'effet de n'être pas de bien bonne fabrique, et d'avoir été achetée de hasard.

BETTINE.

S'il en est ainsi...

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas sûr; mais je conviens qu'il m'est pénible de voir le sort d'une personne comme vous entre les mains d'une femme comme elle.

BETTINE.

Je ne saurais croire que Steinberg...

LE MARQUIS.

Puisse vous tromper? Je suis de votre avis. Eh! palsambleu! s'il ne vous adore pas, je le plains bien sincèrement. Tenez, on vient, c'est lui, je me retire. Non, ce n'est pas lui, c'est son valet de chambre.

SCÈNE XVIII.

Les précédents, CALABRE.

BETTINE.

Eh bien! Calabre, qu'as-tu fait?

CALABRE.

Tout ce que vous m'aviez dit, madame.

BETTINE.

L'argent est payé?

CALABRE.

Oui, madame.

BETTINE.

As-tu vu Steinberg?

CALABRE.

Hélas! oui.

BETTINE.

Que t'a-t-il dit?

CALABRE.

Voici une lettre.

BETTINE lit vite.

Ah! c'est très-bien... parfaitement bien... c'est à merveille.

(Elle tombe évanouie sur un fauteuil.)

CALABRE.

Madame! madame!...

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il donc?

CALABRE.

Veillez sur elle, monsieur, je vais chercher ce qu'il faut.

LE MARQUIS, tirant un flacon.

Ce flacon suffira. Qu'êtes-vous donc venu lui annoncer?

CALABRE.

Ah! monsieur, c'est horrible à dire!... Il est parti avec la princesse.

LE MARQUIS.

Parti! — La voici qui rouvre les yeux. Il faut lui ôter cette lettre...

(Il va pour prendre la lettre que Bettine tient à la main.)

BETTINE.

Non, non!... oh! ne m'ôtez pas cela... Où suis-je donc? J'ai fait un rêve. C'est vous, marquis? Je vous demande pardon.

LE MARQUIS.

Restez en repos; ne vous levez pas.

BETTINE.

Ah! malheureuse! je me souviens. Il est parti; n'est-ce pas, Calabre? Savez-vous cela, Stéfani? — Il est parti avec cette femme! Tenez, lisez cette lettre, lisez-la tout haut.

LE MARQUIS.

Je sais tout, ma chère.

BETTINE.

Ah! vraiment? Cette nouvelle est-elle déjà connue? Suis-je déjà la fable de la ville? Sans doute il y a du plaisant dans cette aventure, elle fournira matière à la gaieté publique; mais comment oseraient-ils rire de moi, avant de savoir ce que je vais faire? Tout n'est pas fini, et apparemment j'ai aussi le droit de dire mon mot dans cette comédie.

LE MARQUIS.

Personne ne se rira de vous. Il n'y a rien de moins plaisant que de voler l'argent du prochain.

BETTINE, s'animant par degrés.

Voler! qui parle d'une chose pareille? Cette somme dont j'ai disposé, je l'ai donnée volontairement, j'ai supplié qu'on l'acceptât. J'ai été obligée d'employer la ruse pour vaincre un refus obstiné. Il est vrai que mon stratagème n'a pas tourné à mon avantage; mais qui peut dire que je m'en repente? Si c'est de cela que vous me plaignez, vous me supposez un singulier chagrin.

(Elle se lève.)

LE MARQUIS.

Je ne sais pas quelle est la somme, mais il paraît que ce n'est pas peu de chose.

BETTINE.

Eh! que m'importe? Quelle étrange idée vous faites-vous donc des personnes mêmes que vous prétendez estimer, si vous ne voyez ici qu'une affaire d'intérêt? Ah! que Steinberg fût revenu à moi, est-ce que le reste comptait pour quelque chose? Mais c'est ainsi que juge le monde. — Un amour trompé, qu'est-ce que cela? Une femme qu'on abandonne, un serment qu'on trahit, un lien sacré qu'on brise, ce ne sont que des bagatelles! cela se voit tous les jours, cela se raconte, cela égaie la bonne compagnie! mais qu'il s'agisse de quelques écus de moins, de quelques misérables poignées de jetons qu'on aura perdus par hasard, oh! alors chacun vous plaindra, et votre souffrance pécuniaire sera l'objet d'une pitié sordide, à faire monter la rougeur au front.

LE MARQUIS.

Votre chagrin est cause, Bettine, que vous adressez mal vos reproches.

BETTINE.

Oui, mon ami, vous avez raison. Je sais qui vous êtes, je vous offense; mais ce que j'éprouve est si affreux, qu'il

faut me pardonner ce que je puis dire, car je n'en sais rien, je suis au fond d'un abîme. Tenez, Stéfani, lisez-moi cela. Lisez tout haut, je vous en prie.

LE MARQUIS, lisant.

« Ma chère Bettine,

« Bien que vous ayez agi sans mon consentement, je suis obligé de vous remercier de ce que vous venez de faire pour moi. »

BETTINE.

Obligé de me remercier!

LE MARQUIS, continuant.

« Mais vous comprenez que mon premier soin doit être de chercher les moyens de vous rendre la somme que vous avez bien voulu m'avancer. »

BETTINE.

On n'écrirait pas mieux à un homme d'affaires.

LE MARQUIS, de même.

« Le projet que nous avions formé ne pouvant plus se réaliser, les convenances mêmes semblent s'opposer à ce que je demeure plus longtemps près de vous. »

BETTINE.

Que dites-vous de cela, marquis?

LE MARQUIS, de même.

« Je vais donc quitter ce pays. Une personne de nos amies... »

BETTINE.

Quelle audace!

LE MARQUIS, de même.

« ...De nos amies part maintenant pour Rome, et m'offre de l'accompagner. Je sais, du reste, que je ne vous laisse pas seule... »

BETTINE.

Continuez, continuez.

LE MARQUIS, de même.

« Et que je puisse revenir ou non, vous pouvez compter, chère Bettine, que vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

« STEINBERG. »

BETTINE.

Steinberg! Que le monde prononce ton nom, quand il voudra parler d'un ingrat!

LE MARQUIS.

Il est certain que tout cela n'est pas beau. En vérité, cela demanderait vengeance.

BETTINE.

Vengeance! Ah! oui, n'en doutez pas! Mais quelle vengeance puis-je trouver? Vous parlez en homme, Stéfani, et vous ressentez en homme un affront. Vous-même, cependant, que pouvez-vous faire quand vous avez un ennemi? Que pouvez-vous de plus que de le tuer? Vous croyez vous venger ainsi... Ah! mon ami, pour un cœur honnête, il y a des maux plus affreux que la mort; mais pour un lâche, ce qu'il y a de plus terrible, c'est la mort, qui n'est rien.

LE MARQUIS.

Je gagerais que cette lettre impertinente n'est pas entièrement du fait de votre baron. Il y a de la femme là dedans — c'est un monstre à deux têtes — car enfin quelle nécessité de vous avertir qu'il ne s'en va pas seul? La lâcheté est de lui, l'insulte est féminine.

BETTINE.

Je l'ai senti comme vous. Il le sait bien aussi, et il a voulu mettre entre nous une barrière infranchissable. Il craignait que je ne voulusse le suivre, il avait peur de mon pardon, et il a pris ce moyen de l'éviter; il savait que, lorsqu'une femme frappe le cœur d'une autre, elle rend toute espèce de retour impossible, et que la blessure ne se guérit pas. O perfide! le jour même qui était fixé, qu'il avait choisi pour notre mariage!... Hier au soir, il fallait voir comme il savait dissimuler! Il semblait, dans son impatience, souffrir d'attendre qu'il fît jour. O ciel! c'est moi qu'on joue ainsi! mon âme loyale ainsi traitée! Vous me connaissez, marquis, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai combattu mon caractère trop vif, j'ai plié mon orgueil, afin

de supporter ce qui me révoltait souvent, mais du moins ce que je croyais fait sans fausseté, sans dessein de nuire. Maintenant, je te vois tel que tu es, traître, et tu déchires mon cœur et mon honneur!

LE MARQUIS.

Ah çà! je pense à un mot de cette lettre. Lorsqu'il vous dit qu'il ne vous laisse pas seule, qu'est-ce qu'il entend par ces paroles? Est-ce donc que Calabre reste auprès de vous?

CALABRE.

Oh! non, monsieur! cela signifie autre chose.

BETTINE.

Tais-toi, Calabre.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? — Est-ce une indiscrétion que je viens de commettre?

(Bettine ne répond pas. Calabre fait un signe au marquis, et lui montre l'écrin qui est sur la table.)

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas. Que veux-tu dire à ton tour?

CALABRE.

Madame me défend de parler.

BETTINE.

Parle si tu veux.

LE MARQUIS, se levant et allant à la table.

Ceci pique fort ma curiosité. Qu'y a-t-il donc, monsieur Calabre?

CALABRE.

Eh bien! monsieur, puisqu'on me permet de le dire, c'est que cet écrin est cause en partie de tout ce qui arrive.

LE MARQUIS.

Vous voulez badiner, sans doute.

CALABRE.

Pas le moins du monde, M. le baron a fait des reproches horribles à madame d'avoir accepté ces bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cela n'a pas le sens commun !

CALABRE.

Et ce matin, monsieur, s'il faut ne vous rien taire, j'étais chargé moi-même de dire à madame qu'elle eût à ne vous point recevoir.

LE MARQUIS.

Ah çà! mais cela a l'air d'un rêve... Est-ce que c'est vrai, Bettine, ce qu'on me raconte là?

BETTINE.

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Mais cela tient du prodige. A propos de quoi cette querelle d'Allemand? ce ne pouvait être qu'un méchant prétexte dont il avait besoin pour se fâcher?

CALABRE.

Oh! mon Dieu oui, monsieur, pas autre chose.

LE MARQUIS

J'entends. Mais quelle bizarre idée!

CALABRE.

C'est que monsieur le marquis venait voir souvent madame, du temps qu'elle était à Florence, et M. le baron s'est imaginé...

LE MARQUIS.

Quelque sottise.

CALABRE.

Il s'est persuadé, en vous voyant arriver ici, que vous alliez recommencer à faire votre cour à madame.

LE MARQUIS.

Eh bien?

BETTINE.

Et cela l'a fâché.

LE MARQUIS.

C'est malheureux. Quoi! il va l'épouser, et voilà le cas

qu'il sait faire d'elle? Mais c'est un drôle que ce monsieur.

BETTINE.

Stéfani! songez que je l'ai aimé.

LE MARQUIS.

C'est juste, je vous demande pardon. Je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour le ménager. Ainsi donc, cher monsieur Calabre, vous dites qu'on est jaloux de moi?

BETTINE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

En vérité? Eh bien! cela me fait plaisir, cela me rajeunit. — Ah! on est jaloux de moi!

(Après un silence.)

Eh bien! morbleu! il a raison — Bettine, écoutez-moi. Vous avez aimé, vous vous êtes trompée, vous avez fait un mauvais choix, vous en portez la peine; cela est fâcheux, mais cela arrive aux plus honnêtes gens, c'est même à eux que cela ne manque guère. Si maintenant vous avez quelque rancune, et la moindre disposition à courir en poste après le passé, je suis tout prêt, et je vous aiderai très-volontiers à prendre une revanche qui vous est bien due. Si je n'ai plus le pied assez leste pour me jeter dans une valse, je l'ai encore, Dieu merci, assez ferme pour soutenir un coup d'épée, et je serais ravi de rendre à ce monsieur celui que j'ai reçu autrefois pour vous.

BETTINE.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Si, au contraire (ce qui, à mon avis, serait infiniment préférable), vous pouviez avoir la patience, je dirai même le bon sens, de laisser faire le médecin qui guérit toute chose, le Temps, connu depuis que le monde existe, je m'offre à vous.

BETTINE.

Vous, Stéfani?

LE MARQUIS.

Moi, non pas aujourd'hui, non pas demain, non pas dans un mois ni dans six, mais quand vous voudrez, quand cela vous plaira, si jamais cela peut vous plaire, quand vous serez calmée, guérie, redevenue tout à fait vous-même, c'est-à-dire gaie, aimable et charmante; quand la blessure qu'un ingrat vous a faite s'effacera avec les jours d'oubli, oui, je le répète, je m'offre à vous. On dit que je veux vous faire ma cour, on a raison; que je vous ai aimée, on a raison; que je vous aime encore, on a raison; et ce que je vous dis là, il y a trois ans que j'aurais dû vous le dire, et je vous le dirai toute ma vie.

BETTINE.

Puisque vous me parlez avec cette franchise, je ne veux pas être moins sincère que vous. Répondre sur-le-champ à ce que vous me proposez, vous comprenez que c'est impossible...

LE MARQUIS.

Quand vous voudrez.

BETTINE.

Mais ce que je puis et ce que je veux vous dire, tout de suite et sans hésiter, c'est qu'au milieu des chagrins que j'éprouve et de toute l'horreur qui m'accable, à cet instant où mon cœur est brisé par un abandon si cruel et une trahison si basse, vos paroles viennent d'y exciter une émotion qui m'est bien douce. Et pourquoi vous le cacherais-je? oui, Stéfani, je suis heureuse de voir que ce monde n'est pas encore désert, et que si le mensonge et la perfidie peuvent quelquefois s'y rencontrer, on y peut aussi trouver sur sa route la main fidèle d'un ami. Je le savais, mais j'allais l'oublier. Vous m'en avez fait souvenir... voilà ce dont je vous remercie.

LE MARQUIS.

Et vous pourriez douter qu'on vous aime!

BETTINE.

Non, je crois ce que vous me dites: mais il y a une ré-

flexion que vous n'avez pas faite. Savez-vous bien à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A la plus charmante femme que je connaisse.

BETTINE.

Considérez ceci, marquis : je suis tout à fait désespérée. Le coup que je viens de recevoir est si imprévu, si inconcevable, qu'il m'a d'abord anéantie. Maintenant que ma raison se réveille peu à peu, je cherche comment je pourrais continuer de vivre, et, en vérité, je ne le vois pas.

LE MARQUIS.

Prenez courage.

BETTINE.

Non, je ne le vois pas. A examiner froidement, raisonnablement ce qui m'arrive, je ne veux pas vous tromper, je ne vois nul remède, nul espoir. Je perds l'homme que j'aimais, et, ce qu'il y a de plus affreux encore, je suis forcée de le mépriser. Que voulez-vous que je devienne? Es-tu de mon avis, Calabre? Plus je réfléchis, et plus je vois qu'il n'y a plus pour moi d'existence possible. Je ne peux plus rien faire que prier et pleurer. Est-ce à ce reste de moi-même, à ce fantôme de votre amie que vous voulez donner la main? est-ce à un masque couvert de larmes?

(Elle pleure.)

LE MARQUIS.

Oui, morbleu! et ces larmes-là, je ne vous demanderai jamais de les essuyer. Je respecte trop votre douleur pour tâcher de vous en distraire, mais je vous dis : le temps s'en chargera — et laissez-moi aussi achever ma pensée, dût-elle vous choquer en ce moment. Vous n'avez plus, dites-vous, d'existence possible? Vous en avez une toute faite, la seule qui vous convienne, celle que vous aimez, que vous avez choisie, qui est notre plaisir et votre gloire... Vous retournerez au théâtre.

BETTINE.

Y pensez-vous?

LE MARQUIS.

Pourquoi donc pas? Cela vous paraît-il si étrange, qu'en vous offrant d'être votre époux, je vous parle de remonter sur la scène? Oui, je me souviens que, ce matin, vous me disiez qu'une fois mariée, vous y comptiez renoncer pour toujours; mais je vous ai répondu, ce me semble, que ce n'était point mon avis, ni de mon goût, je vous assure. Est-ce qu'on résiste à son talent? En a-t-on la force, en a-t-on le droit, surtout quand ce talent heureux vous a portée sur cette jolie montagne où les Muses dansent autour d'Apollon, et les abeilles autour des Muses?..... Croyez-vous donc que l'on puisse être tout bonnement baronne ou marquise, en revenant de ce pays-là? Oh! que non pas! La nature parle, bon gré mal gré il faut qu'on l'écoute. Eh! palsambleu! un poëte fait des vers et un musicien des chansons, tout comme un pommier fait des pommes. Lorsqu'on me raconte que Rossini se tait, je déclare que je n'en crois rien. Et vous non plus, Bettine, vous ne vous tairez pas. Vous retrouverez force et vaillance, vous reprendrez la harpe de Desdémone, et moi ma place dans mon petit coin, à côté de mon cher quinquet. Vous reverrez cette foule émue, attentive, qui suit vos moindres gestes, qui respire avec vous, ce parterre qui vous aime tant, ces vieux dilettanti qui frappent de leurs cannes, ces jeunes dandys qui, parés pour le bal, déchirent leurs gants en vous applaudissant, ces belles dames dans leurs loges dorées, qui, lorsque le cœur leur bat aux accents du génie, lui jettent si noblement leurs bouquets parfumés! Tout cela vous attend, vous regrette et vous appelle... Ah! je jouissais jadis de vos triomphes! votre amitié m'en donnait une part. — Que serait-ce donc, si vous étiez à moi!

BETTINE.

Ah! Stéfani... Mais c'est impossible.

LE MARQUIS.

Ne le dites pas trop vite, ne vous hâtez pas. C'est là tout ce que je vous demande.

(Il lui baise la main.)

LE NOTAIRE, sortant du pavillon.

Monsieur Calabre!

CALABRE.

Ah! c'est vous?

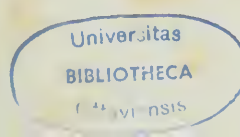
LE NOTAIRE.

Oui, il n'y a plus de moscatelle, et je ne vois toujours pas les futurs conjoints. Je vais retourner à la ville.

CALABRE, lui montrant Bettine, qui a laissé sa main dans celle du marquis.

Attendez, attendez un peu.

FIN.



TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

